LA
GUERRE DES SOLDATS

Raymond LEFEBVRE
et Paul VAILLANT-COUTURIER

La Guerre des Soldats

LE CHAMP D'HONNEUR
CONSEILS DE GUERRE AUX ARMÉES
L'HOPITAL

Préface de M. Henri BARBUSSE

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

Hommage de ceux qui ont combattu sans haine

A ceux qui haïrent sans se battre

PRÉFACE

Par Henri BARBUSSE

Si je prends la parole avant les auteurs de la « Guerre des Soldats » c'est pour avoir la joie et l'honneur de dire que ce livre mérite pleinement ce noble titre, pour saluer en ce recueil de drames une œuvre de réalité où des types et des décors de la vraie guerre apparaissent dans une belle forme saisissante.

Cette vérité dans la vision de la guerre est rare de nos jours, peut-être parce que les écrivains qui ont vu et fait la guerre sont moins nombreux qu'on ne le suppose généralement..... Et puis, en tout état de cause, c'est une lourde charge que de montrer ce qu'on a vu : il faut bien des dons et bien des qualités pour arriver jusque-là. Raymond Lefebvre et Paul Vaillant-Couturier ont eu ce magnifique mérite ; dans cette réalisation, cette confession des cauchemars de leurs souvenirs, ils ont apporté assez de notion du devoir littéraire pour vouloir être sincères, assez de talent pour pouvoir l'être.

Lisez ce livre. Lisez, apprenez et réfléchissez. Et je dis cela non seulemvnt à ceux qui, pour une cause ou pour une autre ont vécu à l'écart ou sur le bord de la plus vaste tragédie des temps modernes, je le

dis aussi aux femmes que de loin la mêlée a tellement déchirées, je le dis aussi à vous, vous tous prolétaires du champs de bataille, ouvriers, paysans, qui êtes pêle-mêle, soldats, foule immense dans laquelle se sont creusées tant d'abîmes. En lisant les livres qui montrent, qui marquent la guerre telle qu'elle fut — ces confuses évolutions d'êtres vivant dans la monotonie infernale d'un labeur surnaturel, leur rampement dans les boyaux infinis, leurs dispersions dans les carrefours grondants et foudroyés, dans les linceuls géants des plaines — vous prendrez mieux conscience de votre misère et aussi de votre grandeur et aussi de votre devoir. Cette conscience lucide qui éclorera au fond de vous, vous vous en servirez, vous qui, après comme avant, serez toujours la puissance, non pour des révoltes étroites et désordonnées, non pour nourrir des rancunes stériles ou de vaines revendications prématurées, mais pour changer plus tard les destinées humaines dans le sens qu'il faut.

Que les grandes flammes terribles d'aujourd'hui éclairent l'avenir. C'est la seule absolution, la seule raison logique du cataclysme fou qui nous écrase. Parmi les errements vagues et fantastiques des temps présents, que ces flammes répandent sur les temps qui viendront la clairvoyance fertile et se changent en lumière ! Au-dessus des sophismes qui emprisonnent encore la masse humaine morcelée en nations, au-dessus des faux prestiges agités par des aveugles ou des criminels, des préjugés hurleurs où l'on tombe comme dans des pièges, au-dessus des clochers des églises et des dômes des Invalides il y a une loi morale. Elle nous commande de vivre ici-

bas pour la paix et pour le juste travail, pour la douceur du foyer, pour le bien-être de tous, pour les découvertes, pour les accords, pour les vertus. C'est à cause d'elle, à cause de vous, à cause de son éternité et de votre volonté que les rêves deviendront vivants. En attendant la sincérité, la véracité dégagent votre voie et ouvrent vos yeux et c'est pour cela que les livres de vérité sont aussi des livres de justice.

HENRI BARBUSSE.

TABLE DES MATIÈRES

III

La Guerre de Munitions

(Verdun)

DEUXIÈME PARTIE

CONSEILS DE GUERRE AUX ARMÉES

TROISIÈME PARTIE

L'HOPITAL

Physiologie de la Gloire

PREMIÈRE PARTIE

LE CHAMP D'HONNEUR

I

LA GUERRE DE SECTEUR



PREMIÈRE PARTIE

LE CHAMP D'HONNEUR

I

LA GUERRE DE SECTEUR

Une tranchée

On aurait dit une tranchée comme les autres, seulement j'avais été étonné lorsqu'après une longue relève par une nuit pesante et noire j'avais trouvé dans le blockhaus que me laissait mon prédécesseur (une chambre profonde de construction allemande), l'air saturé de parfums. L'œillet dominait.

Ç'avait été, d'ailleurs, une relève bizarre que celle du 20 mai, sans ordres, sans consignes transmises. J'avais tout juste, avant d'engager ma section dans la tranchée, aperçu quelques hommes défaits avec des faces de mal de mer, effondrés sur leurs fusils, un adjudant pâle qui m'avait tendu, en silence et hâtivement, un croquis du secteur. Tout ce monde avait disparu avant que j'eusse pu dire un mot, poser une question.

J'avais seulement entendu répondre à l'un de mes hommes par une voix qui s'éloignait :

« — On ne peut plus rien avaler. »

Tu as sans doute quelquefois, descendant de chemin de fer le soir, parcouru une petite ville noire sur des indications d'hôtel très vagues et sans savoir au juste où tu allais. Alors tu connais cette impression d'inconnu qui vous saisit quand on occupe une tranchée nouvelle, la nuit.

Sur la ville et sur la tranchée on se fait quelques idées fausses qui s'écroulent avec le jour.

J'allai rassurer mes guetteurs, visiter mon poste d'écoute, et, le service de veille organisé, je rentrai.

Et je retrouvai mon parfum d'œillet.

Cet abri était confortable : une table, un siège et un « pageot ». Des bouteilles vides.

Je me jetai sur la paille de ma couchette. C'était manifestement sur elle qu'on avait versé les parfums.

Un luxe, en somme, agréable et rare.

J'éteignis ma lampe électrique et j'allumai la bougie.

J'imaginais avec plaisir la mentalité raffinée de cet adjudant que j'avais remplacé là et je l'apparentais à certains de mes petits ennemis de Paris, maniaques du parfum et de la drogue, quand, levant les yeux vers mon plafond bas de craie humide, je vis une série de taches noires, sept ou huit, qui marchaient.

L'une d'elles, même, se détacha et tomba en bourdonnant.

C'étaient de grosses mouches, grasses et pe-

santes, qui attendaient le jour et que la lumière avait surprises.

Elles évoluaient à trente centimètres à peine de ma tête.

Je rabattis les oreilles de mon calot, tirai très haut ma couverture, soufflai la bougie et fermai les yeux.

Un bourdonnement inquiétant dura quelques secondes encore puis se posa près de ma figure.

Et tout le temps que dura mon sommeil alourdi par cette odeur persistante d'œillet, je fus obsédé par la vision de ces grosses mouches noires.....

A trois heures (j'avais dormi deux heures), un sergent m'éveilla ; je me sentais mal à l'aise dans ma sueur qui s'était refroidie.

— « Truelle vient de recevoir un éclat de grenade à la tête, je crois qu'il est mort. »

Aussitôt je sautai dans la tranchée, suivis le sergent au poste d'écoute où je vis Truelle étendu de tout son long la moitié de sa face terreuse, ensanglantée, les yeux fermés, le crâne fendu, reniflant court des bulles rouges...

Il y a toujours un ou deux hommes qui viennent voir ces agonies, interdits et pensant que leur tour viendra, des voisins, des camarades de renfort. Je leur fis transporter Truelle dans mon poste et, dans l'attente des brancardiers, j'entourai sa tête d'un pansement sans espoir, sa tête inerte.

Ces choses-là me troublent toujours. J'avais besoin d'air. Laissant un homme avec Truelle, je sortis.

L'air n'était pas pur.

Un beau matin pourtant s'annonçait. Je voulus voir ma tranchée au jour.

C'était un charnier.

En avant, dans les fils de fer, dans les trous d'obus et de bombe, des morts, sous des uniformes indifférents, vieux de deux mois, avec de longs cheveux floches, couvraient la craie.

Par endroit, ils étaient groupés par trois, par quatre, par huit, restes d'assaut.

Toutes les faces étaient noires.

Les parapets étaient construits avec des corps et quelques sacs de terre ; des bras, des pieds surtout, des coudes ourlaient les créneaux.

On ne peut pas, malgré l'habitude, s'accoutumer complètement à ce contact avec les morts. Je ne pense pas à ce qu'ils sont, je pense à ce qu'ils ont été, à ce qu'ils pouvaient être, et cet étalage racorni de forces réelles ou virtuelles ruinées fait beaucoup de mal à sentir.

On devient de jour en jour plus sensible, mais on avale ses larmes, vois-tu.

— Les batailles de mars ! « nous avons pris deux cents mètres de tranchées » ricana le sergent qui veillait.

— Tais-toi, lui dis-je, et j'allai plus loin.

Les hommes paraissaient occupés à s'expliquer les morts, à les compter, à chercher des yeux les casques. Ils souffraient peu.

Cependant, à mesure que le jour montait, je m'apercevais qu'à certains endroits et spécialement à proximité des cadavres, des plaques de mouches — de véritables colonies — étaient collées...

Si l'on passait trop près d'elles, leur colère

d'être dérangées vous entourait en bourdonnant, puis elles se posaient de nouveau, très serrées...

Et j'appréhendais l'heure chaude. Elle vint, et dès lors je compris que les hommes allaient souffrir autant que moi.

L'odeur monta. Imagine une odeur de brou de noix et de tannerie, une odeur écœurante et tiède qui sort par bouffées de la terre comme une respiration animale, avec des degrés variables d'intensité, suivant les places, mais sur toute la longueur de la tranchée.

Et fixe des hommes contre cela, la tête dans le courant d'air fétide des créneaux!

Bientôt le ciel fut entièrement occupé par le vol bruyant des mouches noires.

L'heure de la soupe arrivait et je m'apprêtais à regagner mon abri, quand je m'aperçus, en suivant le boyau d'accès, que les parois en suintaient des vers, de gros asticots blancs qui grouillaient et roulaient par terre sous mes pieds qui les écrasaient.

J'eus cette contraction du larynx que cause la vue soudaine d'un serpent et je dis à mon ordonnance :

— Balaye ça...

En entrant dans l'abri je fus pris à la gorge, l'odeur y était épouvantable.

Je comprenais pourquoi tous ces parfums la veille ; ils avaient complètement cédé, d'ailleurs, à la puanteur. Elle semblait s'être concentrée là. Rien pourtant n'indiquait d'où elle pouvait venir. La chambre paraissait très nette.

Je cherchai les mouches.

Par terre dans le sang qu'avait perdu Truelle

(on l'avait emporté mort), les grosses mouches de la nuit suçaient.

On m'apporta mon repas.

Ce matin-là, moi et mes hommes nous ne pûmes que boire.

Un gros orage monta, l'après-midi.

La journée s'était assombrie, je n'avais pas pu reposer; comment dormir dans de semblables odeurs et sous le vol de ces mouches lourdes dont on sait que de certaines la piqûre est mortelle, sans pouvoir distinguer lesquelles.

Je comptais un blessé de plus; deux hommes avaient été piqués l'un au cou, l'autre au bras et je craignais tout pour eux.

J'étais heureux pourtant de voir venir l'orage. Joie physique.

Comme il éclatait, une attaque allemande essaya de sortir. Elle était attendue. Ce fut sous une pluie battante, dans le jour noir un éclair ininterrompu, éclatements ou départs de pièces, de mortiers, de mitrailleuses, de fusils et d'éclairs.

Le tonnerre rejoignait le canon. Tant de bruit faisait un autre silence. Les hommes ruisselants, tiraient, trop nerveux, malgré moi.

L'attaque ne put pas déboucher.

J'eus peu de pertes, quatre blessés et pas de morts.

Dans l'eau jusqu'à la cheville, je pataugeais, cherchant à me rendre compte des dégâts causés par le bombardement. Ils paraissaient légers, mais les ébranlements des gros projectiles, la chute abondante de pluie avaient fait glisser certaines parties du parapet.

Les sacs étaient tombés dans l'eau et par endroits découvraient entièrement les cadavres longtemps écrasés sous leur poids.

A deux mois de distance, la tranchée reprenait son aspect de mars, un aspect de bataille, mais d'une bataille de squelettes. C'était hideux, cependant l'animation du combat nous avait rendu cette hideur moins sensible.

Je donnai des ordres pour qu'on réparât le parapet. Les hommes paraissaient curieux des détails de l'uniforme allemand, mais se cabraient toujours sous cette odeur que la pluie avait encore avivée, cette odeur qui empêchait de manger.

Devant l'entrée de mon blockhaus, un gros éboulement. Une bombe avait dû tomber en plein sur le toit. J'essayai de voir quelque chose là-haut; il me fallut nettoyer mon périscope tout éclaboussé de craie.

Sur le faîte, un bras raide et sec sortait, la main crispée, déterré par la bombe.

Dans le blockhaus, pas de dégâts; une bougie que j'avais laissé allumée s'était éteinte.

J'entendis seulement comme un petit bruit sec et régulier du côté de mon lit. Goutte à goutte une eau gluante et grise coulait sur la paille qu'elle empestait à la place de la tête.

Là rampaient maintenant les mouches lourdes.

Je fis tendre une toile de tente sous la craie et jeter la paille.

J'aspergeai d'eau de Cologne, à mon tour, le plafond et les murs.

Je fis le compte rendu de mes pertes.

Ainsi je m'apprêtai à vivre là le temps qui serait exigé, sous le mort qui tendait le poing ; parce qu'en somme l'abri était solide et parce qu'on se fait — tu vois bien — à tous les écœurements.

PORTRAITS

Trop grand

Helbos était mon ami. Imagine un grand, très grand corps maigre portant un crâne à face camuse où louchaient deux gros yeux de têtard au-dessus d'une vaste bouche. Une physionomie sans traits, seulement quelques vagues sillons dans une chair molle où cependant les pommettes saillaient exagérément sous une peau luisante et tendue couleur rouge brique. Helbos était laid.

Il avait même une de ces laideurs de fou, une laideur pas saine qui troublait, et cette impossibilité que rencontraient ses yeux à regarder droit le rendait plus inquiétant encore.

Il avait la figure admise et populaire du fourbe.

Le commandant de compagnie disait de lui :

« Ce Helbos à une tête qui ne me revient pas... »

Et l'adjudant disait comme le commandant de compagnie.

Or Helbos était le meilleur garçon du monde.

De son passé je ne savais pas grand chose, sinon qu'il était petit propriétaire dans une lointaine province du Midi et qu'il avait fait de la politique — oh très modestement — : il avait été « homme de paille » dans une combinaison électorale d'intérêts locaux.

Il aimait à rappeler ces temps héroïques de sa vie et c'était à moi qu'il s'adressait de préférence.

De ses opinions en général, je ne savais rien sinon qu'il aimait à plaisanter les curés et qu'il méprisait les journaux, tous.

De la guerre, il parlait comme ceux qui la font.

Il n'était pas loin de la quarantaine, avait perdu la santé au travail et venait échouer fantassin après une série de visites et de contre-visites qui devaient la lui avoir rendue.

Nous combattions alors (car cet affût perpétuel était un combat) dans un labyrinthe d'entonnoirs, de sapes, de postes d'écoute et de boyaux qu'empestaient d'innombrables cadavres avec quoi l'on avait fini par prendre l'habitude de vivre.

A côté du créneau de Helbos, je me rappelle, dépassait un pied botté, bien commode pour y suspendre les musettes et que Helbos appelait son porte manteau. Crois bien qu'il n'y a rien là de macabre. Ce pied était certainement sympathique à Helbos pour la bonne raison que dans cette existence où tu respires sur quelques mètres carrés de terrain toujours les mêmes, il est de toute nécessité que les détails familiers du créneau, de la banquette ou de l'abri te soient autre chose qu'insupportables.

Je crois que Helbos avait fini par aimer son créneau.

Helbos se disait le meilleur et le plus surveilleur de la compagnie. C'était vrai.

Il en prétendait être aussi le plus fort tireur. C'était beaucoup plus contestable.

Cette opinion qu'il avait de lui venait de loin déjà, du jour où, lorsqu'il faisait son instruction

de vieille recrue au dépôt, un sergent avait par dérision placé ses huit balles dans la cible de Helbos qui la manquait toujours.

Depuis, il était convaincu de sa force.

Or, dans cette tranchée-là, Helbos nous annonçait tous les matins qu'il avait tué un Allemand au cours de la nuit.

Il avait sans doute entendu des chasseurs raconter leurs exploits, il avait même peut-être chassé, je ne sais pas, en tous cas ses récits variaient peu.

— C'était minuit ou par là... J'ouvrais l'œil. Tout à coup à la lueur d'une fusée je te vois remuer quelque chose dans les fils de fer... C'en est un, je me dis... J'attends... une autre fusée part. Je tire. Rien n'a plus bougé...

« Un de moins, je me suis dit, et j'ai allumé la pipe. »

Et Helbos répondait aux sourires de doute de ses camarades par un bon gros rire satisfait qui fendait sa bouche jusqu'aux oreilles et faisait disparaître son menton qu'il avait court, dans son cou flasque.

J'ai su depuis que toutes les nuits il manquait le même gros rat, un rat des morts.

Seulement, une fois comme au petit matin, il cherchait des yeux entre les lignes sa victime de la nuit, une balle a fait éclater sa grosse tête. La cervelle et le sang ont éclaboussé les sacs de terre, les musettes et la botte.

L'avis général fut que cela devait arriver parce que Helbos était trop grand.

« Mademoiselle Maurand »

On l'appelait Maurand, ou plutôt « Mademoiselle Maurand ».

Imagine un long garçon mince de dix-neuf ans, avec de fines mains, une jolie figure un peu fatiguée de jeune femme, une voix très douce et des gestes arrondis. Il était blond.

On se demandait vraiment pourquoi sur cet adolescent pesait ce casque de fer et cette armure de boue dont nous avait revêtus la pluvieuse semaine de Pâques qui commençait.

Maurand n'était ni un bourgeois ni un intellectuel. Son livret portait : serrurier. Il devait certainement être adroit.

Maurand prenait un soin particulier de lui dans la tranchée; il gardait toujours un peu d'eau pour se débarbouiller. Au repos, le premier à chercher ses poux, il était le premier nettoyé, changé, astiqué, prêt pour les exercices.

Il n'aimait pas à boire et redoutait l'alcool comme trop fort. Une seule fois je l'avais trouvé saoul. Ses camarades s'en étaient beaucoup diverti. Il semblait un enfant ivre et c'était douloureux à voir. Il conservait de cette aventure une grande honte.

Souvent il lisait. Il lisait sans choix toutes sortes de romans et ne comprenait pas mon dédain pour certaines lectures qui le passionnaient.

Il était agent de liaison pour ma section auprès du commandant de la compagnie et il me déplai-

sait moins de m'entendre communiquer des ordres par lui que par un autre parce que sa voix était chantante et qu'il souriait. Il possédait au plus haut degré le sens de l'obéissance. Il rougissait facilement... Je l'avais d'abord pris pour un ecclésiastique...

Je pense d'ailleurs qu'il était croyant et qu'il avait dû beaucoup méditer sur le commandement : « Tu ne tueras point », car la pensée de tuer l'obsédait.

Souvent il me parlait de cette nécessité avec horreur dans la mesure où les distances militaires et ce que devaient être mes idées de gradé le lui permettaient. Il avait le sens de la mesure.

Il était brave, mais pas par insensibilité, comme quelques-uns. La vue de certaines blessures le troublait au point que je l'ai vu s'évanouir en transportant avec moi un blessé au ventre atrocement mutilé.

Une fiancée, sa cousine, l'attendait dans l'Eure-et-Loir ; il aimait à me parler d'elle et souvent dans les heures mauvaises j'avais songé au couple charmant que pourraient faire, lors de la permission prochaine, Maurand et sa petite fiancée dans les chemins creux de chez eux parmi les herbes-fleurs du premier printemps.

Il est mort avec beaucoup de mesure. Il y a des morts affreuses où le corps s'ouvre en deux, où les boyaux sortent, des agonies où le râle dure, où les cris et les spasmes se prolongent, où le sang jaillit en bouillons et salit tout. Maurand est mort beaucoup plus proprement,

C'est par ma faute qu'il est mort — ou bien

parce que ça devait arriver ce jour-là. On ne sait jamais.

Le matin du vendredi saint, tandis que nous étions violemment bombardés, Maurand vint m'apporter une note me réclamant d'urgence « l'envoi du reliquat des douilles vides, un état « précédemment expédié, accusant un écart de « douze entre le chiffre qu'il portait et le nombre « des étuis remis au poste de commande- « ment. »

Cette note, dont l'opportunité me paraissait contestable dans une minute aussi pénible, cette manifestation d'une minutie de caserne qui ne saurait remplacer l'organisation qu'elle singe, me mit dans une assez vive colère.

— Va les chercher si tu veux dans un demi-mètre de boue tes étuis, dis-je à Maurand, moi, je ne m'en sens pas capable. Vois les caporaux.

Maurand partit, en souriant, selon sa coutume.

Au bout d'un moment, mon mouvement d'humeur passé, je sortis — les velléités d'indépendance durent peu — j'espérais retrouver quelques-uns de mes douze étuis...

Dans l'un de mes postes d'écoute, au créneau de Prosper, j'aperçus Maurand. Debout sur un gradin de franchissement, tranquillement, il cherchait avec le manche d'une pelle à attirer à lui quelque chose sur le parapet.

De temps en temps il se baissait comme pour laisser passer une balle, puis il reprenait son travail.

— Descends-donc Maurand... Tu vas te faire tirer dessus.

— Mais non, mais non, on n'y voit pas assez...

et puis il y a un étui qui a roulé... je voudrais bien l'avoir...

« C'est aussi la faute de Prosper, il fait manœuvrer trop fort sa culasse et... »

Je vis Maurand lâcher la pelle, faire volte-face et sauter assez légèrement dans la tranchée...

Seulement il y tomba à genoux les bras ballants. Prosper le regardait; je m'approchai.

Il pencha la tête à droite, dans un mouvement qui lui était familier, puis en arrière.

Prosper se baissa. Je soulevai un bras de Maurand qui retomba dans la boue, inerte, et s'y planta.

Il était mort. Sa face était apaisée, calme; pas de blessure à la tête. J'ouvris sa capote.

Son torse portait à gauche un tout petit trou noir, sous un scapulaire, à la base du sein qu'il avait blanc.

Maurand a été enterré.

Et dire que six jours plus tard il allait partir en permission!

Je n'ai pas trop plaint la petite fiancée, parce qu'elle aura bien fini par oublier Maurand.

Où en serait-on, n'est-ce pas?

L'habitude du devoir

Je ne partage pas du tout cette opinion que la littérature réaliste avait vulgarisée avant la guerre, cette opinion qui veut que le vieux sous-officier du temps de paix, sergent rengagé, raidi dans son automatisme d'instructeur, «doublard» jauni sous les affreux papiers du bureau morne, « juteux », présent partout, inévitable comme la punaise de chalit et l'odeur des chambrées, ne méritent ni sympathie, ni indulgence.

On a été très injuste envers eux et moi-même tout le premier. C'est de quoi je leur demande ici publiquement pardon.

A la vérité, s'ils étaient tels que nous les avons tous connus, hargneux, vindicatifs, brutaux, absurdes (pour la plupart j'entends), c'est que leur beauté tout entière était là. Ils réalisaient pleinement ce que l'on attendait d'eux et c'était assez triste en somme, n'est-ce pas ?

Je crois qu'il eut fallu voir en eux, au fond, des victimes au même titre que ces amazones à qui l'on faisait l'ablation du sein droit, que les chantres de la chapelle Sixtine ou que ces nègres d'Ethiopie qui gardent dans les palais du Bosphore les grosses épouses du grand seigneur.

Comme l'humidité se condense et suinte au long du mur cruel des casernes, cette humidité noire faite de pluie, de suie, d'haleines grasses, et d'empreintes de doigts crasseux, ainsi s'étaient formés là ces caractères dans une vie artificielle strictement réglée, enfantine, sombre...

Dans les vieilles demeures de province, de celles que peint Le Sidaner et que chantait Henry Bataille, il y a du côté du parc, sous les plus vieux arbres, une chambre toujours close, une chambre morte, où les cafards rampent, où s'étiolèrent des graminées, où les champignons poussent...

Ouvre la fenêtre, chasse les persiennes : le soleil, l'air et l'odeur des plantes entreront. Tu rendras la chambre vivante.

Ainsi quand s'ouvrirent les casernes il y a deux ans bien passés, l'air entra et les vieux sous-officiers éblouis d'abord et surpris par tant de lumière se sentirent respirer mieux, tout de même, après.

La plupart moururent dans les premiers engagements. Ils n'avaient certainement pas pensé en arriver là ; leur but c'était la retraite. Ils moururent très bravement d'ailleurs, avec autant de tenue que s'ils eussent été de service au poste.

***

Je salue toujours douloureusement quand je parle d'eux la mémoire d'un de mes meilleurs camarades, l'adjudant Barthas, tué à Beauséjour.

C'était un homme de devoir, un homme de Vigny. Il avait cru sans doute en son métier jadis. Il en accomplissait encore strictement les gestes d'ailleurs, mais je savais que la foi n'y était plus et j'avais pénétré tout le scepticisme douloureux qui se cachait sous sa correction militaire. Il était vieux déjà et plus que grisonnant.

Souvent il se plaignait d'une hernie non opérée dont il souffrait. Lors de la mobilisation, il tenait depuis deux ans son emploi civil et dans la petite ville du Loiret où le hasard l'avait placé. Barthas s'était marié. Barthas et sa femme s'adoraient. Il leur était né un tout petit enfant.

Pauvre vieil ami... Souvent, au repos, nous allions seuls nous promener à travers champs, après cinq heures.

Chaque fois, au départ, dans le premier buisson, il coupait une branchette dont avec son canif il élaguait soigneusement les brins, arrondissait les bouts sur son gros pouce et dont ensuite il fouettait au passage les ronces ou les orties tandis que nous marchions, causant simplement, tous les deux, dans le crépuscule.

Il gardait souvent de longs silences pendant lesquels il cheminait les yeux au sol, la tête basse..., puis il prononçait une phrase juste, sur ce ton de commandement qui avait fini par lui être naturel.

Parfois il m'interrogeait, surpris de ma bonne volonté à lui répondre, flatté de mon approbation aux réflexions qu'il pouvait faire et toujours un peu inquiet, étonné de ne pas me trouver ironique.

Bien qu'il vécût sans illusion son existence de soldat, il conservait pour toutes les choses de la vie un cœur d'enfant.

Il a été à la mort en sachant qu'il allait mourir. Tu me diras que ces appréhensions-là sont fréquentes et qu'elles ne signifient rien. C'est vrai.

Cependant bien des hommes ne se fussent pas conduits comme se conduisit Barthas.

Alors qu'au petit matin, la veille du grand combat, nous suivions les boyaux d'accès pour rejoindre notre poste, Barthas fit un faux pas, tomba à plat sur la cheville gauche et se redressa boitant fort. Il ne s'arrêta pas.

Lorsque arrivée au bas d'une colline à pic, le compagnie s'immobilisa, Barthas s'assit.

— Eh bien, Barthas, ce pied? lui dis-je.

— Je n'enlève pas ma chaussure, je ne pourrais la remettre, me répondit-il, et je tiens à participer à cette affaire.

— Pourquoi?

— Je pense y rester, mais vous comprenez que ce ne serait pas la peine d'avoir vingt ans de service pour s'en aller avec une entorse dans un moment pareil.

Une blessure encore je comprends, mais une entorse... »

Nous sommes montés à l'attaque ; Barthas appuyé sur un piquet de tente s'y traîna.

Il fut touché des premiers et bien touché, pris sous un feu de mitrailleuse, se roula de droite à gauche, puis de gauche à droite, fit un signe et ne bougea plus.

Je profitai d'un temps d'arrêt dans la progression pour le transporter à bras, aidé de son ordonnance, jusque dans un buisson abrité. Barthas était gros et nous y prîmes peine. La douleur du transport le tira du coma. Il me reconnut, me regarda longuement de ses braves yeux bleus et me dit : « Merci... vous êtes bon.., ma femme..., mon petit. »

Puis il referma ses paupières...

Je laissai l'ordonnance à côté de lui avec

ordre de le panser et moi, je continuai l'assaut.

....

Revenant sur mes pas, le lendemain, je retrouvai Barthas mort, convulsé, raidi, chaud encore, sur une terre que ses ongles et ses souliers avaient labourée vingt heures.

L'ordonnance? Il avait dû monter à l'assaut lui aussi après les autres et être tué, par là, en ramassant des casques.

Je n'ai pas osé écrire à Mme Barthas. Il m'aurait fallu être trop cruel dans ma lettre ou trop mentir.

Un qui faisait des chansons...

— Bretin, couvrez, vous ne couvrez pas... Là... Fixe.

La compagnie s'est rassemblée dans un champ râpé, semé de bouteilles vides.

— L'arme à la bretelle ! Colonne par quatre.

— Marche !

Les bonds d'un cheval qui semble d'Apocalypse sous le manteau flottant du capitaine, donnent la direction, celle du feu.

La compagnie se détend, serpent lentement articulé, s'allonge avec un bruit de ferraille et de voix rauques, sous un crépuscule bas de peinture espagnole et marche.

Les officiers, avec des paroles qui ne trompent pas, longent la colonne dont les hommes sont plus ivres ce soir. Sur toutes les épaules surchargeant encore les sacs, la même angoisse pèse : nous gagnons le mauvais secteur.

— Veux-tu marcher dans le rang, Bretin...

Souci machinal de discipline, goût d'un ordre apparent dans ce désarroi des cœurs et des choses ; je m'obstine à exiger des corrections de détail. J'aboie dans le vide pour la satisfaction de m'entendre : je me remets moi-même en main.

Autour de nous, rejoignant le ciel, c'est l'immense misère grise, sale, de la plaine champenoise ce sol sans nom qui semble avoir été créé pour des batailles, le désert de boue avec par places ses plantations de sapins funèbres, la lèpre

des bois sapés et les obscurs camps de terreux, poignées de huttes basses.

Parfois, hors d'un buisson artificiel qu'on longe, la gueule d'un canon fait un saut de crapaud, crache une langue de feu qui tonne et revient en arrière en fumant.

Au coup de sifflet des pauses, la compagnie s'effondre sous ses faisceaux formés en long chemin de croix. On boit; Bretin boit à ma gourde. On repart. Puis c'est la nuit peureuse des fusées, le plateau découvert labouré d'obus, où le capitaine quitte son cheval, où l'on éteint les cigarettes, où l'on ne parle plus. Plus en avant commencent les pistes qui s'encaissent, les boyaux qui se creusent dans les murs de mastic gluant, et dès lors c'est l'inconnu, qui fait peur, de tout ce qui dépasse la tête, de cette zone du parapet où s'enchevêtrent les voyages des balles, ce sont les à-coups, la longueur interminable de l'approche, la dérisoire petitesse de ce qui fut hier un champ de bataille et qui n'est plus aujourd'hui qu'un charnier bouleversé de corps, d'étoffes et d'armes, l'angoisse de la mort qui siffle par salves, l'hostilité de la tranchée minée qu'accentue la hâte à partir des fantômes crayeux qu'on relève, la longue installation sous le danger nouveau d'hommes exténués d'ivresse et de fatigue, puis, dans l'attente inquiète du jour, l'hospitalité des droites parois d'un abri qui protège l'être et le brise comme une serre...

Je ne peux pas dormir.

Ma sueur, car je sue malgré la nuit froide, à force de chutes dans les trous d'eau, des courses dans ma tranchée, de souci et de faiblesse,

ma sueur se glace sur ma peau et je sors pour me réchauffer. On nous bombarde.

Je cherche Bretin. J'aime bien causer avec Bretin. C'est un petit boulanger de Paris, un engagé de 18 ans, pâle, frondeur, brave, d'un type commun mais pas banal, et qui fait des chansons.

— Où est Bretin ?

— Il était là tout à l'heure.

La relève a été surprise à notre droite, et depuis un moment les bombes tombent un peu partout. Dans la section voisine, il y a des pertes, paraît-il. Les veilleurs se font petits.

Au poste de Bretin je trouve Prosper.

— Où est Bretin ?

— Aux feuillées... je le remplace... Ah ! il en tenait une ce soir ; alors, ça l'a pris au ventre, vous comprenez...

Les feuillées sont à l'extrême droite de mon secteur. Comme j'avance vers elles, je suis saisi au gosier par une odeur de poudre allemande, qui se mêle à la fétidité des excréments. En approchant, je rencontre de la terre éboulée, des claies renversées ; je regarde plus loin ; le tranchée est nivelée presque, et, sur l'emplacement du boyau d'accès des feuillées, j'aperçois, à la lueur d'une fusée, Bretin couché sur le dos, presque à découvert, à hauteur de ma tête, protégé seulement par quelques sacs crevés qui peu à peu finissent de se vider, au choc des balles, Bretin est entièrement blanc, comme fariné de craie, et le sang qui coule en filets de ses narines paraît noir sur ses joues. Il vit.

De longs frissons le secouent de la tête aux

pieds comme une bête qu'on vient d'abattre; même dans des glous-glous sanglants, il essaie d'articuler des mots qui m'échappent... En rampant, à cause des balles qui sifflent bas je m'approche de lui.

L'explosion a projeté le contenu de la fosse sur le boyau démoli, l'a mélangé à la terre humide et je patauge des mains et du ventre dans une bouillie infâme.

Tant pis; j'y suis. J'ose à peine respirer.

Avec ma lampe j'éclaire un moment la place où gît Bretin. Il ne me voit pas, aveuglé qu'il est par la lumière, mais ses yeux disent son épouvante...

Les lèvres remuent toujours sous une salive rose et le corps sursaute...

La lumière attire les balles, j'éteins...

Deux fois j'essaie de prendre Bretin entre mes bras pour le tirer du cloaque où nous sommes; deux fois il glisse sous mon étreinte et retombe dans la boue visqueuse qu'il sillonne maintenant des détentes de ses talons...

Je retourne dans la tranchée en rampant toujours. L'odeur des feuillées me suit.

Je fais signe au premier homme venu de me suivre; je lui dis où est Bretin, le petit chanteur; nous prenons des outils...

L'aube commence à poindre. Il va falloir se dépêcher.

Soudain, j'entends, venant d'en face, un départ de bombe. Je regarde en l'air: un petit point rouge, la mèche d'un crapouillot qu'on devine descend sur nous en parabole vertigineuse.

Nous nous collons au pare-éclat la tête enfoncée dans les épaules.

Pesamment l'engin tombe, pas loin.

Puis, une explosion ébranle le sol et nous assourdit. Dans la fumée nous courons à Bretin.

Etait-ce là ? Oui. Tout a été recouvert à la place où Bretin agonisait tout à l'heure.

Je ne vois plus qu'une terre molle, noircie sur laquelle (venue d'où ?) s'est planté un chevalet de fil de fer...

Bretin a-t-il été enseveli ? Déchiqueté ? Je ne sais pas. Le jour enfin se lève. Tout est bien effacé.

On fera à Bretin une petite croix avec des piquets. On enfoncera une bouteille contenant son nom et une date, dans la craie.

Je rendrai compte.

Au lieu de lire, ce matin, je gratterai ma capote et mes mains avec mon couteau...

La Croix de Dudule

— Paraît qu'y a cinq croix de guerre à attribuer à la compagnie, annonça Dudule en apportant le vin. C'est Germain, l'ordonnance du capitaine, qui l'a dit...

— Ah !

— Mais c'est pas une raison pour verser du pinard en chemin, eh ! fils de gniaf...

« Fils de gniaf », mot dangereux à dire à Dudule. Nous avons tous attendu l'avalanche farouche de ces injures somptueuses du langage poilu dont le noble Dudule est un des meilleurs aèdes que j'aie rencontrés, et qui sera, nous l'espérons, sténographié par de sagaces philologues attentifs à restituer à la langue française cette richesse de gamme de rire perdue après Rabelais.

Mais Dudule ne répondit rien.

On attendit, on crut qu'il se recueillait. Dudule se mit à manger sa soupe. L'escouade s'émerveillait de ce silence. L'escouade s'enhardit :

— C'est-y les cinq croix de guerre, Dudule, qui te font perdre la langue ? demanda quelqu'un d'imprudent.

Dudule le regarda fixement et lui asséna quelques dizaines d'injures dont la plupart avait trait à l'honneur de la mère, de la sœur et de la femme de l'interpellé... Le camarade imprudent avait deviné juste. Dudule, aussi méprisant des punitions que lui valaient ses éclats d'ivresse homérique, que méprisant du danger quand il

était en ligne, volontaire pour tous les casse-gueules, se sentait une merveilleuse envie d'une citation à laquelle il croyait avoir droit et qu'une malechance tenace avait fait passer vingt fois à côté de lui: c'est que Dudule partait en permission dans un mois.

Les cinq croix de guerre furent tirées au sort par le capitaine, homme indulgent et juste qui savait que ses hommes méritaient tous à peu près au même degré d'être cités, et qui ne trouva que ce procédé ingénieux pour se tirer d'embarras, sans faire de jaloux. Hommage discret à la vaillance collective de la compagnie, et qui fut apprécié de tous les hommes — sauf de Dudule.

Evidemment le sort avait été insensible au rêve de Dudule.

Sombre sous ce qu'il appelait l'injustice, soûl à crouler, son bidon de deux litres plein de gniole, décidé à ne plus en foutre une datte, Dudule longeait les parois du boyau, trébuchant et jurant.

Notre brave homme de sergent, qui connaissait son Dudule et avait eu trop souvent l'occasion d'observer que jamais ce colosse n'avait été assez ivre pour ne pas se dégriser au premier claquement de 75, souriait discrètement, clignant de l'œil en le regardant.

Et cependant malgré son aisance seigneuriale à supporter les plus écrasantes cuites, Dudule, à peine si nous arrivions, s'abattit sur le seuil de la cagna, et s'endormit, ronflant plus fort que les marmites, apoplectique dans la boue glacée.

— Il tient quelque chose, aujourd'hui, dit simplement le sergent. Mettez-lui une couverture et laissez-le tranquille.

La malechance voulut que notre section fût, cette nuit-là, commandée de corvée d'eau. Corvée dangereuse. Le sergent regarda Dudule. Que faire ? il n'est bon à rien..., punir..., conseil de guerre..., désertion à l'ennemi..., la mort... ; ne rien dire..., dangereux pour le chef responsable.. Le sergent était un brave homme. Nous partons sans Dudule.

Comme nous allions nous éloigner, une file d'hommes s'avança dans le boyau au coin duquel était notre abri.

— Le général, dit quelqu'un.

Le sergent regarda Dudule, et puis le général, et se sentit perdu.

— Qu'est-ce que c'est que cet homme là, demanda le général en désignant Dudule avec sa canne. Un mort ? Je ne veux pas qu'on laisse de morts ici, vous le savez... Eh non, il ronfle.

— Mon général... intervint le sergent.

Signe de tête du général.

— Mon général, c'est un de mes hommes qui vient de faire une reconnaissance du nouveau poste d'écoute des Allemands, et qui est rentré très fatigué. Il s'est endormi là, je lui ai mis une couverture.

— Prenez son nom, son matricule, sa section, dit le général à son officier d'ordonnance. Et il s'éloigna lentement.

Huit jours après, Dudule, stupéfait, apprenait qu'il était cité à l'ordre de la brigade : Volontaire pour une mission périlleuse...

— Ils ne disent pas laquelle, murmurait Dudule en lisant et relisant le texte de la citation.

Le Camarade

On te l'a répété, mais il est faux de dire que les souffrances physiques soient sur le front celles que tu ressentes le plus vivement, celles qui t'accablent davantage.

Elles existent, c'est certain, rompant tes reins, glaçant tes pieds, engourdissant ta chair rouge comme si ton sang se refroidissait, trempant ta peau de sueur, d'eau vaseuse et de pluie, comblant ton odorat de puanteur vivante ou morte, elles usent lentement, sûrement l'homme ; les articulations se raidissent, les poumons à court de souffle s'exténuent, le cœur se déplace ou bat mal, le cerveau, petit à petit, se mate ainsi que sous des chocs répétés de marteau. La bête vieillit.

Elles t'apparaissent encore toutes ces souffrances, dans la gamme atroce des blessures, depuis l'irréparable déchirement de la face, jusqu'à ces simples égratignures longtemps suppurantes.

Il y a la soif, il y a la faim, ces deux sœurs mauvaises de l'attaque.

Mais ce qui plus que tout t'atteint, te trouble, c'est ce monde de menaces qui de près ou de loin t'environne, cette vie à contre-sens que tu subis, et cette souffrance-là, morale cette fois, est la plus pénible de toutes...

Contre le froid, la laine lutte ; contre le feu la terre lutte ; contre l'eau, les caillebotis, les puisards, les pilotis, les toiles de tente luttent ; con-

tre la fièvre, l'hémorragie et le pus, la quinine, la pince ou le bistouri luttent, mais on ne peut pas lutter contre la souffrance de tout l'être sensible, contre cette douleur qui n'a pas de nom.

Je ne sais qui me parlait, l'autre jour, de cette ressource suprême de gaieté qui reste toujours à ceux qui se battent. Seulement, il s'en tenait là, cette gaieté superficielle lui suffisait : « La guerre... madame... » Il n'en avait jamais compris la tragique horreur. Il a fallu que je la lui fasse toucher du doigt pour qu'il la sentît.

Je ne parle pas du « cafard »... Le « cafard » est un mal du temps de paix et c'est une faiblesse; la souffrance morale, au contraire, est la seule grandeur qui reste à l'homme dans ce sombrement de son cœur, de son intelligence et de sa raison...

C'est le dégoût, c'est le remords qui rongent le nettoyeur après l'attaque au souvenir épouvanté de son geste. C'est le mal qui mine l'intellectuel qui se bat en voyant clair en lui comme autour de lui, comme en face de lui; c'est l'angoissante solitude de l'homme qui se prend à penser encore au milieu des bêtes et des machines déchaînées ; c'est aussi la souffrance des chefs.

Heureux les soldats anonymes que l'aveu mutuel de leur misère commune soutient et console, heureux les hommes à cinq sous que l'expression de leur impuissante révolte parvient à soulager parfois. Heureux ceux qui peuvent, obscurs, se confier à d'autres êtres obscurs. Ceux-là n'ont rien à espérer. Leur misère les comble. Autour du feu que d'autres ont éteint, ils demeurent blottis et tendent leurs mains, et c'est entre eux qu'ils se tiennent chaud.

Ils ne savent pas, ceux-là, tout ce qu'il y a de chagrin à porter les lourds galons que certains envient. Ils ne savent pas la peine qu'on éprouve à se sentir séparé d'eux par plusieurs siècles de traditions de caste (illusoire et formidable muraille de Chine), quand tout ce qu'on a de bon en soi s'élance vers eux, vers eux dont le cœur bat à nu, vers eux à qui on voudrait se livrer librement.

Sauf dans des cas (bien rares) de franc contact d'âme avec un homme de son grade, le galonné n'a d'ami que son «tampon», son ordonnance. C'est un égal, un égal par l'intimité étroite de toutes les heures, pas par ordre.

Ceux qui sont tes égaux selon l'armée, vois-tu, tu as tellement appris à t'en défier, à craindre les trahisons admises et l'importunité de leur camaraderie, cette amitié inférieure, sans don de toi, cette sympathie commandée, entre des êtres qui n'ont de commun que la similitude des gestes, est si grande que tu as vite appris à n'être pour eux qu'un pantin.

L'homme que tu es, tu le caches à tous ceux qui t'approchent; les uns ne le comprendraient pas assez, d'autres le comprendraient mal, et ton cœur, qui se gonfle toujours davantage, créverait de ne pouvoir pas se confier, si l'ordonnance, ton ami, n'était pas là...

Il ne te quitte pas. Dans cette fange des approches, il trébuche où tu trébuches, alourdi par certains de tes paquets; il partage ton pain, ton tabac, tes conserves. La même paille, où grouille la vermine commune, est celle du chef et celle du tampon. Il te tient chaud dans ta fosse, la nuit

comme tu lui tiens chaud. Au combat il suivra ton sort.

Tu as appris sa pauvre petite histoire : tu situes très bien, dans sa vieille province, son père, ouvrier des villes ou paysan cassé ; sa mère, ménagère économe, épousseteuse, rangée et probe. Il t'a raconté, avec plus de discrétion, d'ailleurs, que les gens du monde, ses aventures (tu l'en as prié), et tu connais toutes les photographies qui finissent de se salir dans sa poche...

De ses idées, tu as vite fait le tour ; elles sont celles de toute la France, celles des journaux à gros tirage. Tu as tout tenté pour lui faire oublier qu'il te sert ; d'ailleurs, qu'il serve de cette façon ou d'une autre...

Peu à peu, tu le formes, tu lui apprends en même temps qu'à plier ta couverture, à mieux regarder, à mieux comprendre. Tu as la joie de voir s'épanouir devant des horizons nouveaux l'étonnement de son âme vierge. Bientôt il te donne la joie grave de le voir partager ta peine, ton plaisir ; il sait tout de toi et tu sais que ça n'est pas aux vingt francs que tu lui donnes pour boire un peu au repos que se mesure sa fidélité.

Conte de Noël

Puisque c'était la Noël, et que le pardon devait descendre sur le monde aujourd'hui, j'ai pensé aux vieux de l'arrière, à mes maîtres que je vénère et dont je souris tristement, aux grands intellectuels, bons mais timorés; aux honteux faillis de la pitié, que je plains de toute mon âme, aux femmes, les tendres, les douloureuses, les sanguinaires; aux enfants qui lisent déjà et jouent encore au soldat; aux chrétiens qui n'osent plus lire l'évangile; aux riches qui comptent les sous; aux arrivistes qui comptent les morts, et je leur livre ces notes trouvées sur un corps inconnu, dans une poche froide, ces feuillets sales, pages de carnet dont l'écriture déteinte semble pleurer, cet herbier de mort avec son odeur de cadavre.



« Une bosse dans la tranchée inondée : une digue; point de passage nécessaire, où le pied enfonce un peu avec un « floc » mat.

Des bulles dans l'eau, en avant et en arrière, chaque fois qu'un homme passe.

Ventre ou dos? La capote a la couleur de la boue, si bien qu'on ne sait pas, d'abord, si c'est un sac de terre ou une musette.

Mais c'est flasque et ça bruit.

Allemand ou Français ? Indifférence. Point de passage nécessaire entre les boues, il rend service.

⁂

Deux jambes en l'air. Le reste est dans un trou d'obus en avant des fils de fer.

Deux jambes finement serrées dans une culotte de cheval, de grosses chaussettes de laine. Les brodequins jaunes sont de beau cuir. Les guêtres manquent. Elles ont trouvé preneur. C'est un Allemand.

« Certainement un capitaine », me dit Papoul. La considération de Papoul a grandi. C'était d'abord un sous-officier; mais depuis cinq jours qu'il prend sa faction à la même place, en face de la même odeur, ses idées ont marché.

« Je n'aimerais pas mourir les jambes en l'air, comme ça. »

⁂

Les mains et les pieds sont très nombreux, dans la tranchée. Ça dépasse toujours. Il y a un pied dans une tranchée du Trapèze, qui fait partie d'un créneau.

C'est une belle botte. Comme un soldat de garde s'ennuyait, il l'a percée comme une écumoire à petits coups de baïonnette.



Au travail dans un boyau.

« Sergent, y a un mort. »

Les pioches ont accroché des étoffes qui se sont déchirées et ont rebondi.

— Enlevez-le.

— Il pue.

Le sergent vient voir.

Les hommes se sont écartés ; l'odeur est, en effet, très forte.

— Allons, qui l'enlève ?

Pas de volontaires. C'est le dégoût.

Papoul s'approche tout de même, et, avec un piquet, écarte les étoffes et la terre.

— Y a peut-être bien des boutons, dites...

Soudain il s'accroupit, prend son couteau, fouille des mains la masse informe, arrache quelque chose de noirâtre et de rond.

— Y a des boutons !

Tous les hommes se sont précipités sur le cadavre en tas gris.

C'était un soldat de la garde impériale, et, avec les boutons à couronne, on fait des chatons de bague.

O ! bagues pour les petites fiancées du Rouergue, du Roussillon et du Quercy !



Une main crispée et tendue dépasse du parapet. C'est certainement la main d'un Allemand : ainsi le veut le sens populaire. Ce sont toujours les Allemands qui jouent les morts.

Dans la main, un bout de cigarette, un crachat sec et une douille vide.

— Et si c'était un Français ?



La nuit. Une heure. En avant de la tranchée, le cliquetis discret, l'espèce de frisson de fer musical des réseaux qu'on étire.

Des formes sombres étendues à chaque bout, comme des limaces, sur la craie, qui rampent.

Par-ci, par-là, un éclatement de balle.

Soudain, une fusée allemande, silencieuse, livide, mauvaise et courte. La vie cherche à prendre la figure de la mort.



En marche pour une relève, après la bataille. Papoul bute contre un cadavre à demi-enfoui dans la boue et tombe sur lui de tout son long.

— Saleté !

Cette fois-ci, la mort est bien remise à sa place.

La marche misérable reprend. »



Conte de Noël.

Une manifestation

L'heure du vaguemestre... C'est un peu de l'arrière qui vient à vous dans la tranchée...

Si tu savais tout ce qu'apportent de vie ces chers paquets de lettres et ces colis blancs, bleus, verts, rouges avec leurs timbres, leurs ficelles et leurs cachets.

Ah ! ce moment du réveil où l'on a froid en lisant les chères lignes qu'on attendait ! Ce sont vois-tu de tels instants qui avivent le désespoir d'être là lorsque la tranchée est repérée, minée et que tu vois venir le jour avec terreur...

Cette nuit-là j'avais travaillé avec mon ordonnance jusqu'à deux heures à me creuser un abri (oh, pas bien grand, juste la place de mon corps) avec, comme ameublement, une planchette pour poser les petits objets. Pas bien profond.

Blanc de craie, sans forces, j'avais fini par tomber endormi à côté de mon outil chaud.

Quand la mort est si menaçante, tu t'en voudrais de distraire par ordre un seul homme de son sauvetage propre et dans ces cas la le chef travaille.

Il avait fallu s'abriter à tout prix. Depuis deux jours que nous étions là se livrait une bataille de grenades sans merci, dans un désert troué d'immenses entonnoirs hauts comme des maisons et sans fond.

Les coups de mine successifs qui depuis quatre mois étaient échangés dans le secteur presque journellement avaient fait du terrain plat une

région toute de creux et de bosses au milieu de laquelle nous nous sentions perdus, sans protection dans une terre effritée en poussière, exposés aux coups de l'ennemi de toutes parts, poursuivis sans cesse par le bruit régulier, sourd, inquiétant des pics, des pelles dans les galeries à vingt pieds du sol et par cet affreux bourdonnement des perforatrices qui semblent partout présentes sans qu'on sache jamais au juste leur place ou leur direction vraie. Mines? Contre-mines?

Un travail de Sysiphe nous attendait chaque nuit, les bombes achevant l'ébranlement commencé par les mines en jetant à terre, à leurs heures, tout ce qu'à force de piquets, de gabions, de fascines et de claies, nous avions pu coffrer de craie.

C'était la guerre de munitions avant la lettre, l'écrasement par les engins de tranchée concentrés sur un point.

Les Allemands nous dominaient complètement.

Il y a dans ces situations-là une démoralisation dont tu ne peux te faire une idée suffisante par tout ce qu'on a pu te raconter.

Tu tends ta volonté à la limite extrême de ses forces comme par tours de cric successifs, à craquer. Tu sais que tu travailles en vain, les hommes que tu commandes le savent, ils te le disent tout haut et pourtant tu dois risquer leur vie et la tienne opiniâtrement jusqu'à la reconstruction de l'ouvrage détruit pour le voir de nouveau tout à l'heure jeté bas.

Que d'énergie perdue, que d'efforts douloureux

anéantis, que de chaleur humaine morte sont dans un pare-éclats tombé.

Toute la guerre est là, c'est un entêtement obscur.

Tu les laisse un moment au repos, tes hommes, tu essayes de te reposer aussi... ; ton abri ou celui du camarade s'effondre dans un éclatement assourdissant et t'enterre sous du bois en échardes, de la terre, des pierres, dans la fumée irrespirable et la poussière.

Tu veux manger.. la terre tremble et dans ta pauvre pâtée glisse une petite avalanche de craie sale et de radicelles moisies...

Le sol tourne parfois et te donne l'impression de toujours tressaillir... Il ne s'arrête jamais, tu dirais une houle interminable. C'est l'obsession de la mine (nous l'avons tous connue) avec cette attente de la mort par l'étouffement, de la terre dans la bouche...

Et perpétuellement on t'annonce de nouvelles blessures ou de nouveaux cadavres.

Ce matin-là quand le vaguemestre apporta son grand sac dans mon récent abri, une torpille matinale venait de me blesser deux hommes qui s'étaient enfuis vers l'arrière en hurlant; l'un d'eux surtout, le genou fracassé, courait d'une seule jambe, boîtant de toute sa hauteur mais échappant aux mains de qui le soutenait sans que rien put l'arrêter, trop heureux, semblait-il, de sortir de l'enfer. Je demeurais sous l'impression pénible d'un rire très sonore venu du poste d'écoute ennemi (nous en étions par endroits à sept mètres), un de ces rires comme j'en connaissais à mes hommes, lorsqu'ils entendaient crier les

blessés d'en face (rire de cannibales, retroussés de babines sur les crocs), lorsqu'une rumeur parcourut la tranchée :

« L'Italie vient de mobiliser, elle déclare la guerre à l'Autriche-Hongrie. »

Depuis le temps qu'on attendait cet événement, il arrivait donc ?

C'était un bruit joyeux, incertain encore et qui courait de bouche en bouche. Venu d'où? Des cuisines ? Des postes de commandement? On ne savait pas, et je me laissai d'abord gagner par cette fièvre absurbe de satisfaction qui s'emparait de tous mes hommes. Il y avait là mêlées toutes sortes de sentiments. L'espoir louable que cette intervention allait hâter la fin de la guerre certes, mais aussi l'idée que le voisin, tranquille jusque-là, le neutre à qui l'on en voulait de sa sécurité prendrait maintenant sa part de souffrances. Ce sentiment-là, peu reluisant mais si péniblement humain, n'est-ce pas, vivait au fond de beaucoup de cœurs, cela se sentait bien.

Pauvre Italie... elle allait donc se jeter, elle aussi, à son tour, dans la vaste fosse commune.

La folie prenait donc tout le monde. Il allait donc éclater là-bas aussi, ce fol enthousiasme des premiers jours qui peu à peu se verrait étouffer dans le sang qui monte, cet enthousiasme que j'avais connu dans la cohue des trains fleuris aux jours d'août; fleurs sur des tombes...

Je me recouchai. Ce matin-là, je n'avais justement pas de lettres... Je ne pus pas me rendormir, la vision du beau pays artiste m'obsédait...

On m'annonça bientôt la visite du chef de bataillon.

Un homme grand, tanné, brave, Polonais d'origine, détestant aussi cordialement les Russes que les Allemands.

C'était une belle figure ; son seul défaut était son peu de maîtrise de soi. Il exultait.

Les hommes le suivaient des yeux et des oreilles, avides de précisions.

— Bonjour aspirant, vous savez la nouvelle... Il faudra mettre des sacs à terre ici. Oui. L'Italie mobilise... Excellent !... Ce créneau est bouché...

Vous voyez ça d'ici, gros succès pour nous. Cela équivaut à une victoire. Je donnerai des ordres... Nous allons faire une manifestation grandiose... Ton fusil est sale... Salves par l'artillerie, feux de toutes les compagnies... Les crapouillots tireront tous, un feu d'enfer... Il faut leur faire comprendre surtout. Des cris : Vive l'Italie ! et on chantera la *Marseillaise*.

... N'est-ce pas que tu veux chanter la *Marseillaise !*

Il s'adressait à l'un de mes hommes à peu près idiot d'ailleurs, qui répondit comme tout autre eut fait à sa place.

— Oui, mon commandant.

— Au revoir, au revoir... Faites ramasser les étuis de cartouches et balayer la paille... Attendez mes ordres... »

Il avait parcouru mon secteur à grands pas, l'œil fureteur par habitude, mais surtout illuminé de satisfaction.

J'avais compris combien l'organisation de cette manifestation, commandée sans doute par un Jupiter d'état-major, lui tenait à cœur, et je lisais

déjà (avec quel triste sourire), les journaux de demain parlant de l'enthousiasme affiché dans les lignes françaises à l'annonce de l'intervention de l'Italie...

Je reçus une note du commandant de compagnie : « Faire connaître immédiatement les besoins en bombes, poudre, mèches pour assurer un tir de vingt minutes des trois batteries de Cellerier de la 4e section. »

Je fis la tournée de mes crapouillots. Il me restait deux bombes par pièce et une mèche... Par contre, je comptais un nombre considérable de charges de poudre, la plupart mouillées, il est vrai. Il manquait toujours quelque chose.

Ce système de mortiers (le seul matériel de tranchée que nous possédions alors), était dérisoire dans ce temps-là...

Pauvres petits crapouillots!... Un corps d'obus de 75 fixé sur un socle de bois peint en bleu de guerre. Dans la lumière, une mèche. A l'aide d'une cuiller tu chargeais ta pièce au petit bonheur avec la poudre noire qui traînait dans la rouille d'une calotte métallique. Tu mettais dans l'obus une bombe en fer blanc. Tu allumais la mèche et tu t'enfuyais le plus loin possible de cette effroyable machine qui, lorsqu'elle n'éclatait pas, partait tout d'un coup dans le bruit, le feu, une fumée noire pesante sur laquelle s'abattait aussitôt une nuée mortelle d'élégantes petites bombes fléchettes allemandes en sifflant...

C'était à peu près le seul résultat appréciable. Les hommes étaient arrivés à redouter comme la peste la présence de ces engins, moyen sûr pour les Allemands de nous repérer très exacte-

ment et plus d'un officier se refusait à en faire usage dans l'intérêt même de ses hommes...

Dans ce secteur, plus qu'ailleurs, ils étaient dangereux à cause de l'enchevêtrement des lignes.

Mon compte fait, expédié, j'attendis des ordres. Je touchai un mot des projets du chef de bataillon à mes sous-officiers, à quelques hommes au créneau.

Ils parurent consternés.

— Je suis très content, me dit l'un d'eux, que l'Italie aît déclaré la guerre, si cela doit abréger les choses, mais si nous embêtons Fritz, Fritz va nous casser la figure puisqu'il a ce qu'il faut pour ça. »

Une note du commandant vint confirmer les propos qu'il m'avait tenus. Elle détaillait point par point le programme des réjouissances, salves d'artillerie, de mortiers, de mousqueterie, vivats et *Marseillaise*.

C'était pour midi.

Cette note était vraiment stupéfiante pour ce qu'elle contenait de méconnaissance de notre situation et de cette guerre là en général. Enfin, il fallait obéir ! Oh, cette servitude nécessaire en face de la raison qui se révolte !

Une heure me restait pour tout préparer. Je la lisais et la relisais, cette note...

Soudain j'entendis une détonation, un cri, des pas précipités dans le boyau descendant... Une fléchette sifflante, une « jouisseuse » comme on appelait cette grenade-bijou, venait d'ouvrir le ventre à l'agent de liaison.

La fête n'était pourtant pas encore commencée.

II

Le moment approche...

A onze heures et demie, on me remet quelques bombes en nombre très insuffisant pour le temps pendant lequel je dois tirer. Mais j'attends toujours ces mèches qu'il est presque impossible d'obtenir de l'adjudant de bataillon. On dirait qu'on lui arrache de l'or.

J'envoie l'ordonnance me les chercher. Il en rapporte deux paquets. Au retour, l'un d'eux prend feu. Une cendre de cigare est tombé dessus...

— Imbécile!

Je suis fort en colère, le temps presse, je vais faire une nouvelle demande, je cours dans toute la tranchée pour assurer la répartition des munitions.

Il y a de très mauvais passages presque à découvert et tenus constamment sous des feux croisés de mitrailleuses. On court autant sur le ventre et sur les mains que sur les pieds.

Enfin il faut être prêts. C'est l'ordre.

Onze heures cinquante.

« Tout le monde aux créneaux. »

Mes crapouillots sont tous chargés, la mèche est plantée...

Les hommes sortent tristement et de mauvaise grâce des abris pour la corvée d'enthousiasme.

Quand je pense qu'en deux jours j'ai perdu six garçons ici...

Je place mes grenadiers aux postes d'écoute

avec toutes sortes de grenades improvisées qui n'éclateront pas, je le sais. Chacun est à sa place avec ses consignes.

Il m'a même fallu avoir la tristesse de grouper moi-même quatre ou cinq chanteurs désignés à côté de mon poste (au moins les ai-je mis à proximité d'un abri), avec ordre de chanter la *Marseillaise* à pleine voix, au commandement.

Nous attendons le signal du canon. En face, c'est l'heure du repos et l'ennemi paraît très calme, à peine une bombe par-ci par-là.

Le commandant de la compagnie passe, très satisfait; on dirait qu'il prépare un grand feu d'artifice.

J'ai bien hâte que toutes ces sottises prennent fin, l'attente est longue.

Soudain le grand aboiement de tous les 75 du secteur.

— Feu par salves. Joue. Commencez le feu.

— Première batterie... feu.

— Vive l'Italie.

Tout éclate en même temps et se confond... Il n'y a que la *Marseillaise* qui ait quelque peine à s'élever des trous de craie et aussi les cris, les vivats qui s'entendent espacés, désespérément faibles et qu'on sent secoués par la volonté des serre-files...

« Le jour de gloire est arrivé... »

Chacun a pris la *Marseillaise* dans un ton différent. C'est sinistrement ridicule, cacophonique et maigre dans le tonnerre du feu.

... L'étendard sanglant est levé...

Les crapouillots rechargent... Les feux de

salve continuent... On dirait que l'ennemi riposte, mon poste d'écoute est atteint. J'entends crier... il va falloir y aller.

... Mugir ces féroces soldats...

Un de mes sergents qui s'est hissé sur le parapet pour voir, tombe en arrière la tête fracassée... On court à lui... La moitié des hommes ne chantent plus.

Je reprends avec eux, rageusement...

... Aux armes citoyens... »

Les Allemands se réveillent. Les bombes, les fléchettes qu'on n'entend plus venir commencent à pleuvoir dru sur nous... Des soldats roulent.

Notre canon s'est tu, son rôle est fini.

Les chanteurs, encore qu'abrités maintenant, précipitent la mesure :

... Abreuve nos sillons. »...

et s'entassent au plus profond de la chambre de repos...

Les boyaux sont encombrés de monde, les gradés ont peine à maintenir leurs hommes au créneau, je donne l'ordre de les en retirer et de n'y laisser que les guetteurs.

Il y a à peine cinq minutes que la manifestation est commencée et il est déjà trop tard.

L'artillerie lourde allemande mêle maintenant sa grosse voix à celle des mortiers. Elle défonce.

Des nouvelles sanglantes m'arrivent.

— Jeamme est blessé.

— Pradel est blessé.

— Aïe ! aïe ! oh, là là... aïe...

— Je crois que Lacoste est mort...

— Le poste d'écoute de gauche s'est effondré ; le caporal est enseveli dessous.

Je cours au poste d'écoute... Il me faut sauter par-dessus mon pauvre sergent qu'on n'a pas pu ramasser encore.

J'arrive au poste... Des grenadiers allemands en équipe l'ont attaqué et démoli pendant la fête.

Un homme, avec une horrible blessure au ventre est couché par terre à moitié déshabillé, les vêtements brûlées... Du caporal, je ne vois qu'une main crispée qui bouge encore, une alliance à l'annulaire et deux galons rouges sur la manche entre le bois et les sacs effondrés.

Par un des survivants, un petit soldat de la classe 15, tout pâle et qui pleure, je fais apporter des outils... On creuse, des pioches, des pieds, des mains.

J'appelle un homme pour transporter le blessé au ventre, qui nous gêne... Devant l'horreur de la blessure, il recule, refuse, tremble... Je le chasse.

Je prends la loque humaine ensanglantée et râlante, à bras-le-corps, et je l'entraîne, comme je peux, sous une passerelle.

Le vacarme des explosions ne cesse plus, les éclats sifflent de partout. Notre artillerie a décidément cessé le feu.

Je passe devant l'emplacement d'une de mes petites batteries : il n'en reste plus rien. Un trou béant : une torpille est tombée sur le dépôt de munitions.

Des servants, je vois un pied sectionné au ras du soulier planté dans la terre noircie qui s'éboule... Je trouve un autre bombardier sans blessure, mais à moitié fou et qui ronge ses mains.

Dans une chambre de repos voisine du boyau central, les blessés s'entassent. Ce ne sont que lividités et gémissements.

Je parcours ma ligne... Mes sentinelles veillent à leur poste. Pauvres braves gens ! Chacun attend son tour de tomber.

Un des derniers arrivés, il a quarante ans passés, seul et petit tout en haut de la dune chaotique d'un entonnoir, presque entièrement à découvert, tremble de tous ses membres. Ses yeux m'appellent. Je passe près de lui, il saisit ma main ... il ne peut plus la quitter. Il faut donc trouver des paroles... Et dire qu'il a des enfants celui-là.

Une bombe cette fois-ci me manque de bien peu... J'ai eu le temps de la voir venir... J'avance... J'ai peine à reconnaître, au tournant du boyau, celui qui, tout à l'heure, m'a refusé de transporter son camarade blessé.

La bombe est tombée sur sa tête, en plein, et y a explosé lui emportant le crâne jusqu'au menton où de la barbe roussie reste... Moralité facile à tirer... Non... est-ce que ça existe ici ! — Pauvre diable, il voulait trop vivre.

Et dire que je n'entends plus un seul coup de nos canons...

La rafale ennemie continue.

L'ordre m'arrive (un peu tard) « de faire rentrer tout le monde, sauf les veilleurs, la manifestation étant terminée. »

Heureusement que j'ai pris mes dispositions.

Je soupçonne l'agent de liaison d'avoir trop attendu pour me « communiquer », par peur.

C'est que maintenant, moi aussi, j'ai peur. On

est trop tombé autour de moi... A présent je n'ose plus marcher dans la tranchée que par bonds et d'abri en abri avec la terreur de ce qui vole dans le ciel.

Je finis par me réfugier dans la cave où sont entassés mes morts et mes blessés que les brancardiers sont impuissants à évacuer.

Il y en a trop et le voyage est trop long. Le sang coule en filet, dans la terre sale et les croûtons de pain.

Les morts sont dans un coin, j'en ai quatre. Penché sur les vivants, je panse, je panse, je console, je ris, je prends dans mes bras les plus blessés et si l'action ne me possédait pas tout entier... je pleurerais...

Les blessés ont soif. J'ai une boîte de conserve de pêches, je leur donne à chacun un peu du jus des fruits dans mon quart. Comme cela rend heureux de les voir trouver que quelque chose est bon au milieu de tout ce mal aveugle.

Soudain nous chancelons, nous culbutant les uns sur les autres... des blessés se lèvent; le sol chavire... un choc sourd.

La mine!

Je suis dehors. Un immense jet de terre et de fumée menaçant qui fuse en plein ciel qu'il troue et la chute lente de tout cela, sacs, terre, pierres, créneaux, tôles et débris humains, lourdement sur le sol éventré, dans une odeur de poudre humide et de sang frais.

C'est à gauche... Je cours dans la fumée noire sous les gravats qui tombent encore.

A la limite de mon secteur, l'entonnoir. Des gémissements étouffés là-dedans; dessus une grêle

de bombes. Personne n'a été happé chez moi... C'est dans le secteur voisin... Je cherche des hommes pour rétablir la liaison sur la lèvre que battent les mitrailleuses.

Il me reste douze hommes valides...

Cinq vont défendre l'accès du trou et l'organiser...

Mais notre artillerie, pourquoi ne tire-t-elle pas ? C'est insensé ! On nous laisse étrangler.

Ma foi tant pis, je la réclame au capitaine...

Il me fut répondu ce jour-là par l'envoi d'une note-circulaire du G. Q. G.

« Les stocks de munitions étant insuffisants et l'infanterie ayant fait un usage abusif de l'artillerie, cette dernière devra réserver ses munitions pour ne les tirer que dans les cas d'attaques allemandes. »

Le feu ennemi ne se calma qu'avec la nuit... J'étais couvert de sang, harrassé, et mes douze hommes tenaient toujours, l'œil au créneau...

Le gaspillage de munitions qui venait de se faire pour manifester notre joie, me coûtait dix-sept braves.

Mais on allait savoir demain à Paris que dans les tranchées de Champagne on avait chanté la *Marseillaise*.

Tu me demandes si je pus me reposer la nuit. Non. Toute la nuit, j'ai entendu un blessé allemand, pris sous les pierres de la mine, gémir d'une voix rauque, qui s'affaiblissait, à intervalles toujours plus espacés :

« Wasser... Wasser... »

A cinq heures il est mort.

Les jardins de Perthes

Cela m'agace de te parler toujours de moi. L'histoire qui vient, c'est un de mes intimes amis, un aide-major qui me l'a racontée, un jour, au repos, dans un bois de pins.

C'est une histoire de printemps.

« Cette fois-là, disait-il, j'avais à côté du poste de secours une toute petite cagna où j'entrais en m'agenouillant, un abri très exigu, creusé en forme de cercueil, plus large à la tête qu'aux pieds. Chambre et lit tout à la fois. Il y avait là suffisamment de paille, un piquet pour les musettes, une niche pour les bougies et deux sorties de galeries par où débouchaient la nuit les petits rats de terre...

Mon bataillon était en réserve et je passais mon temps à lire et à dormir dans un trou.

Pas de pansements à faire, très peu de danger, à peine la petite émotion des bombardements quotidiens et la nuit de brusques réveils pour des fusillades de peur, que deux salves de 75 étouffaient. Seulement, tous les jours, deux ou trois hommes à renvoyer à l'arrière pour des courbatures fébriles ou des embarras gastriques. Ces hommes-là faisaient de la typhoïde au mépris des vaccins.

J'avais alors peu de campagne (cinq mois) et quelques faux amis comme on ne s'en découvre qu'en face de la mort. Je m'ennuyais.

Un jour, mon chef de bataillon, un rude, intel-

ligent et droit soldat (ceux-là sont rares), me fait appeler.

— Vous irez faire une reconnaissance dans le village. Vous chercherez l'emplacement des cadavres qui contaminent les puits. Ne vous faites pas repérer.

— Bien mon commandant.

Et je pars.

Le village était tout proche.

Nous vivions alors au plus fin d'avril et je n'avais pas vu depuis si longtemps de village que j'eus une véritable émotion en quittant le boyau pour l'herbe des rues.

Depuis le deuxième mois de la guerre, on avait dû s'entre-tuer là.

La belle indifférence des deux artilleries s'y était abattue indistinctement. Le feu avait achevé l'ouvrage.

C'était un grand village qui devait être riche, un de ces villages de Champagne qui sont plutôt une réunion de fermes avec leurs granges hautes groupées autour d'un puits et d'une église.

Des amas de ferrailles que les flammes avaient tordues et noircies gardaient parfois encore une vague forme de machines agricoles. Le plus grand nombre barrait toujours la grand'route, vestiges de barricades.

Qunnd on a l'habitude des ruines l'impression dominante qu'on ressent n'est pas celle de la destruction. C'est plutôt le plaisir de voir certaines choses debout.

Je ne suis pas de ceux qui trouvent ces spectacles pittoresques. J'ai horreur de ce goût néronien de la ruine.

Il sifflait de temps en temps une balle qui allait éclater contre un mur, — par là, un obus fusait trop haut et faisait ronfler ses shrapnells inoffensifs en pluie. Ma mission n'était pas très intéressante. Elle eut tôt fait de me fatiguer.

Il y avait beaucoup de cadavres dans le village, des hommes et des animaux morts...

Je me rappelle être passé chez une vieille demoiselle (probablement). Les pots étaient encore bien rangés sur la cheminée intacte, de petits pots bleus, roses, verts. Il y pendait un peu partout des images de piété. Le chat avait été tué, il gisait tout racorni et hérissé dans un coin.

Je trouvai du latin chez le curé et des photographies de famille touchantes et ridicules dans des cadres de peluche rousse, quelques croix, sans grand intérêt. On se sent très vite devenir pillard, n'est-ce pas ? C'est un instinct profond qu'autorise plus que tout l'uniforme, cela vient de loin ! Il y avait là une armoire que j'aurais voulu emporter.

Je crois que si j'entrais en Allemagne, je rapporterais beaucoup de souvenirs intéressants, moi et les autres... »

Comme je faisais mine de protester au nom de l'armée française, il reprit :

« Oui, le sentiment de ce qui est à autrui disparaît devant un bien déserté. L'éloignement du propriétaire, la non publicité de l'acte et la certitude de l'impunité rendent le vol accessible à toutes les âmes... C'est d'ailleurs un instinct.

A côté de chez le curé, je découvris un mort tout sec, le cadavre d'un très vieil homme, ayant

encore au bras un ballot d'effets qu'il avait voulu emporter en fuyant. Il avait été tué là, juste sur le pas de sa porte, par un obus sans nationalité.

Il y a toujours de ces pauvres bonshommes qui ne veulent pas quitter leur terrier ou qui s'y décident trop tard.

Il habitait une petite maison presque intacte encore, une petite maison blanche à un étage, avec devant, un poirier en espalier, couvert de gros bourgeons à fleurs, et des volets verts.

II

J'allais ainsi de maison en maison, notant sans cesse: un âne, trois vaches, un Allemand, un Français, me bouchant le nez à certains passages; et ces ruines finissaient par m'exaspérer avec leurs éternelles poutres effondrées et calcinées, leurs platras et leurs lambeaux de tapisseries, lorsque mon ordonnance m'appela.

Je l'avais emmené avec moi (là où il tombe des balles, il vaut mieux ne pas se rendre seul), c'était un brave et loyal garçon que j'avais choisi pour son goût du silence, ce fut lui qui me découvrit la beauté vivante du village.

— C'est tout plein de salades avait-il crié, et il s'était aussitôt baissé pour en cueillir.

Derrière les maisons s'étendaient les potagers,

Tout ce qui dépassait le sol d'un mètre avait été fauché, mais les grasses herbes, les plantes a fleurs, les primevères, les petites violettes, les anémones et les légumes vivaces des jardins avaient crû en pleine force et tranquillité...

Tout le printemps jeune était là avec sa ver-

deur tendre et parait le terreau, d'où fusait par endroits un pied somptueux de jonquilles.

Et l'on n'en voulait pas à la nature de cette sérénité tranquille au milieu de l'effondrement des choses humaines, au contraire, on goûtait cela avec ferveur. Je sentais revivre en moi, d'autres mois d'avril, ceux de mon enfance, dans le Quercy onduleux, paisible et riche... Je m'assis dans l'herbe, puis je m'y couchai. J'imaginais tout un monde réduit, un monde pour scarabée dans ces jardins, où les sentiers étaient vallées, les plates-bandes, coteaux; et les carrés de chicorée, forêts...

Et cela me suffisait. C'était enfantin, ridicule, je veux bien, et mon ordonnance me voyant étendu au soleil et mâchant une tige de chiendent se mit à rire silencieusement sans s'arrêter de couper des pieds de salade, ce qui lui était visiblement un plaisir analogue à celui que j'éprouvais.

C'est une chose curieuse qu'on puisse encore être aussi jeune. Je ressentais une joie physique de chien à me rouler dans l'herbe drue, une joie qui m'avait été si longtemps refusée, et j'étais si heureux de voir toutes choses au niveau de mes pieds quand je me levais, que j'en avais tout oublié: mission, cadavres, ruines et guerre...

Je ne voyais plus que les belles plantes et le ciel. Et le mieux est qu'il n'arriva pas d'obus malencontreux, ni de balle perdue, et que je pus goûter pleinement, à ma manière, le charme de ces jardins plantés par ceux que la bataille avait chassés...

III

Lorsque enfin, je revins à la réalité, il était déjà tard. Mon ordonnance s'était assis à côté de moi et épluchait tranquillement un énorme tas de pissenlits et de romaines...

Je me levai, il se leva, nous repartîmes. Ç'allait être l'heure du bombardement quotidien.

Je ne passai plus par les boyaux, je traversai de longs espaces découverts sans qu'il me fut tiré dessus, et, rencontrant une corvée d'eau, je la suivis.

Elle se rendait au puits non consigné; l'autre, celui de la place, je l'avais vu en montant, était rempli presque entièrement de cadavres qu'on y avait jetés en fin de combat. C'est plus simple, la fosse est plus vite creusée, et puis c'est peut-être une manière d'atrocité.

Le puits non consigné se trouvait à côté du poste de secours.

Je fus stupéfait, en m'approchant, de voir, tout autour de la margelle, des croix sur des tombes plus ou moins fraîches. Les brancardiers d'un régiment voisin avaient trouvé commode d'enterrer là les blessés morts au poste d'en face.

Mon rapport n'épargna personne, bien que je fusse du bâtiment, comme on dit.

Malgré ma répugnance à cueillir les fleurs, j'avais emporté deux jonquilles qui, dans un culot d'obus rouge rempli d'eau, prirent place dans ma cagna minuscule et accompagnèrent chacun de mes réveils du souvenir printanier de l'heure

vécue dans les beaux jardins du village éventré de Perthes. »

....

Cette histoire que me contait mon camarade, il me semble que je l'ai vécue.

C'est ainsi que j'éprouvai une véritable jouissance à ramper dans l'herbe fraîche d'avril la première fois que je sortis de ma tranchée pour poser du fil de fer entre les balles, les vieilles bombes et les morts.

Ces joies enfantines sont les seules qui nous restent là-bas.

Une relève

Puisque nous en sommes à parler des joies, il faudra que je te parle aussi des repos qui sont réglementairement des joies de trois jours.

Tu as dû voir beaucoup de photographies dans les magazines avec au-dessous des légendes telles que :

« Troupes de première ligne se rendant au repos » ou bien « Comment au repos se distraient nos poilus » (je n'emploie ce terme assez peu usité là-bas que pour utiliser le langage des feuilles) ou bien encore « Au repos. »

On y voit généralement de superbes artilleurs dans de coquets petits villages à peine égratignés par les obus. Tout cela n'a pas dû te donner une idée très exacte de ce qu'est une relève ni le repos véritablement.

Tu serais étonné si je t'en faisais le journal heure par heure.

Ce soir je te parlerai du premier jour, celui de la relève.

Le premier jour de repos commence officiellement comme les autres, à minuit. Or, à minuit nous sommes encore dans la tranchée. Naturellement il a plu et il pleut. La journée et la soirée se sont passées, la veille, à de fastidieuses besognes : compter les fusées, compter les bombes, compter les grenades, compter les outils de parc, compter les outils portatifs, compter les créneaux, compter les boucliers, les gradins, les fascines, les pare-éclats, les passerelles, les abris

de guetteurs, les gabions, les claies, les rondins, les poutres, les sacs de terre, les cartouches et les étuis dans un va-et-vient jamais fini de petits papiers, comptes rendus, ordres, contre-ordres, états, notes et notes annotées.

On commence à savoir d'ailleurs que les gens de guerre sont ceux qui encombrent le plus leur existence de formalités et de paperasseries...

Ils sont des plus sensibles au format du papier et au moulé de l'écriture...

Il a fallu raccommoder en hâte, comme on a pu, un parapet effondré, terminer, pour satisfaire un ou deux amours-propres, des travaux interminables et s'attirer par ce travail de jour trop visible, des bombes qui ont abîmé deux ou trois garçons.

Evidemment il y a la relève au bout. Je ne peux pas dire avoir vraiment jamais été fâché d'être relevé (les chances de mort diminuent à mesure qu'on s'éloigne du front), mais j'ai souvent quitté certains secteurs avec regret. Tout, évidemment, dépendait des dangers que j'y avais courus.

Mais, dans cette pauvre vie réduite de là-bas, rien n'est plus agréable, en fin de compte, pour un chef de section, qu'une tranchée à peu près tranquille, où il est son maître à certaines heures et surtout où il jouit de la précieuse, de l'inappréciable solitude.

J'ai tellement pris dans la vie l'habitude de choisir mon milieu que ces camarades qui s'imposent à vous dans l'armée, ces camarades qui doivent être d'une certaine catégorie surtout,

m'ont toujours (à de rares exceptions près) pour insupportables.

C'est parmi mes soldats que j'ai trouvé ce qu'il y a de meilleur — et de beaucoup. Eux n'ont rien à espérer.

Onze heures et demie. La relève a été naturellement prévue pour neuf heures. Les hommes ont sac au dos depuis et attendent, affalés sur les banquettes de tir, les pieds dans l'eau. Comme le sac était monté, ils n'ont pas déroulé la toile de tente et la pluie leur dégouline dans la nuque. On entend des coups de feu de loin en loin et la chute de petits paquets de boue qui glissent le long des parapets dans les flaques sales.

Minuit, l'averse redouble.

L'ordre arrive de mettre les hommes, sauf les guetteurs, à l'abri dans les souterrains.

En pataugeant, en heurtant les parois des gamelles vides et des baïonnettes, les hommes exécutent le mouvement avec une lenteur désespérante.

Ceux d'en face qui ont entendu, nous gratifient de quatre ou cinq bombes et se mettent à éclairer.

Ces nuits obscures sont toujours plus nerveuses que les autres.

Le bruit commence à circuler qu'on ne nous relèvera pas...

Les hommes surchargés, engoncés dans leurs capotes peuvent à peine se mouvoir. J'en trouve un qui se soulage là où il est, dans son abri, entre ses camarades. Que dire? Il monte de tout cela une odeur fade de sueur, de drap et de chien mouillés.

Ils sont là-dedans à peine depuis un quart d'heure que l'ordre arrive de les en faire sortir. Le bataillon de relève est signalé. L'attente en plein air sous la pluie drue recommence.

Enfin, nous allons peut-être partir, cette fois... Il serait temps.

J'ai pour mon compte une sensation de brûlure aux pieds tant le froid et l'humidité me les font douloureux. Les ficelles de mes fardeaux me scient les deltoïdes. Je mets mon sac, je l'enlève, je le remets... je trompe ma faim avec un peu de chocolat que je grignote.

II

Minuit et demie. Un agent de liaison qui tâtonne m'amène un sous-lieutenant qui sent l'alcool et le tabac. Présentations. Tour de tranchée, transmission des consignes écrites et verbales.

Bon. Quand je ressors, je trouve le boyau complètement obstrué.

La section de relève s'y est engagée trop tôt et les hommes s'écrasent, serrés entre les parois, ventre à ventre, s'accrochant par les bretelles de suspension, les cartouchières et les outils.

On jure là-dedans, on s'interpelle d'une voix sourde, c'est le gâchis.

— Tiens, c'est toi.

— Quelle compagnie ?

— Tu vois bien que je ne peux pas passer.

— Beaucoup de pertes ?

— Y a-t-il des créneaux repérés ?

— C'est vrai qu'on vous a attaqué hier ?

— Non.

— On l'a dit.

Et là-dedans, sonores, les éructations réitérées d'un homme soûl qui excite les rires étouffés... L'ennemi se remet à lancer des fusées, ces projectiles sourds, mauvais, livides, que les balles suivent.

Je voudrais bien, pourtant, ne pas rester là...

J'ai beau donner le signal du départ, personne ne bouge...

Il faudra donc que je passe en tête...

De bouche en bouche une rumeur m'arrive :

— On demande pourquoi la 4e section n'avance as.

Il ne manquait plus que çà, on nous attend.

Le monsieur qui me relève s'installe tranquillement dans mon abri.

Je franchis je ne sais trop comment, tant par le parapet que par les banquettes encombrées, la longueur de ma section. J'arrive en tête.

Une compagnie descendante est en train de défiler devant, à un carrefour.

Il faut attendre qu'elle se soit écoulée.

L'ennemi commence à tirer de petites grenades à fusil, de ces terribles fléchettes qui nous ont causé tant de mal dans ce secteur.

Une angoisse vague pèse. Il serait stupide de se faire massacrer en s'en allant.

Les hommes ont appuyé leurs sacs contre leurs fusils derrière eux, en étais. Ils ne parlent plus : la guerre de bombes a appris à écouter.

On s'est trompé, ce n'est pas la quatrième section de ma compagnie qu'on réclamait, quel-

qu'un a fait suivre un ordre qui passait dans la compagnie qui défile.

De mains en mains un papier mouillé m'arrive : « Changement d'itinéraire, le retour s'effectuera par le boyau 12 *bis* traversant le village. Point de rassemblement : le poste de secours. Ordre normal. »

C'est bien.

— Demi-tour, faites passer.

Je suis furieux, je refais le trajet en sens inverse et, cette fois-ci, je passe carrément sur le parapet ce qui me vaut de trébucher dans un réseau Brun et de tomber pesamment avec un bruit de vaisselle et de fer blanc moitié sur des sacs, moitié sur des hommes...

J'arrive enfin devant mon poste, complètement recouvert de craie liquide.

— Vous revoilà, s'étonne ironiquement mon successeur qui déjà s'est mis à l'aise.

Je ne réponds pas. J'avance. La file monte derrière moi avec effort, se dégage, s'ébranle, et suit avec un clapotis de boue et des froissements de fer.

J'enfonce tous les dix mètres dans des trous d'eau que j'essaye d'abord d'éviter, puis j'y renonce. Je marche au milieu, maintenant, c'est plus simple.

Par endroits cela sent très mauvais. Nous devons traverser la « tranchée des morts ». Le village ne doit plus être bien loin... Je cogne du soulier quelque chose de mou et de rond dans l'eau, un cadavre, non, un pain tout enflé qu'un homme de la relève a dû jeter là pour se décharger.

J'entre en contact avec ma compagnie.

Nous ne sommes pas encore hors de portée de ces bombes mauvaises que l'on entend siffler toujours de temps en temps mais trop tard. On en veut à ses pieds du bruit qu'ils font dans l'eau.

Nous nous engageons dans le 12 *bis*, atteignons le poste de secours, le village.

— Halte.

— Demandez si tout le monde est là.

— Répondez que tout le monde est là.

Nous respirons.

Il n'est pas encore deux heures. Nous aurons le temps d'être rendus avant le jour.

Cette habitude de vivre la nuit a aiguisé nos facultés de perception et nous a donné un sens nouveau de l'existence, assez triste. Nous nous sentons à l'aise dans les ténèbres. La nuit est le domaine des bêtes de chasse et leur plus sûr refuge. L'homme en arrive là-bas à l'angoisse et à la peur de la lumière.

III

J'ai posé mon sac qui me pesait. Soudain une série de sourdes explosions derrière nous. Une succession ininterrompue de fusées françaises dans le ciel.

La relève a été surprise et l'ennemi a envoyé des détachements de grenadiers attaquer les points dangereux...

Curiosité de ce qui se passe. Satisfaction de n'être point là-haut (on ne pense pas à ceux qui y sont) et c'est tout.

Seulement cela va finir par de l'artillerie et

c'est précisément dans la zone où nous sommes que çà va tomber.

Une salve de 75 siffle au-dessus de nous et va s'écraser en première ligne.

— Debout... en avant.

Les hommes qui s'étaient assis ou affalés retardent la mise en marche, glissant dans la boue ou s'empêtrant dans leurs effets, et, tout à coup l'allure s'accélère.

On nous bombarde.

La liaison est perdue.

Là-dessus avec une énorme gerbe de boue qui nous arrose tous, un obus de gros calibre éclate sur le parapet, devant moi.

Tous se couchent à même les flaques, misérablement.

— Personne de touché ?

— Non.

— En avant.

L'arrêt n'a fait qu'accentuer notre isolement.

Il ne faut pas songer à courir et il y a toujours le risque de se perdre avec tout ce que cela comporte d'ennuis au retour...

Je marche au petit bonheur.

Cependant, à mesure que nous avançons le boyau semble moins profond, nos têtes sont bientôt au niveau du sol, puis nos poitrines et comme nous arrivons au sommet d'une crête, il cesse tout à coup.

Là je retrouve le contact. En plein champ s'étend le cordon noir des sections qui me précèdent, immobile.

— Couchez-vous.

Les balles tout autour de nous s'abattent en fin de course dans la terre molle.

J'entends dans l'air opaque et mouillé le capitaine qui crie... Drôle et pénible, cette voix grêle.

Evidemment il s'est perdu et cherche un coupable.

Une longue pause. On doit reconnaître. Les hommes trouvent l'endroit mal choisi pour s'arrêter, grognent et se font aussi petits que possible.

Une plainte devant nous, un blessé. Il est étonnant qu'il n'y en ait encore eu qu'un.

Vais-je abriter ma section en arrière, là où le boyau est plus profond. Vais-je rester ici ?

Les balles miaulent, pleurent, grincent, mêlées à l'appel lamentable des pluviers, ces pleureuses du champ de bataille.

— En avant, pas gymnastique...

Malgré la charge et la fatigue nous traversons rapidement la zone battue sans autre blessé et disparaissons, à tour de rôle ,dans un nouveau boyau fangeux, d'un saut retentissant. Là-dedans on avance péniblement. L'eau sale atteint parfois jusqu'au genou et les souliers s'attachent au fond plus épais.

Un à-coup. Un homme est tombé. Ceux qui le suivent le poussent du pied et des crosses pour le forcer à se relever.

A moitié enfoui dans la craie liquide, lui ne bouge pas.

Je me penche sur son corps, j'allume ma lampe de poche... Il est mort.

Il a reçu, je ne sais comment, une balle perdue à la tempe.

— Faites passer en tête de s'arrêter. Il y a un mort. Berdeilles, de la troisième section.

Arrêt.

— Demandez s'il est bien mort.

— Oui.

Il n'y a pas de doute. La réponse revient avec des intonations diverses, lasses surtout, de bouche en bouche, l'affreuse réponse prévue, la seule :

— Alors, suivez.

Et l'on escalade le mort. Il est encore trop frais pour qu'on ose marcher dessus.

IV

Le boyau devient impraticable. La boue monte à mi-cuisse.

On franchit le remblai et de nouveau l'on marche à découvert, sans danger maintenant, dans un petit bois lourd de gouttes...

La pluie tombe plus fine à présent. Et nous allons droit devant nous, pantalonnés de boue jusqu'au ventre, les pieds meurtris par l'inégalité des pistes, et c'est la marche interminable qui commence à travers le désert crayeux qui ondule, ce sont les chutes lourdes aux heures de poses, les départs au sifflet avec l'étirement de nos articulations raidies, c'est pour moi cette course perpétuelle de chien de berger le long de la chenille noire en marche...

Enfin c'est l'arrivée à cinq heures, sous une aube gris sale, au cantonnement : des huttes dans un bois de pins.

Le mirage de la fatigue nous y fait voir la terre promise.

Mes hommes logés, j'avale un café chargé d'alcool et vais vautrer ma lassitude dans la sueur, la boue et la saleté de six jours sur une paille pleine de poux.

Et dès lors, ce sommeil tant désiré, ce sommeil qui me prenait en marchant tout à l'heure s'obstine à ne plus venir à cause des rats des champs... J'écoute... Petits éboulis de craie, course soudaine, effarée dans la paille sonore, cris courts et mastications grinçantes et c'est, en moi, la perpétuelle appréhension d'un passage de pattes froides sur la figure.

Enfin, vient l'assoupissement lourd de la brute.

Et ce sommeil, là, c'est la première et la plus grande joie du repos.

II

L'OFFENSIVE



II

L'OFFENSIVE

Troupes du Midi

Quand on demandait à Raoul Timbal, de Toulouse, quelle était sa profession, il répondait :
— Troubadour.

Et il allait chercher sa guitare dans la voiture de compagnie.

C'était un homme de trente ans, grand, fort, la peau cuite, grêlée, avec des yeux sombres au-dessus d'un nez assez gros que soulignait une moustache brune en brosse à dents... à la fois terrible et bon enfant.

Avant la guerre, il allait de ville en ville avec sa femme, vendant les chansons qu'il composait et chantait fort.

C'est au repos que je fis sa connaissance, au cours d'une soirée de mai.

On profitait de son reste. C'était la fin de l'un de ces répits qui sont donnés aux troupes de choc pour les préparer aux batailles... quelque chose comme la cigarette du condamné, de ces repos qu'on attend longtemps, qu'on voit venir

avec joie et s'écouler avec une tristesse plus grande tous les jours, mais aussi avec un besoin plus vif de s'étourdir à mesure que l'heure de l'exécution se rapproche.

Celà se passe toujours à peu de choses près dans le même village : petit, triste, avec ses boutiques de mercantis où des filles résignées versent à boire et débitent du roquefort, avec son église un peu délabrée, son cimetière (oh! cette nostalgie des cimetières chez tous ceux qui se sont battus) où à côté des tombes de pierre couvertes de noms obscurs de généalogies paysannes, se dressent de maigres croix pleurant des rubans tricolores déteints. De grosses fermes, un château, son parc, les moustiques de la pièce d'eau et au milieu du fourmillement des uniformes, les retours, au soir, de ruminants étonnés dans l'aboiement des chiens hirsutes...

Comme il était devenu nerveux, inquiet, angoissé ce repos dont on jouissait hâtivement parce qu'il était tout près de finir, parce que les routes étaient encombrées par le charroi incessant des munitions, des pièces lourdes, parce que des troupes sans arrêt passaient dans la poussière avec un pas cadencé de fatigue, ce pas des troupeaux qui franchissent les portes des villes affamées...

— Où allez-vous?..

— Savons pas...

... Pour « remettre en main » les hommes on les assommait avec une fastidieuse vie de caserne reprise dans une grange ouverte aux quatre vents : service de jour : « arme sur l'épaule... droite», «changez le pas», «fixe»...

« autant »... nettoyage interminable des cantonnements, belles manœuvres où la victoire est accordée par un général à des files de tirailleurs bien alignées et serrées comme pois en cosse, tandis que le canon ne cessait plus de tonner à dix kilomètres de là...

Le jour, c'était le travail éreintant au soleil; le soir, on buvait; la nuit, on allait chercher des yeux la bataille qu'on reconnaissait à la ligne des fusées, la bataille qui vous guettait, et l'on se couchait au couvre-feu, las et ivre.

Dans ce village, deux régiments cantonnaient, l'un de l'Est et l'autre du Sud... tous deux aussi fiers des batailles inscrites à leurs drapeaux, mais l'un méprisant l'autre pour des raisons géographiques. J'ai toujours été très peiné de l'éloignement que témoignent à ceux du Midi, ceux de l'Est... Il y a là pis que de l'esprit de corps dans l'armée, il y a de la haine...

Timbal, de Toulouse, portait au col de sa capote le numéro d'un régiment de l'Est

Comment il avait été versé là, on n'avait jamais très bien su.

Mais ce jour avait été certainement un des plus pénibles de sa vie...

Or, voici que Timbal avait, dans le petit village, retrouvé son ancien régiment, un du Sud, où l'on parlait la langue chaude, où l'on appréciait la voix, où l'on comprenait.

Il y a tant de souvenirs, de regrets attachés au premier régiment dans lequel on a servi.

C'est là, d'abord, que s'étendent les relations des pauvres, et c'est là qu'ils sentent leur égalité dans leur dépendance...

On a fait tant de petits efforts douloureux, tant de service ingrat et tant d'autres ont peiné comme vous à côté de vous qu'il semble que nulle part, mieux que là, un fusil ne soit nettoyé, une courroie luisante, un cuivre astiqué.

De même, en guerre, on a vu tomber tant de bons garçons, on a reçu, résigné, tant d'obus, on a fait tant d'attaques et vu tant de pays qu'il semble que le régiment où l'on a servi d'abord, soit le premier régiment de France.

Et puis, les camarades...

Il y eut peut-être quelque chose d'un peu théâtral dans l'entrée de Timbal parmi nous...

Il se jeta dans les bras de ceux qu'il reconnut et voulut nous embrasser à tour de rôle, tous.

Mais Timbal était très sincèrement ému, et il avait besoin, plus que d'autres, d'extérioriser ses sentiments.

Dans une pièce sans vitres, un dîner de sous-officiers s'achevait : rata, conserves, seaux de vin, champagne, café, alcool... et le goût de chanter était au fond de toutes les bouches, ce goût traditionnel des desserts...

Timbal ne chanta pas tout de suite, il en avait trop à nous dire...

D'abord il fut amer, se plaignit de sa gorge qu'il ne pouvait plus ménager. Nous lui versâmes à boire et Timbal nous conta tout ce qu'il avait dû subir d'humiliations, lui, engagé volontaire, versé après coup dans ce régiment où l'on ne l'avait pas compris... (Il était bon garçon pourtant, sans méchanceté, mais l'injustice le révoltait).

Les mots méprisants devant les camarades,

les paroles odieuses d'un colonel haineux, les railleries méchantes pour son accent que la nature avait fait sonore, les affaires où plus qu'un autre il avait voulu risquer sa peau pour « leur faire voir un peu » et aussi par désespoir, toutes ses rancœurs, ses griefs, ses rancunes crevaient devant nous comme autant de blessures, et je comprenais combien ce brave homme, trop vibrant, avait pu souffrir.

Ah! pauvres diables du Midi, coloniaux, alpins, fantassins, artilleurs, cavaliers, voluptueux amis de la paix que le soleil prédisposait à mépriser les agitations inutiles, l'avez-vous pourtant assez fait ce fameux devoir... Vous ai-je assez vus vous jeter au-devant de la mort ou l'attendre de pied ferme avec une plaisanterie patoise à la bouche !

Oh ! mes frères inconséquents du Nord ! pauvres petits patriotes qui limitez encore la France à la Loire et reniez ce qu'il y a de moins germanique chez nous, les latins bruns des pays de lumière.

Certes, ils ne connaissent pas vos colères, envahis, expropriés, volés... mais est-il donc fâcheux que leur conception de la patrie soit plus idéale, plus désintéressée que la vôtre, et faut-il leur en vouloir de n'avoir pas eu leur maison brûlée, leur champ retourné ou de n'avoir pas entendu le canon de Meaux...

Gens de frontière, peuples des marches, ceux de Perpignan, de Foix, de Bayonne le sont pourtant autant que vous et il suffirait d'une Espagne par impossible menaçante pour que les rôles fussent changés.

Il est horrible de penser que vous ne seriez pas fâchés que ce fût enfin leur tour.

Je sais, vous parlez des paniques. Quel drapeau n'a pas eu les siennes, dites-moi, et oubliez vous les vôtres ?

Tournez-vous vers les chefs, mais jamais vers les hommes. Les chefs, eux, sont de partout...

Oh ! surtout, cessez d'être injustes. Comprenez l'homme du Midi, sa fierté douce, son goût de la vie, sa tristesse de la guerre obscure, mais aussi sa volonté... Le comprendrez-vous jamais ?...

Il disait tout celà Timbal avec sa voix vibrante, sonore et son cœur qui battait dans ses mots.

Le flux de ses paroles l'apaisa.

Brusquement, il saisit sa guitare et le ton changea.

Il nous parla de l'ancien temps, du temps de ses courses à travers la France, des chansons qu'il vendait dans les cafés, par les faubourgs, des soirs mélancoliques dans les ramiers de la Garonne, dans la poudre d'eau des gaves peuplés de truites d'argent, sur les ponts des bourgs pyrénéens...

La fenêtre sans vitres était ouverte. Il venait du dehors une odeur d'herbe écrasée et de poussière ; le soir dorait les visages, les mains et les murs... Cette heure-là est de tous les pays, vois-tu. Nous ne parlions pas... nous comprenions que Timbal allait chanter. J'avais bien un peu peur... La minute était si parfaite... Je redoutais « La femme aux bijoux », « La souris d'hôtel ». Je ne connaissais pas Timbal qui, lui non plus, ne se connaissait pas. La guitare préluda douloureusement et un air traînant de

montagne, monta. Celui qui chante Pau, son ciel, et l'exil.

Bet, ceu de Pau quan te tournarei beïre
Eí tant souffert dempeï qui t'eï quitat.

Il avait mis une telle expression dans ce « j'ai tant souffert depuis que je t'ai quitté », que je ressentis instantanément cette impression physique de froid, ce frisson que me donne la rencontre de l'œuvre d'art...

La voix et la guitare unies imploraient, regrettaient, priaient.

Timbal souffrait lyriquement ; au contact de la bataille, il se révélait à lui-même, soudain, toute la valeur des mots qu'il prononçait...

Mou Diou, mou Diou,
Deïcho me beïré encuero
Lou ceu de Pau
Lou ceu de Pau.

Timbal paraissait transfiguré.

Et, peu à peu, tous ces hommes qui l'entouraient, ces hommes dont le champagne et l'alcool avaient avivé les pommettes, ces hommes qui allaient mourir, se mirent à reprendre en chœur le refrain avec les belles sonorités des gorges du Sud et tandis que le canon du soir tonnait, ils en couvrirent le bruit avec la mélodie paisible...

De grosses larmes coulaient sur les joues ravinées de Timbal.

Et ceux de la rue, les petits champenois, les champenoises, les soldats des cantonnements voisins accouraient. Enfin, ceux même du régiment de l'Est avec leurs officiers s'avancèrent, se serrèrent à s'écraser sur le seuil, ne saisissant

pas le sens des paroles, mais conquis par la mélodie douloureuse et belle... jusqu'à ce que Timbal, triomphant, mais à bout de l'émotion que lui causait ce chant qu'il venait de comprendre :

Eï tant souffert dempeï qué t'eï quitat

ne put plus contenir ses sanglots et éclata... sur un accord plus déchirant de sa guitare.

La foule alors s'écoula, sans paroles... J'entraînai Timbal dehors, dans l'herbe, sous les arbres...

Ce soir là même, le régiment du Sud partit pour la bataille.

Il se battit aussi bien qu'un autre.

Je ne sais pas ce qu'a pu devenir Timbal, mais quand je songe à ceux qui m'entouraient lorsqu'il chantait, je compte cinq morts...

Un petit coiffeur du Tarn, entre autres, tout jeune et qui avait une si jolie voix de ténor...

Frontières

Je ne te raconterai pas ce que furent ces combats où le Nord et le Sud rivalisèrent d'audace et de ténacité ; un nombre égal de tombes les réunit là-haut.

C'est le sixième jour qu'on est en bataille. Au soir nons avons eu une minute d'espoir. Un régiment tout frais est arrivé derrière nous à l'abri d'une côte.

Même, un lieutenant de hussards, très élégant, est venu reconnaître.

Une batterie au pas s'est avancée jusque-là. C'est étonnant l'impression de sécurité, de victoire que cela donne.

On va donc poursuivre l'attaque. L'artillerie, la cavalerie, cela sent la marche en avant. Et la marche en avant, c'est la fin de la guerre.

Deux heures s'écoulent. Coup de corne dans le vallon...

« Contre-ordre... Regagnez vos positions primitives... »

Cela est venu de haut.

L'attaque n'aura pas lieu... C'est à pleurer de colère.

Les belles troupes fraîches s'éloignent par petits paquets de sections, et nous restons sur le terrain, à soixante hommes par compagnie, boueux, affamés, avec nos yeux demesurés, nos faces sales de glycérine et de terre, nos traits tirés, en seconde ligne, sous le feu de l'ennemi.

On ne nous relèvera donc pas encore, il faudra rester ici jusqu'à quand ?

Il y a pourtant bien du monde derrière uous.

Ainsi tout ce que nous avons fait, c'était en pure perte ; les positions conquises, les prisonniers, la mort des camarades, tout cela n'aura servi à rien.

L'ombre épaisse tombe... C'est donc bien fini la grande attaque, la percée ; une fois de plus. Rideau.

J'essaierai cette nuit d'ensevelir nos morts. Il y a parmi eux des figures amies gardant leur expression familière. Je ne peux plus les voir.

Sans parler des défigurés, des déchiquetés... L'un d'eux, surtout, m'a fait tant promettre de l'enterrer s'il était tué et de mettre une croix avec son nom sur la terre. Il faudra aussi que j'écrive à sa femme à Saint-Girons... là-bas...

Et puis, au fait, qui sait si je ne serai pas tué cette nuit...

Ces balles rageuses qui passent ici n'arrêteront pas jusqu'au jour... Il peut y avoir une contre-attaque... Pourquoi pas ?

Comment suis-je encore vivant, après tout?

Avec des bras exténués, trois hommes devant moi commencent leur besogne de fossoyeurs : une petite tranchée à côté du corps, on l'y pousse et l'on recouvre... Ce qui m'étonne toujours; c'est de voir jusqu'où va la résistance humaine...

Elle dépasse tout ce qu'on peut imaginer.

Une note:

« Les hommes pourront dormir équipés, le

fusil entre les jambes. On ne déroulera pas les toiles de tentes.

A dix heures, conduite par le sergent fourrier, une corvée se rendra au point K et rapportera la soupe et les distributions. »

Dormir ! manger ! Quelle joie de pouvoir dormir un peu, dormir sans s'en vouloir, dormir sans risquer une surprise, dormir pour tout de bon...

Ceux qu'un obus tuera, pendant leur sommeil auront une belle mort. Et puis, on va manger la soupe... La soupe... bruit des cuillers de fer dans les gamelles fumantes, pain défait qui s'en va nageant dans la bonne eau grasse. Surprise du légume, au fond, « rabiot » qui satisfait et rassasie On songe avec attendrissement à toutes ces joies simples et quotidiennes dont le combat nous a sevrés. Il y aura peut-être même du vin, du café... Cela sera bon... On a si froid ici dans la boue, maintenant que l'alcool est achevé.

Pourvu que la soupe soit chaude encore ou tiède seulement ; pourvu qu'on ne bombarde pas la corvée...

Tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir faim, tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir soif, alors qu'on exige de toi l'effort extrême.

On se voit littéralement maigrir. Tu ne connais pas cette brûlure de l'estomac, ce dessèchement de la gorge, cet empâtement de la bouche et cette courbature qui vous abat...

Mes hommes (j'en avais fait vite le tour) furent si heureux de la nouvelle qu'ils trouvèrent encore la force de plaisanter, dans un souffle. Atroce, cette plaisanterie qui masque.

Rapidement, je désignai ceux qui devaient partir, je fis interrompre le travail d'ensevelissement, et, comme j'étais trempé, j'allai m'étendre contre mon ordonnance, pour avoir plus chaud.

Il gardait au fond d'une musette, comme dernière ressource, un petit pâté en boîte. Je le lui fis ouvrir et nous nous le partageâmes... Ma foi! puisque la soupe allait venir!

C'était beaucoup trop poivré et salé, et le bout de biscuit que j'avais avalé, ne voulait pas descendre. Heureusement, je trouvai un peu d'eau dans le bidon d'un mort, mais le bidon neuf et mal lavé avait donné à l'eau un goût prononcé d'huile de ricin... Enfin! j'avais bu pis! Je me bouchai le nez et j'avalai...

Puis je m'endormis d'un coup.

. . . .

Certainement l'agent de liaison qui m'éveilla dut me frapper, car je ressentis une douleur au coude :

« Les chefs de section au lieutenant. »

Notre capitaine avait été tué la veille. Je me levai ; je suivis l'homme en titubant et quand j'arrivai je trouvai mon commandant de compagnie avec le chef de bataillon : un autre lieutenant plus ancien...

Mal éveillés, eux aussi, préoccupés, dans l'ombre d'un tout petit abri ils s'étaient étendus par terre. Les autres chefs de section, deux sergents et un caporal, s'approchèrent et s'accroupirent : tu aurais dit un conseil de fantômes...

Le chef de bataillon parla d'une voix lasse :

— Nous devons aller relever cette nuit un bataillon du régiment qui tient le front à notre

gauche, devant la ferme, tel régiment, un régiment de l'Est, vous savez, celui qui était au repos en même temps que nous il y a huit jours,..

J'ai rendu compte au colonel de l'état où nous nous trouvons réduits... Je ne sais quel sera le résultat, la réponse...

En tout cas, pas un mot de cela dans les sections avant d'avoir une certitude.

En attendant, vous (et il me désignait), vous irez reconnaître les cheminements et l'emplacement de ce bataillon... »

Je dus pâlir, j'en arrivais à douter de mes forces. Je ne dis plus rien.

Ainsi l'effort allait continuer, le répit n'existait même plus. A la lueur de la lampe de poche, je reçus quelques indications topographiques assez vagues, je saluai et je partis...

Le lieutenant garda les autres chefs de section avec lui.

Je demandai deux volontaires pour m'accompagner. Je ne disais pas où j'allais. Je les trouvai sans trop de peine.

Je savais qu'il fallait obliquer à gauche, monter dans un ravin jusqu'au point marqué sur la carte : arbre (qu'avait-il dû devenir cet arbre !) et gagner une route — les fossés d'une route plutôt — où se terrait le bataillon.

Mais quel effondrement !... Quoi ! après six jours pareils, après une relève entrevue si prachaine le soir, l'annonce du repas, de la soupe, du pain, du café, avec des effectifs de misère, on allait peut-être attaquer encore demain ; des hommes à moitié morts allaient en tout cas prendre

cette place de vigilance, un poste dangereux, par une nuit pareille!

Non, ce n'était pas possible, le colonel agirait, il ne laisserait pas ainsi achever son régiment...

Rien n'est angoissant comme de marcher la nuit dans un terrain inconnu, un terrain d'attaque, tout frais encore, avec ses bruits inexplicables, jonché de morts, barré de fils de fer à demi ravagés, et vide de vivants...

On n'ose pas parler ; on ne sait plus s'oriencer. Ajoute à cela l'immense lassitude des jambes, des épaules et de la tête, le dépit, le découragement et le chagrin qui remontent de tout ce qu'on a vu. Pour supporter tout cela, il faut se savoir en nombre, se sentir les coudes.

Nous allions tous les trois, attentifs, éclairés parfois par une fusée silencieuse, longeant les talus, prenant des arbres pour des hommes, effleurés parfois par un vol ralenti de balle perdue, sous la pluie...

Un blessé qui s'en allait en boitant, un Parisien, nous renseigna :

— C'est là-haut mon pott', va tout droit... moi, j'me barre... j'en ai... maintenant, j'men fous.

Je grimpai une côte en terrain découvert, au bord d'un fossé gris où s'agitaient des corps.

Les balles arrivaient ici de plein fouet, je fis s'étendre mes hommes derrière des morts, leur dis de m'attendre et longeai le parapet un moment... Je cherchais un officier.

Soudain, je m'entendis interpeller par une voix contenue (cette voix sourde des premières lignes) mais rageuse.

— Eh, là-haut, où allez-vous?

J'étais vêtu comme un troupier, surchargé et le fusil à la bretelle.

— Mais... ici.

— Quel régiment?

— Tel régiment.

Cela détermina immédiatement une explosion de paroles furieuses.

— Ah! ah!... mon gaillard, et vous voulez vous défiler, mais ça ne se passera pas comme ça... parbleu! on veut plaquer les camarades... C'est déserter ça!... Ah! saligaud!... Je suis ici pour empêcher ça, moi...

Je voyais dans sa main briller son revolver. Je mis prudemment la main sur la crosse du mien... Mais quel écœurement d'en venir là!

Je ne pouvais pas placer un seul mot... De bas en haut (j'étais resté sur le parapet), un flot d'injures m'arrivait...

Cet officier était exalté ou malade...

— Ah, c'est qu'on les connaît les troupes du Midi! Aujourd'hui encore elles ont cané... oui cané, là, devant nous, elles ont fait trente mètres et se sont arrêtées sous prétexte qu'il y avait des mitrailleuses en face... Ah! c'est du propre... Saligauds!

Sa colère l'étranglait. J'en avais assez.

— Taisez-vous, monsieur.

— Tu me dis de me taire maintenant. Je reçois des ordres maintenant! et d'un lâche qui veut...

Il brandissait toujours son arme et gesticulait... Une balle entra avec un choc mat dans un cadavre à mes pieds.

— Vous allez retirer immédiatement les paro-

les que vous venez de prononcer ou venir vous expliquer ici avec moi...

— M'expliquer... m'expliquer! On ne s'explique pas ici... Ceux qu'on voudrait faire fusiller on les brûle... ça va plus vite.

L'ennemi avait dû flairer quelque chose, car les balles me cherchaient. Je les sentais passer un peu à ma droite, obstinément.

Je mis mon revolver en direction, me penchai vers l'homme qui parlait... Nous eûmes un regard plus pénétrant, il dut comprendre. Il se tut.

Je lui dis :

— Vous ne savez pas à qui vous vous adressez. D'ailleurs, il suffit, je vais immédiatement en rendre compte à mon colonel. Vous verrez qu'il vous en cuira... Sachez seulement que mon bataillon venait ici pour relever le vôtre.

Adieu, monsieur. »

Cette scène se passait à quelques mètres de l'ennemi, sur une terre où tant d'hommes étaient morts qu'on eût dit une ligne de tirailleurs couchés... Mon cœur battait à rompre.

J'allai retrouver mes deux volontaires. Nous redescendîmes rapidement la côte...

Par bonheur, ce soir-là, nous n'eûmes pas à relever. Un bataillon de chasseurs prit notre place. Nous connûmes les joies escomptées, la soupe et le café, froids, il est vrai, mais si bons, si rares, et un peu de sommeil...

Je n'ai jamais rien dit au colonel de l'incident (ces choses-là relèvent de la pitié), mais je me rappellerai toujours ce pauvre affolé avec sa phobie du Midi et de ma conversation avec cet

officier français, Parisien comme moi, je pense, par une nuit pareille, revolver au poing.

Il y a des gens qui trouvent que les frontières des nations ne suffisent pas, ils en mettent partout et ils ont des revolvers chargés pour les défendre.

L'un d'eux

La phase la plus animale du combat, c'est celle du plat ventre.

Imagine des hommes, une vingtaine, pesamment chargés de sacs, de musettes, de bidons, de grenades, de cartouches et d'armes ; des êtres sans individualité, sous des cagoules gluantes de pénitents ; des hommes rampant à quatre pattes dans un sol retourné, fangeux, où des ronces de fer déchirent les étoffes et griffent les chairs ; des hommes qui, depuis des heures, se battent contre l'invisible, dans un monde féroce de sifflements et d'explosions mortelles ; des hommes, dont un, parfois, s'arrête, bute du nez contre la boue et meurt dans l'indifférence ; des hommes pitoyables, poignée d'instincts que tu pousses à chasser droit devant eux, avec l'appât d'un objectif sanglant au nom bizarre ; des hommes qui ne sont même plus ivres. C'est une toute petite dent de l'engrenage broyeur, cela ; c'est une section qui monte à l'attaque.

Parmi ces êtres vides de pensée, toi, le chef, tu ne penses pas, tu ne peux pas, ta tête est trop grosse de bruit, tes yeux trop pleins de mort, ton corps, ton cher corps seul t'occupe, mais tu sais que tes hommes te fixent avec leurs pupilles de fièvre, qu'ils sont suspendus à tes gestes, et alors tu es brave.

Tu progresses à la tête de ta section.

C'est au cours d'une de ces progressions-là

que j'ai vu tuer pour la première fois de ma vie un Allemand.

J'ai connu des soldats qui comptaient leurs victimes par autant d'encoches faites au fût de leur fusil ; j'ai vu des nettoyeurs de tranchées devenus plus habiles au couteau que des bouchers : j'ai rencontré des officiers au revolver facile qui savaient en user.

Il se trouve que, personnellement, je crois n'avoir jamais tué qui que ce soit.

Cependant, j'ai peut-être une part très lourde de responsabilité dans cette mort de Hans Kolb. Tu en jugeras toi-même.

Cette fois-là, comme arrêtés par un barrage de mitrailleuses, nous nous étions couchés à l'abri d'un mouvement de terrain afin d'attendre le tir de notre artillerie, j'avais eu la curiosité de me retourner pour embrasser d'un coup d'œil l'étendue de notre conquête.

Nous avions couvert à peu près six cents mètres, bien payés d'ailleurs par de petits tas noirs qui jalonnaient la côte et le ravin jusqu'à la tranchée de départ, et dont tous n'étaient pas des cadavres saxons.

J'essayais de trouver les miens parmi les autres lorsque, entre les grands blessés, ces demi-morts qu'on ne relève pas de tout un interminable jour et qui s'agitent encore, faibles gestes d'appel, convulsions, soubresauts, ondulation dernière, je vis un Allemand casqué, assis à trois cents mètres de nous sur le rebord d'un petit élément de tranchée inachevé.

Il était penché en avant et paraissait fort occupé. A quoi ? Même à la lorgnette, je ne distin-

guais pas très bien ce qu'il pouvait faire, mais dans sa main droite brillait quelque chose... j'apercevais encore comme un fil...

Je frappai au bras mon voisin, un petit caporal breton:

— Regarde là-bas, derrière toi, lui dis-je... Tu vois ?

— Oui, c'en est un.

— Il doit téléphoner...

A ce moment, les têtes s'enfoncèrent d'instinct dans les épaules, et je ressentis cette contraction douloureuse des muscles du cou et de la nuque que me causent les éclatements.

Trois obus allemands de 105 venaient de fuser un peu en arrière de nous, en aboyant rauque. Ils abîmèrent seulement un petit arbre resté debout. Plusieurs de mes hommes se retournèrent, la rafale passée.

— Sûr que c'est lui qui nous vend, avec son téléphone, grogna Prosper qui m'avait entendu.

Et, avant même que j'aie pu dire un mot, faire un geste, il avait tiré et manqué l'Allemand qui, lui, ne bougea pas d'une ligne : tant de balles passent !...

C'était le premier coup de feu que nous tirions de la journée. D'autres suivirent plus précis ; plusieurs des miens vidèrent leur arme.

Quant à l'Allemand, à la première balle qui l'atteignit, il nous regarda, j'en ai le sentiment. avec des yeux dilatés d'étonnement et de détresse ; aux autres, il se renversa, accusant chaque nouveau coup par un sursaut. Il se tordit un peu, tendit la main au ciel, la laissa retomber et ne bougea plus.

J'éprouvai quelque difficulté à faire cesser le feu. Beaucoup d'hommes eussent encore aimé tirer sur cette cible proche, inoffensive surtout, et qui s'offrait toujours,

Quand, le soir de cette affaire, affamé, blessé, hagard, je redescendis en réserve, avec les survivants du bataillon, je butai contre quelque chose dans le ravin : un corps.

Au terrain, que je reconnus, je compris qu'il s'agissait là de mon Allemand. L'uniforme feldgrau, partout percé, était inondé de sang. A l'une des jambes, un pansement inachevé flottait.

Nulle trace de téléphone dans la tranchée.

A côté du corps, sortant à demi d'une musette que d'autres avaient fouillée, je trouvais un carnet que je mis dans ma poche machinalement.

Je ne l'ouvris qu'au repos, plus tard.

Des choses paisibles de l'arrière, des paysages, des croquis d'animaux, de jolies indications de mouvements, des portraits de femmes, d'enfant uJAcot aien avec les pages des dates. Le talent était certain. Je me suis souvenu des yeux.

Sur la couverture, j'ai lu :

« Ceci est le carnet de guerre de Hans Kolb, peintre à Munich. »

Et c'est en somme moi qui l'ai fait tuer, n'est-ce pas, moi...

Une bataille

La vue des fous et des ivrognes est douloureuse, autant que put m'être celle d'un commandant dont je vais te raconter l'histoire en passant.

La bataille avait commencé la veille, nous avions tout le jour marché pour nous rapprocher de la ligne, accompagnés par l'enfer de notre artillerie qui donnait à fond et le soir nous avions couché au pied des positions conquises par d'autres, sous un froid cinglant.

A quatre heures, on vint me chercher (ordre du colonel) pour aller avec les officiers de mon bataillon reconnaître.

Le colonel passa devant. La file silencieuse s'engagea sur une piste étroite que coupaient fréquemment des corps inertes ou des fils de fer contre quoi l'on trébuchait.

C'était une chaîne avec des soubresauts, des tremblements, des hoquets, des plaintes et de place en place des raideurs pâles sans équivoque dans une innommable boue de craie.

Tu n'as pas entendu les mourants te crier avec un râle, lorsque, tendu vers ta mission, tu passes.

« C'est toi le brancardier... Donne à boire... un peu... Emporte-moi », et une fois passé :

« Tu t'en vas, tu t'en vas... ah ! cochon, cochon !... »

Tu ne peux savoir les larmes et les morsures qu'il y a dans ces souvenirs-là.

Nous étions mal éveillés et saisis à la gorge

par l'air aigre et l'angoisse aussi de la matinée qui venait. Cela plus ou moins, mais c'était si douloureux à sentir...

Les âmes sont si nues ces matins-là, et la lucidité des cœurs est si grande...

Les yeux étaient fixes...

Le chemin nous parut très long dans l'inconnu...

Enfin, devant un trou d'obus, un trou profond où s'agitaient des formes vagues, le long d'un rideau d'arbres où claquaient constamment des balles, je vis la tête s'arrêter.

Nous fîmes cercle, accroupis dans l'ombre.

Le colonel causait avec un officier que je ne pouvais voir, mais dont la voix me parut aussitôt étrange, une voix blanche, comme vidée de vibrations, une voix de cauchemar.

Il parlait lentement en cherchant ses mots, il avait l'air d'épeler ses phrases, il se les répétait deux, trois fois, comme pour fixer ses idées qui le fuyaient. Il avait de longs arrêts. Il semblait parler comme marchent les somnambules, dans l'inconscience.

On sentait qu'une volonté farouche de calme dans l'ébranlement général avait dû amener le ralentissement des facultés. La machine humaine était à bout...

— Ah! vous venez nous relever... nous relever... Qui êtes-vous?

— Colonel d'Appert.

— Ah! c'est vous d'Appert, comment c'est vous... ah! colonel... très bien, très bien... Vous étiez mon ancien à Saint-Cyr... oui, oui... je me rappelle. On vous avait surnommé l'an-

guille, parce que vous étiez très fort en gymnastique... Vous vous portez toujours bien... oui... Vous avez grossi... Savez-vous que Frémont est mort... il allait avoir les étoiles... et chose..., voyons, du Breil .. vous savez bien un grand maigre avec de petites moustaches blondes, que le lieutenant Roques ne pouvait pas souffrir... on lui a coupé la jambe droite... Carrière brisée... Est-ce que vous vous rappelez ?

Il faut avoir de la chance... ne pas mourir... moi j'ai de la chance... »

Une fusée éclairante monta. Dans la lumière livide, drues, les balles éclatèrent ou grincèrent sur les arbres, un peu plus bas. Nous nous couchâmes d'accord.

— Commandant, montrez-nous donc votre secteur.

— Oh !... c'est là, c'est là... D'ailleurs... Ah ! je suis content de vous voir, d'Appert... Je vous avais suivi... Rouen, n'est-ce pas ?... Alger, campagne du Tonkin, Maroc... C'est curieux comme vous avez engraissé... Marcaillou a été tué. Chigot a été tué. Treille a été tué... »

J'avais pu voir le commandant, décoré, palmes à la croix de guerre, une tête fine, mais des yeux dilatés qui ne regardaient plus...

C'était l'heure dangereuse sur les lignes, l'heure des alertes, le jour approchait et nous devions relever avant le jour. Le froid plus aigu pénétrait...

Des fusillades de nervosité éclataient un peu partout. La bataille se réveillait.

— Où sont vos positions, commandant ?

— Là, j'ai pris un petit bois cette nuit par un

coup de main (il avait un geste vague), et puis les agents de liaison vous montreront...

... Voyez-vous, d'Appert, à Saint-Cyr... »

Cette scène m'était de plus en plus pénible. La vue de l'humanité dégradée me fait mal. Il n'y avait d'ailleurs rien à tirer de cet homme, le temps passait (on commençait à distinguer les masses des bois sur les côtes).

Nous suivîmes les agents de liaison. Mon secteur était le lit d'un ruisseau. Il y avait là beaucoup de morts... devant moi une longue pente en était jonchée, une longue pente avec tout en haut le ciel et une petite étoile verte qui clignotait.

II

La relève se fit sans incidents.

Dès le petit jour, notre artillerie avait ouvert un feu roulant qui calma instantanément les fusillades.

Le même bombardement que la veille, pour lequel crachaient toutes ces pièces que nous avions vues échelonnées sur dix kilomètres en profondeur, commençait...

Mes hommes silencieux et pâles furent en place à sept heures.

Le jour précisa l'aspect du terrain. Une butte entre deux ravins montants, à gauche et à droite deux bois. Jalonnée d'éclatements, une tranchée allemande, chenille blanche, barrait le tout à trois cents mètres. C'était le premier objectif.

A huit heures, l'ordre d'attaquer nous parvint.

Je ne te dirai pas (cela traîne partout), les

paroles qu'on échange, les adieux qu'on reçoit, les mains qu'on serre, ces regards surtout qui vont loin...

Sache seulement qu'à partir de cette minute-là toute conscience cesse d'exister. Dès lors, la régression est totale, l'homme redevient la bête et tu n'as plus à manier qu'un faisceau d'instincts avec tout ce qu'il y a de bon et de détestable dans ce mot-là.

Et cela s'accentue encore avec les heures qui s'écoulent.

Je ne suis pas plus mauvais qu'un autre, comme on dit, mais je sais qu'après trois jours de bataille, vois-tu, si j'étais entré avec mes survivants dans une ville ennemie, je n'aurais répondu ni d'eux ni de moi.

On ne pouvait aborder la tranchée de front par les ravins. Il fut décidé de cheminer dans les bois. Celui de gauche me revenait.

J'y conduisis rapidement mes hommes dans l'intention de gagner la butte du centre et de m'y abriter tout en progressant jusqu'à l'assaut.

Le « feu de tambour » de notre artillerie ne s'arrêtait plus... Nous en avions les oreilles pleines.

Par bonds, homme par homme, nous traversions le petit bois tout crépitant de balles, nous effondrant derrière les talus, reprenant haleine pour repartir encore, couverts de terre et de sueur.

Je ne perdis que trois hommes.

Je me souviendrai toujours de l'un d'eux, un grand diable venu des cuirassiers qui, blessé au bras, partait en riant vers le poste de secours... Il sautait, il sautait.

Je n'ai jamais su ce qu'il était devenu.

Restait à traverser le ravin. Je courus le premier jusqu'au revers du mamelon et m'y abattis. Toutes mes courroies, mes musettes, mon sac m'étouffaient et m'étranglaient. La valeur d'une escouade me rejoignit. Les hommes avaient hâte de quitter le bois que cinglaient les mitrailleuses. Ils étaient heureux, d'une joie animale de sentir la proximité d'un abri. Ils s'engagèrent en grand nombre, au pas gymnastique, dans le ravin.

C'est alors que nous reçumes les premiers obus de la journée. Le 75 raccourcit brusquement son tir.

On ne sait jamais au juste pourquoi. Mais cela arrive dans toutes les batailles.

Quatre déchirements, quatre aboiements mauvais barrèrent le couloir juste à notre hauteur. Je ne pus pas retenir un cri.

Nous aurions voulu entrer dans la terre. Je vis rouler deux ou trois hommes, d'autres s'enfuir en hurlant, le reste se disperser. Je serrais les poings, et j'avais envie de pleurer : le 75 est le canon de la panique.

Il y avait au bord du bois un petit boyau très étroit et court, mes hommes fuyant le ravin s'y étaient entassés et, très mal protégés, attendaient.

Deux salves encore ne firent qu'achever un blessé aux jambes que je vis sauter en l'air, comme une crêpe, et retomber déchiqueté...

Puis, le tir fut allongé de nouveau.

J'appelai mes hommes, je leur fis signe d'avancer. La peur les incrustait à leur bout de tranchée...

Un sergent alla les chercher. Ils étaient vingt,

là où dix auraient difficilement tenu, entassés, couchés les uns sur les autres, voûtés sous leurs sacs, défaits, terrifiés.

Ah! cette impression hideuse, que je connais, cette impression de sécurité de l'homme écrasé sous le poids d'un autre homme et qui se sent à l'aise séparé de la mort par la vie de son camarade!

Ces soldats-là n'étaient pourtant pas moins braves que d'autres.

Ils suivirent le sergent très tranquillement, quand il les eut rassurés.

Derrière la butte, se sentant à l'abri, ils se mirent à causer, à fumer. Quant aux morts, on les laissa là. Les blessés durent se débrouiller.

Le moral d'une troupe, on ne le sait pas assez, est une chose qui n'existe pas, c'est à l'usage des journaux et de la Bourse. Une troupe est une foule plus uniforme ; une foule est une bête.

Le même chien qui fuira devant le caillou qu'on ramasse attaquera le malandrin qui te suit si tu l'excites. Ainsi les hommes au combat. Le plus souvent, le moral c'est l'exemple ou la parole d'un chef. En temps normal, il est mauvais parce que les hommes qui sont là préféreraient être ailleurs et qu'ils savent le vide des mots.

Je laissai le temps de souffler à ma section.

III

En tirailleurs, nous avons gravi peu à peu la butte, au point qu'il ne restait plus qu'un très léger mouvement de terrain qui nous protégeât de face.

Le feu de mousqueterie faiblissait. Nous avions construit des masques.

Ah! ces petits tas de terre qu'on rejette devant soi, ces petits trous qu'on creuse pour y enfouir sa tête comme l'autruche, ce pauvre remblài qu'on a tant de peine à bàtir couché sur le flanc et dont on est persuadé qu'il doit vous isoler des balles.

J'avais perdu mon outil, et je creusais avec un large couteau à deux tranchants que j'avais choisi pour son manche de corne assez beau de couleur, la veille, et avec mes mains. Ces couteaux on nous les avait distribués avec une franchise brutale qui m'avait donné ce jour-là, je me rappelle, la certitude de ce que nous allions devenir.

L'immobilité à laquelle nous étions astreints ne m'était pas désagréable, j'avais placé mon sac devant moi, et je ne sentais plus le poids de mes musettes qui reposaient sur le sol. Restait l'angoisse causée par ce bombardement réciproque qui ne cessait pour ainsi dire plus...

Le tir allemand ravageait un peu en arrière de nous les compagnies de la seconde vague où salve par salve il faisait de larges trous.

La terre était secouée d'énormes soubresauts à chaque éclatement de projectile très lourd ; les gerbes des obus incendiaires semaient la côte sèche de parcelles de phosphore, et l'herbe, tout autour de nous, fumait.

De temps en temps, le vent nous apportait des bouffées de gaz et nous étouffions sous nos cagoules malodorantes dont les micas embués nous empêchaient de voir, si vite brisés, ces micas, d'ailleurs...

Les heures des repas avaient dû passer ; nous n'avions pas l'idée de manger. Les besoins naturels paraissent suspendus, ajournés dans les batailles. On se nourrissait d'alcool, encore devait-on l'économiser, savait-on jusqu'où l'on irait?

Soudain, un feu de mitrailleuses nous prenant de flanc nous retourna dix hommes : ceux d'en face s'étaient déplacés...

Je ne te parlerai pas longuement de cette minute-là dont je n'eus conscience qu'après coup, tant cela fut rapide et tant le changement fut peu sensible sur notre ligne de tirailleurs couchés...

A peine si certains eurent un léger mouvement avant de mourir, les blessés n'osèrent ou ne purent pas se lever. J'ai laissé là-haut de braves garçons et un si bon camarade, que ce souvenir est, de tous, l'un des plus mauvais, je crois. Il est vrai qu'il y a tant de mauvais souvenirs.

Parce qu'il m'aimait bien, un petit caporal nous tira de ce mauvais pas.

Nous eûmes un contact de regards où je pus voir toute sa vie qu'il sacrifiait à la mienne.

Il se leva, agita son fanion de signaleur et dirigea le feu de l'artillerie sur la mitrailleuse qui sauta. Les balles l'épargnèrent. J'aurais voulu l'embrasser, ce petit.

Tu ne peux pas savoir ce que c'est que de se lever quand tout le monde se colle au sol, du visage, de la poitrine et du ventre sous une grêle de plomb. Une balle presque morte m'avait frappé et brûlé à la hanche. C'était peu de chose et cette douleur-là demeurait tellement au-dessous des autres !

Notre artillerie maintenant s'exaspérait. Elle donnait de toutes ses bouches, et le plateau disparaissait dans la fumée blanche et noire des explosions.

Des avions volaient sous les nuages bas. On sentait la bataille au bout de sa tension...

Je regardai ma montre. Il y avait sept heures que j'avais quitté le ruisseau ; je fis le compte mental de mes pertes, elles m'effrayèrent et je m'arrêtai...

Un agent de liaison haletant arriva en rampant jusqu'à moi. Il m'apportait mon ordre d'assaut.

A gauche et à droite, dans les autres compagnies, aucune ligne de tirailleurs ne bougeait encore. J'étais au centre, j'attendais de voir se déclancher le mouvement par l'une des ailes.

Je prévins néanmoins mes hommes qu'ils eussent à se tenir prêts et à mettre baïonnette au canon.

D'ailleurs ils sentaient en eux le besoin d'action, je le comprenais. L'ambiance nous était favorable, c'était très net. La bête voulait chasser. L'assaut c'est un peu la délivrance.

Soudain, tout à fait sur la droite, j'entendis des cris et je vis sortir des tranchées, en désordre, des uniformes gris qui s'enfuyaient.

Je m'étais levé.

Mes hommes avaient compris. Nous partîmes tous au pas, sans une parole, l'arme haute, en avant.

Perdu à droite, un clairon grêle sonnait, tout seul, lentement la charge...

Dès lors j'ai marché dans un rêve... Je me

rappelle avoir sauté un poste de téléphonistes, tous morts sur leurs appareils, avoir buté contre un cadavre, un peu plus loin, m'être plaint en marchant de ma blessure à mon ordonnance et avoir agité le fanion : « allongez ».

Tout autour de moi les balles écorchaient la terre. J'allais, avec le sentiment d'être invulnérable et l'intense curiosité de la tranchée ennemie.

Comme j'arrivais sur elle, un officier en sortit, déboucla son ceinturon où pendait son revolver. me tendit le tout, salua, se nomma et me dit correctement en français : « Monsieur, je suis votre prisonnier ». Je pris le ceinturon et j'avançai. De la tranchée sortaient des têtes. Je jetai en allemand deux ou trois commandements et avant même que mes hommes fussent arrivés je vis émerger une trentaine de gardes saxons superbes, bien habillés et sans armes.

C'est presque toujours cela le corps à corps, la fuite ou la reddition. Ce n'est, en tous cas, qu'une minute, mais quelle !

J'allais interroger l'officier, quand le gros de la vague arrivant, avec le mélange et le désordre de ces moments-là, m'obligea (pour éviter un carnage inutile) à placer mon revolver entre mes captifs et les baïonnettes...

Je n'oublierai jamais ce que je vis alors : mes hommes, sous leurs casques de fer, surgissaient hideux et terribles. Je n'avais plus que des yeux désorbités, des faces tordues et des lèvres retroussées de massacreurs autour de moi.

Je ne reconnaissais plus les miens, mes soldats; je hurlais pour me faire entendre, les

arrêter, et je voyais arriver le moment où ces déchaînés me passeraient sur le corps...

Deux Allemands se suicidèrent ; les autres, avec des figures d'épouvante, serrés derrière moi et derrière leur chef, levaient les bras, criaient : « Pardon, pardon », se jetaient à mes genoux, baisaient mes mains, montraient des croix, des images de piété, le portrait de leurs enfants, en sanglotant. Oh ! cela surtout était horrible. Je voudrais n'avoir jamais vu cela... Ces deux humanités réduites à se dégrader si bassement l'une en face l'autre et qui ne savaient même plus pourquoi.

Implacablement une mitrailleuse allemande tirait cependant sur tout le groupe, heureusement trop bas.

Je pus hâter l'exécution de mes ordres. L'officier mit sa troupe en marche; un caporal et trois hommes conduisirent les prisonniers à l'arrière...

Je repartis en avant...

En sautant la tranchée, je remarquai qu'un bataillon de morts, sur deux épaisseurs, la comblait.

Beaucoup d'hommes durent s'arrêter là pour piller les cadavres... Cela s'appelle ramasser des souvenirs.

De trou d'obus en trou d'obus, j'avançais avec peu de monde, essoufflé, couvert de sueur, enroué, avec un goût de fer et de sang dans la bouche...

Le calvaire d'une bataille est long.

Je me souviens qu'un lièvre, qui n'y comprenait rien, passa près de moi, me regarda et disparut. Je me souviens aussi que mon bidon fut

crevé par une balle et que tout mon vin se répandit, ce qui me chagrina.

Nous faisions nos bonds par séries de deux et un à un. Il y avait des hommes de toutes les compagnies.

Chaque fois qu'il fallait sortir d'un trou, une salve nous accueillait. Le premier à partir surprenait les tireurs et passait sans encombre, le second risquait davantage.

Nous prenions ainsi notre tour de sortie pour égaliser nos chances de mort.

Devant nous, l'ennemi fuyait.

Enfin, après bien des cadavres frais, des trous et des boyaux, nous pûmes atteindre l'objectif donné : le sommet du plateau, victorieux.

Là, avaient été les pièces lourdes. Il ne restait que leurs épaulements entre lesquels cheminait une tranchée inachevée, où quelques Saxons finissaient de mourir. Nous pûmes nous y réfugier. Un feu croisé de mitrailleuses en battait les bords.

En la parcourant, je rencontrai un officier que j'aimais bien et quelques hommes.

Nous étions là tout au plus une quarantaine de vainqueurs : en l'air. A notre droite, la progression avait cessé, se heurtant à de violentes contre-attaques. A notre gauche, la liaison était perdue.

Devant nous s'étalait la déroute allemande. Dans la plaine convoitée, un village traversé par des attelages au galop, des files d'hommes sans armes, des grappes de blessés qui fuyaient, tombaient, se relevaient, tombaient encore et jalonnaient la route. Nous ne pouvions chasser plus

loin. Il fallait se résigner. On envoya plusieurs hommes rendre compte. Deux ou trois ne revinrent pas, les mitrailleuses tiraient toujours.

On aménagea tant bien que mal le boyau (nous n'en pouvions plus). Je me sentis moi-même à bout de forces, tout d'un coup. Je mâchais mes mots, je ne pouvais plus penser que lentement, je me voyais très bien en venir là où j'avais vu le matin ce commandant, à ce ralentissement effrayant des facultés... j'essayais de lutter, je ne pouvais pas, tout effort me brisait la tête. Il me semblait que je me regardais devenir fou.

Je m'étendis par terre, dans la tranchée. Ce fut là que nous attendîmes trois heures, jusqu'à la nuit close, des renforts qui n'arrivaient jamais.

Une bataille, vois-tu, c'est, dans l'inconnu et le désordre, un douloureux travail de patience.

Une peur

On parle toujours de la peur. Il y a des gens qui disent qu'ils n'ont jamais eu peur, comme d'autres, qu'ils ne sont jamais tombés de cheval; certains prétendent qu'ils ont eu peur une fois dans leur vie et ne font cette concession, sur laquelle ils s'étalent complaisamment d'ailleurs (c'est leur coquetterie), que pour faire ressortir modestement leur courage.

Je t'avouerai, moi, que j'ai souvent eu peur, plus ou moins, mais peur.

A cause du prix qu'on attache au courage militaire, c'est là une chose qu'on reconnaît difficilement d'habitude.

Et quelle pudeur absurde, bon Dieu! La peur est physique comme le mal de dents ou le froid aux pieds...

A la vérité, si l'on n'a pas peur, c'est la plupart du temps parce qu'on ne voit pas le danger ou qu'on n'a pas le loisir d'y penser.

Neuf fois sur dix, chez un être conscient et normal, « n'avoir pas peur » c'est avoir la volonté de dissimuler sa peur et y réussir. Il y a là quelque mérite.

C'est ma dernière peur que je vais te conter, c'est celle qui m'est restée le plus profondément gravée dans la mémoire, parce que celle-là fut sans masque, sans honte, une peur effrénée, animale, sans témoins.

Cette bataille avait été une victoire sans résultat, un de ces coups nuls que la presse exploite

pendant huit jours, une de ces batailles-réclame qui facilitent les emprunts.

Sur une crête bien découverte, après cinq jours de combats, de petites avances, de petits reculs, nous avions reçu l'ordre de nous retrancher.

La note était arrivée à minuit.

Le résultat ne se fit pas attendre. Dès le jour levé, une grêle d'obus de tous calibres s'abattit sur la position.

Tir bien réglé, progressif, efficace.

Cette mort qui vient de loin, cette attente anxieuse d'un coup qui se rapproche de vous sûrement, sont horribles.

On sait qu'on a tout fait et qu'il n'y a rien à faire... on attend.

Nous étions étendus dans nos trous de tirailleurs qui se suivaient, ébauche informe d'une tranchée à venir, et dans ces trous, toute la pluie de la nuit, malgré les toiles de tentes, s'était amassée. Nous avions couché dans des baignoires.

Quand elle montait trop, j'écopais avec mes mains l'eau grise... Elle allait par petits filets contourner le corps ou s'infiltrer dans la capote spongieuse d'un Allemand mort et détremper le sang noir, caillé, de sa tête...

Je la suivais avec intérêt dans les courtes accalmies de bombardement jusqu'à ce qu'un éclatement proche m'enfonçât d'instinct le cou dans les épaules...

Je relisais, je crois, une lettre de ma mère, une pauvre lettre toute molle d'humidité, avec son écriture déteinte qui pleurait, lorsqu'un obus fusant de cent cinq, éclatant à quelques

mètres de là, m'envoya dans les côtes une boule brûlante de plomb.

Je me roulai dans ma boue quelques secondes, en criant que j'étais blessé...

Je fus un moment encore étourdi, puis le corps s'accoutuma un peu à sa plaie et j'eus l'impression que j'allais sortir d'un cauchemar. C'était la bonne blessure. Quelques têtes vite disparues se montraient par l'entre-bâillement des toiles, mes hommes s'inquiétaient de moi.

Je leur criai.

— Adieu. Bonne chance.

Me levai d'un effort, allai avertir le capitaine et m'élançai vers le postede secours à travers ce qui restait d'un bois...

Le bombardement redoublait; j'étais comme ceux qui se sentent dans les parages des récifs lorsqu'ils ont déjà vu la terre et qui naviguent sans pilote.

Et puis, sans hommes à commander, seul, j'avais peur et je cédais à ma peur. Fallait-il attendre la fin du bombardement ? Où ? J'avançai jusqu'au seuil d'un abri peu profond qu'occupait dans ce bois l'un de mes camarades.

C'était l'asile; mais le grand égoïsme de ces heures-là n'admettait pas ce partage et je l'avais aussitôt compris dans un rapide échange de regards, de ces regards de sauvage en détresse, qu'on n'oublie pas.

Et j'étais reparti dans la dévastation du petit bois en pente que je ne reconnaissais plus.

A la fin de ces orages de juin, quand la grêle s'est jointe au vent et au tonnerre, on rencontre parfois des bosquets qui paraissent hachés, toutes

feuilles à terre et branches brisées... Ainsi ce bois dans lequel je me hâtais au milieu des éclatements, trébuchant dans les rameaux abattus, contre les morts de la semaine, tordant mes pieds dans le sol labouré et faisant de tout le poids de mon corps une trouée, suffoqué par cette odeur de poudre allemande et de feuillages écrasés, cette odeur spéciale aux bois d'été qu'on bombarde...

La pente était prise d'enfilade par l'Est. Je m'en rendais compte, mais j'appréhendais de m'arrêter, sentant bien que je n'oserais plus repartir. Tant que je courais je n'entendais pas siffler les obus et c'était beaucoup. Je descendais vers le ravin, la face cinglée par les branches, les oreilles bourdonnantes, lorsque, soudain, je marchai sur un homme vivant. Il est vrai que ce fut à peine s'il bougea et se plaignit... d'autres étaient à côté de lui sous des branchages, la face contre terre, s'effaçant dans de petits trous individuels, terrifiés.

La vue de ces hommes me fit du bien. J'eus la faiblesse de m'arrêter, je tremblais, mes jambes flageolaient, je perdais du sang.

On se serra en grognant.

Ici non plus il n'y avait pas de place pour moi.

Ils étaient là, quelques mitrailleurs tenus en réserve. J'avais très soif, je n'osai pas le leur dire. Je compris que je les gênais.

— Qui es-tu ?

— Un blessé.

— Ah ! veinard, va !

— Fais-toi vite évacuer.

— Sacré veinard !

Parce que j'éprouvais le besoin de me sentir moins seul, je serrai la main de celui qui était le plus rapproché de moi, une main molle, humide et tiède, qui se laissa faire.

On renonce vite à en vouloir à l'homme de ce souci légitime de survivre à tout prix, car le cœur le plus généreux peut en arriver là très vite.

Mais quelle volonté ne me fallut-il pas pour repartir !

Le poste de secours était de l'autre côté du ravin. Je le voyais à travers la fumée, mais le ravin n'était qu'une éruption...

J'attendais la fin d'une rafale, je m'élançais, j'entendais le départ d'une autre. Je m'arrêtais.

Devant moi, tout près, six obus éclatèrent de trois mètres en trois mètres. Je me couchai. La peur me clouait au sol.

De salve en salve, j'attendais l'arrêt providentiel, lorsqu'un petit éclat d'acier vint tinter contre mon casque.

Cela me décida.

Ici ou ailleurs !

Je partis, je traversais en courant le vallon, quand je perçus les sifflements de deux projectiles lourds qui s'approchaient. Je m'aplatis où j'étais, sur du fil de fer dont les pointes m'entrèrent dans les cuisses.

L'un d'eux tomba à côté de moi, sans éclater, sourdement, l'autre explosa plus loin : vlouf !

Aussitôt je me relevai, et d'un bond je fus au poste. Il me fallut passer par-dessus des morts entassés sur trois rangées, des morts allemands. Je descendis, j'entrai dans le réduit obscur.

Des gens y remuaient. J'entendis au milieu des plaintes, des voix qui dialoguaient. Elles parlaient de moi.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Encore un blessé.

— Grand blessé ?

— Non, il marche.

— Alors, qu'il aille au poste de secours de la brigade, il y a des ordres !

Mon cœur chavira...

— On ne peut pourtant pas le laisser dehors avec ce qui tombe. On nous le ramènerait dans cinq minutes couché... C'est un officier.

L'éclatement d'un projectile sur le toit causa un remous dans tout ce monde que je distinguais mieux.

— Bon, bon, puisque c'est un officier, qu'il entre.

On voulait tout de même de moi au poste de secours.

Je m'y laissai tomber.

II

Me voilà enfin à l'abri.

C'est un poste de secours que les Allemands, dans leur retraite, ont abandonné.

Une vaste cave très profonde, avec des étagères pleines de flacons et de bandes.

Il est comble. Une lumière froide là dedans, la lumière que renvoie la craie du mur d'en face, et la mauvaise odeur de ces corps entassés, geignants, pas lavés et qui saignent. Au fond, c'est

la nuit presque et l'air en vient par bouffées, iodé, fétide, infect.

Là, sont couchés les grands blessés. On y a porté des Allemands ramassés après quatre ou cinq jours de souffrances, et dont les plaies empestent déjà. On pare au plus pressé.

Un major, qu'on devine dans la pénombre, brisé de fatigue, se penche sur eux comme une machine, les soulève, échancre les linges, verse l'iode, serre les bandes.

Il boit, de temps en temps, un peu d'alcool et pousse après chaque gorgée un « han » de satisfaction.

C'est celui qui m'a fait entrer (je reconnais sa voix). L'autre en ce moment se repose. Ce dernier, pendant qu'un infirmier me panse, s'approche de moi et me demande des renseignements précis sur ce qui se passe,

Je lui réponds assez brusquement que je ne sais rien... Il me laisse...

Avec diverses plaintes, arrivent des blessés, toujours des blessés.

La porte en est encombrée. On n'y voit plus à certains moments.

Comme une prière, à intervalles réguliers, j'entends la voix exténuée de l'aide-major.
— Mais, faites donc dégager la porte. Faites donc dégager. On étouffe.

Je suis pansé. Je ne vais tout de même pas rester ici indéfiniment.

J'attends un répit dans la tourmente, d'autres aussi. Nous nous regardons... Partons-nous ?

Deux obus éclatent. Par un pareil bombarde-

ment, soldats, nous manœuvrerions certainement; blessés, nous n'osons pas sortir...

Nous sommes des loques. Ici, il fait encore bon malgré les plaintes et l'odeur. On s'y sent protégé par quatre mètres de terre. Pourvu qu'on ne nous chasse pas. Cette cave est tellement pleine.

C'est ici qu'on voit bien se désagréger l'édifice militaire. Le soldat sort du cadre rigide où sa personnalité se trouvait enfermée. Il échappe à cette nécessité obscure qui s'imposait à lui et canalisait ses instincts, à ses habitudes antinaturelles et consenties à cet automatisme qui le contraignait à agir, à marcher, à tuer et à mourir en aveugle.

Le blessé redevient soudain un homme conscient de tout ce qui s'accumule de morts autour de lui, un pauvre être jeté dans un milieu, hors de proportion avec sa taille, une coque de noix battue par les vents.

Une bête me passe entre les jambes. C'est un chien maigre, jaune et pelé qui circule. On a dû le prendre avec le poste. Les brancardiers s'efforcent de l'écarter des plaies qu'il veut lécher.

Quand il voit un blessé allemand il lui fait fête en sautant et en remuant la queue.

Une explosion plus forte... Des cris devant la porte. Le reflux soudain de tous ces pauvres gens vers l'intérieur. Je suis aplati contre le mur.

Un obus est tombé sur l'escalier du poste. J'ai eenti sa chaleur et vu son feu.

Fendant la foule, affreusement pâle, serrant les psnts, un brancardier, tenant son bras droit qui

pend comme un chiffon dans sa manche déchiquetée, se hâte vers le fond...

Deux autres, l'un par les bras, le second par les jambes, transportent avec effort un homme couvert de terre, ensanglanté, sentant la poudre, et dont la tête pend de côté avec des yeux hébétés.

On fait place. Les deux médecins s'empressent. Un nouveau remous. Deux autres blessés, le père et le fils, ceux-là reviennent de la ligne, je les reconnais. le père est bien touché... le fils très agité gesticule et se plaint du côté.

J'entends des efforts, un juron. Le petit aide-major est en train de rendre dans un coin du poste. Une odeur aigre me parvient.

Son confrère va vers lui, il l'écarte, il écarte tout le monde, soupire profondément, boit dans un quart que j'entends tinter, fait claquer sa langue et reprend son interminable besogne, penché sur l'homme criblé d'éclats, saignant sur toutes ses faces et je l'écoute qui compte les plaies, et hoquette.

Treize, quatorze, quinze... hum... seize!

III

Je sors... décidément.

Devant moi, deux brancardiers portent un blessé flasque, immobile sur le brancard, les bras ramenés sur le ventre ; deux yeux éperdus qui luisent.

Le bombardement s'est un peu ralenti. Il y a deux mille mètres à faire pour arriver à l'ambu-

lance qui m'évacuera. Et je sais que la vallée du ruisseau que je dois suivre est bombardée, bombardée sans arrêt... Tir de barrage.

Devant moi, dans le ravin dévasté, les brancardiers courent, ralentis par leur fardeau, d'une course dansante de porteurs nègres.

Nous longeons les talus de près et les obus éclatent à notre droite, suffisamment loin.

La terre ici est partout retournée et brûlée. On s'y est durement battu. Le sol est jonché de sacs, d'équipements, d'armes et de corps allemands...

Les brancardiers qui ont déjà suivi cette route tant de fois cheminent sans trop de faux pas, et leur groupe vivant, tout seul dans le désastre des choses, le groupe articulé de ces trois hommes m'impressionne et m'inquiète... Ils vont... ils vont...

Je retrouve en passant des corps de camarades : A moitié enfoui dans un trou, le buste ouvert, voici le petit fourrier de la 10e, celui qui faisait de la photographie... Il était de la classe 1915. Malgré sa face noircie et ses lèvres retroussées, je le reconnais, à ses lunettes.

Le ravin tourne. Je m'arrête : ici l'artillerie frappe en plein.

Je n'ai que le temps de me coucher pour laisser sauter un morceau de talus devant moi... Je suis couvert de terre... Je me relève... Je me couche... la peur me domine... Les obus se suivent...

Malgré l'attention que j'y porte, je n'entends plus les sifflements des arrivées. Je ne sais plus ce que je fais...

Soudain, sans bruit presque, des projectiles

éclatent tout autour de moi avec d'épaisses fumées blanches. Je sens comme une odeur de fruitier, une odeur de pommes mûres me monter à la tête... Je sais ce que c'est. Mes muqueuses s'irritent, mes yeux se mettent à pleurer. En hâte j'ajuste mon masque, les micas de ma cagoule sont brisés... les gaz pénètrent... Je suffoque...

Dans le vallon, les fumées s'étendent maintenant en nappes blanches comme ces brouillards, tu sais, que les matins déchirent sur les ruisseaux, l'automne...

Je ferme les yeux, mes yeux aveuglés, je cours dans le nuage en retenant mon souffle... Je souffre du nez, de la gorge. De temps en temps, à travers mes larmes brûlantes, je regarde, pour reconnaître ma route. Devant moi, loin déjà, seuls, de leur pas égal, les brancardiers vont toujours...

J'ai fini de traverser la zone lacrymogène, je retrouve ici les obus à balles.

Ce chemin est celui que suit le ravitaillement de nos lignes.

Il est jalonné de morts : l'un tient encore un seau de toile dont le café s'est répandu... un autre est couvert de bidons vides comme de gris-gris sauvages.

La plupart sont horriblement touchés. Ma pensée ne peut plus s'arracher de la vision du pauvre petit fourrier éventré...

Comment sortirai-je de cet enfer, me voilà blessé, la vie s'ouvre devant moi, c'est l'hôpital et son essaim de coiffes blanches, ma mère, la maison, les sourires, toi, mes amis... Plus d'or-

dres, ces ordres plus durs à donner parfois qu'à recevoir. Il faut vivre, je veux vivre...

Mais ces obus qui éventrent, vois-tu, ces obus qui ne cessent d'arriver, ces gros surtout avec leur bruit de chariot, leur sifflement de locomotive!

Deux de ceux-là s'abattent en travers de ma route, brisant tout...

Ils font tant de bruit en éclatant, que je me précipite à terre de peur. C'est absurde... il eût mieux valu en profiter pour avancer.

Entre les gerbes de fumées, quand je lève mon nez de terre, je vois se hâter les brancardiers toujours...

Ah! c'est qu'eux font bien leur service, continuent leur bataille. Moi, je fuis. Je fuis sans honte, éperdûment. Je fuis de toutes mes forces, aiguillonné par la peur, poursuivi par les morts que je dépasse, et devancé par d'autres morts...

Quand tout cela finira-t-il!

Je me sens souffleté par tout le corps, je tombe. Un obus vient d'éclater dans du noir, en plein sur les brancardiers.

J'ai bien fait de ne pas les suivre de trop près...

La fumée monte, je vois un trou d'où quelque chose de sombre émerge, et, fiché dans le sol, le brancard délesté, menaçant de ses deux moignons le ciel bas.

A côté, rampant, hurlant, un corps se traîne vers une motte de gazon, un fossé, une fosse.

J'ai à peine le temps de voir cela, qu'une détonation terrible me soulève et me laisse retomber lourdement. Je suis étourdi.

Quand je revins à moi, je n'avais rien qu'une lourde sensation de mal de tête...

Un abri était proche, je courus à lui... J'y descendis et là je retrouvai, criant toujours, l'un des deux brancardiers qui me précédaient, celui que j'avais vu se traîner tout à l'heure.

— Oh! mes jambes... mes pauvres jambes... Mon Dieu, conservez-moi mes jambes...

Son sang noircissait le sol blanc.

— A boire... à boire... Ah! mes jambes, mes jambes... Panse-moi...

Je cherchai dans ses poches ; il n'avait plus de paquets de pansement. J'avais donné le mien.

Rien dans sa gourde... Je n'avais pas à boire... Je lui dis quelques paroles, de celles qu'il avait l'habitude de dire aux blessés. . lui-même...

Il me regarda longuement, comme quelqu'un qui veut croire qu'on ne lui ment pas.

J'avais pris sa tête dans mes bras, comme celle d'un petit enfant... Et l'effort que je faisais avivait la douleur de mon côté.

Dehors il ne passait personne .. Le soir descendait rapidement.

Je me sentis soudain affreusement seul. Alors, je tournai la tête et je me mis à sangloter contre le mur, tandis que le brancardier commençait à mourir.

Maintenant encore, après t'avoir raconté cette histoire, je ne voudrais pas aller me coucher. J'aurais le cauchemar.

III

LA GUERRE DE MUNITIONS

(VERDUN)



III

LA GUERRE DE MUNITIONS

(Verdun)

Etreint par la boue

A Paul Barrier.

— Un champ de bataille, cher maître, c'est une steppe de boue : boue blanche, boue rousse, selon la formation du sol, mais toujours boue tenace, froide comme la main de la mort... Je ne vous parle que du vrai front, la zone du silence de l'homme dans le fracas de l'acier qui siffle et s'écroule. Au contraire les arrière-lignes sont animées de la vie la plus intense : fabrication des caillebotis, déchargement des rondins, cuisines roulantes autour desquelles, vers la tombée du soir, s'assemblent les hommes de soupe munis de leurs gamelles sonnantes, va-et-vient des camions chargés d'obus, va-et-vient du petit Decauville, va-et-vient des autos de la Croix-Rouge... Toute cette fièvre s'éteint brusquement à un détour de route, et, devant soi, s'étend un vaste silence sifflant.

Une infinie campagne sans herbe, sans arbres, sans maisons... Des zigzags blancs courent le long des landes. A l'horizon que le soir obscurcit déjà se lèvent les fusées moqueuses.

On avance... méfiant, attentif aux bruits, on s'enfonce dans un boyau obscur, et la boue commence à prendre l'empreinte de l'homme.

Les premiers pas sont les plus désagréables. Dès lors qu'on a les pieds tout à fait trempés depuis un moment, ça va.

On avance longtemps. Les boyaux tournent. Quand on a dépassé la zone du 75, le boyau devient plus mauvais, inégal, éboulé ; c'est alors qu'on commence à se courber. On ne parle plus. Et on rampe. Le boyau se fait décidément impossible. On monte sur le parapet et on le côtoie, marchant plus souvent à quatre pattes que debout. Une lueur, un geste, un bruit peuvent amener tout un jappement de shrapnells.

— Pour un homme seul ?

— Pour un rat, quelquefois. Croyez-vous donc qu'il y ait des foules ? Sans doute y en a-t-il, mais je ne sais comment, on ne voit personne. Cette déroute de l'homme dans un tumulte de métal est la chose la plus étrange. Cette solitude... La solitude de la campagne est animée par un souffle de vie qui ne cesse jamais, les arbres, les bêtes, les plantes, les herbes ; il y a bien toujours un toit qui fume, un train qui siffle, des sabots de cheval qui sonnent sur une route. La solitude dans la ville endormie est animée par les lumières et si tard qu'il puisse être, si lointain que soit le quartier, il ne se passe pas longtemps que quelque pénible fiacre ne s'avance et s'éloigne, ou qu'un éclat de voix, un accord de piano ne parviennent des maisons. La solitude de l'océan elle-même est franche, normale, et les lumières de la côte luisent, favorables...

La solitude du champ de bataille est sournoise, sale, suspecte : c'est la fausse solitude épiée dans une foule qui se cache et dont on ne voit que quelques traces ; un cadavre ici, là... Je me figurais parfois une forêt obscure pleine de serpents... On se rend compte qu'on peut mourir sans que personne vous vienne en aide, si on a le malheur d'être blessé d'une blessure qui immobilise. Et cette image de la lente agonie dans la macération froide, est une image qui s'impose souvent.

... A ce propos, je me souviens d'une découverte que fit mon excellent ami Dudule, l'hiver dernier, en Artois. Dudule savait combiner des habitudes fastueuses avec une sévère économie. D'une part, vivre avec un litre de pinard dans son bidon — aussitôt vidé, aussitôt rempli — ; d'autre part, ne pas demander trop de billets de cent sous à la femme et aux vieux, c'est là le plus grand problème du poilu, qui ne peut même pas, avec ses cinq sous par jour, pourvoir aux nécessités les plus essentielles. Dudule avait trouvé cette solution élégante : gagner du « pèse », et il en gagnait à vendre aux officiers de ces encriers, coupe-papier, lampes, bagues, briquets, faits avec des restes d'engins guerriers, et qui furent très à la mode à Paris en 1915.

Or, il arriva que Dudule, étant parti au petit jour chercher des fusées de 77, découvrit, à cent pas d'un boyau, une tête casquée dont le relief se dessinait très nettement au-dessus de la boue plane.

Avec des prudences infinies, Dudule s'approcha et se trouva tête-à-tête avec un mort qui semblait

encore hurler : une tête verte, une bouche crispée, béante, des sourcils froncés et des yeux éteints. Dudule chercha un corps sans tête dans les environs... il ne vit rien. Dudule tira doucement sur le casque, croyant que la tête détachée du tronc allait lui venir dans la main... La tête tint bon... Dudule, s'armant de son couteau, cassa la boue glacée, découvrit peu à peu le buste. Le corps ne portait aucune blessure.

Alors Dudule s'éloigna en rampant, revint à la cagna, raconta aux copains ce qu'il avait vu, et, accompagné de Santerre et de Beurre-au-Train, ses inséparables, retourna achever son œuvre. Après de longs efforts, ils dégagèrent tout le cadavre de la boue.

Le cadavre ne portait décidément aucune blessure. Beurre-au-Train reconnut l'agent de liaison du 3e Baton du 604e.

— Mais comment donc s'y est-il pris pour passer à l'as ? demandait Beurre-au-Train qui avait coutume de poser des questions inutiles.

— Eh ! fait en tobogan, lui répondit son ami Dudule, tu comprends rien à la musique, alors ? C'est bien simple, hier il a plu ; cette nuit il a gelé. Le copain s'est enlisé dans une fondrière, il n'a pas pu se dégager. Comme ça bombardait, on l'a pas entendu gueuler. Et puis aussi, personne ne passe par là, faut dire... J' sais pas, il a voulu aller au plus court... Alors, voilà... Il a enfoncé. Il s'est débattu. Il a enfoncé au fond. Macache pour se dépêtrer... il a gueulé, gueulé, tant qu'il n'a pas été enroué... Et la boue a gelé sur lui et l'a étouffé... C'est pas plus malin que ça... Tu veux du feu ? Mon briquet ne va pas...

L'hébétude des « apprentis-cadavres »

Dans la tristesse glaçante de l'aube verte, les brancardiers, harassés, se hissent hors de la cave du poste de secours, un à un. Ils émergent lentement à l'air libre, méfiants, guettant les bruits, et attendent que les copains soient tous sortis, pour s'acheminer vers le repos.

L'issue de cette cave profonde donne sur un reste de cour, jonché de débris de maisons. Beurre-au-Train fait remarquer que la cour est jonchée aussi de fragments de cadavres négligés, parce qu'on s'est hâté sous le bombardement pour enlever ceux qui, cette nuit, sont morts ici, et qu'on n'a pris que les gros morceaux.

— Tiens, mon vieux, vise le doigt, là... C'est celui de Licarné. Tu reconnais pas la bague avec le bouton de la garde impériale et les deux morceaux de verre bleu qu'il y avait incrustés ? C'est du beau travail. Il était bon pour ces boulots-là, Licarné. Pauv' copain. J'vais la prend', sa bague. C'est malheureux de laisser perdre ça. Je garde ça en souvenir de lui. A moins que je la remette au sergent, pour la famille... Hein ? C'est p'têt mieux ?

— Tout le monde est là ? On fait l'appel, dit le sergent.

Et rapidement s'effectue cette triste cérémonie.

— Gabriel...

— Présent.

— Dupont, Joseph...

— Présent.

— Dupont, Ferdinand..

Silence. Dupont Joseph s'est trouvé séparé de son frère quelques instants. Depuis, il ne l'a pas revu. Il a cherché toute la nuit. Il espérait le retrouver au poste. Dupont Ferdinand n'est pas encore rentré.

— Où te souviens-tu d'avoir perdu Ferdinand?

— C'était vers les premières lignes, à gauche du talus des Sénégalais.

— Tu ne l'as pas vu blessé?

— Non.

— Il a dû se perdre et tomber prisonnier des Boches. — ... Disparu, murmure le sergent en écrivant sur un calepin... T'en fais pas, Joseph, il est sûrement prisonnier. Tu l'aurais retrouvé.

Dupont Joseph, morne, blême, demeure sans bouger, debout, inerte, les yeux atones.

Et l'appel se poursuit. Il en manque seize, cinq tués et un disparu, dix blessés.

— ... En avant.

Les hommes se regardent les uns les autres avec une sorte de surprise, sous cette lumière cruelle et pauvre du petit jour, qui dramatise encore la fatigue hagarde de ces faces tachetées de boue. Certains sont écorchés par des pierres, des éclats lointains, qui sont venus les frapper sans les blesser. Et le sang de leurs plaies se caille dans la glace.

Quelques-uns, d'une main tremblante, débouchent leurs bidons et vident la dernière gorgée.

A pas de vieillards, appuyés sur des cannes, lentement, les hommes se mettent en marche

avec des nonchalances de bestiaux. Le bombardement se calme un peu, le salut est proche, chaque pas qu'on fait éloigne de l'enfer de l'acier. L'anxiété des hommes stimule leur accablement. Ils trébuchent. Ils butent dans des trous de marmites dissimulés sous la boue de la route rocailleuse, mais l'effort, le dernier effort, les relève, et ils avancent.

— Tu parles d'une dégelée...

— On n'a pas eu trop de pertes, sauf cette putain de marmite qui nous a baisés comme on sortait de la cave, hier soir... C'était au moins un 380...

— On dit toujours que c'est un 380, quand ça vous tape tout près de la gueule, ces gros-là... Mais c'était pas plus qu'un 210.

— Oh! et puis... j'm'en fous, hein... Tout ça ne vaut pas l'pucier qu'on va repérer au grand repos. Pas vrai?

— Attends un peu d'avoir fait au moins deux kilomètres, poteau, avant de penser à la nouba, Nicolas...

— T'en fais pas, c'est fini pour nous encore ce coup-ci.

Dans l'air calme et frais du matin toujours plus rougissant, claquaient et vibraient longuement des rafales espacées, fatiguées elles aussi, d'une artillerie qui se repose un peu. Ici et là s'essoufflait une marmite vaine qui éclaboussait la boue des champs. Et les hommes raillaient de leurs voix brisées ces dernières ennemies impuissantes.

Dupont Joseph et le sergent marchaient en tête, appuyés l'un sur l'autre, sans parler.

— Tiens, qu'est-ce que c'est que ça, là-bas, contre le tronc ? Tu vois pas, Joseph ?

— Qui ? Non, sergent... Qui ?

— Un mort, sans doute...

— On le dirait...

Une statue de fange s'adossait aux restes d'un arbre. Les deux hommes s'approchèrent sans hâte de ce corps immobile, hiératique, les bras ballants, les mains ouvertes, les yeux fixes.

— C'est pas un mort, dit le sergent, sa bouche bave.

Dupont Joseph avançait du pas d'automate des grandes lassitudes et ne s'arrêta pas.

Le sergent marcha vers l'homme immobile.

Un homme... une allure d'homme... un reste humain au corps intact, et amputé de la raison... un bloc de boue... la boue séchait en plaques épaisses sur sa face, masque gris où brillaient une bouche rouge baveuse et deux yeux fixes.

— Tu es blessé, vieux ?

L'homme se mit à chanter.

— Où est ta blessure ?

— Eeeeh...

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Eeeeh...

— Ton corps (geste) n'est touché nulle part ?

— Eeeeh...

— Quel régiment, dis ?

Cette question réveilla la conscience du soldat. L'homme n'avait su répondre s'il était blessé. La mémoire de sa situation militaire lui revint.

— Brancardier...

— Brancardier ! divisionnaire !... Mais... Tonnerre de Dieu ! C'est Ferdinand !

Et le sergent détacha les écailles de boue du visage de l'homme.

— M... ! Ah ! m... Joseph ! Joseph !

Joseph était déjà loin, et le sergent ne pouvait plus courir ; sa voix creuse ne pouvait non plus réveiller le dormeur en marche vers le repos.

Joseph gravissait une petite colline. On le voyait qui clopinait, s'éloignait, lentement.

Un sifflement lourd.

— Elle passe, a dit le sergent qui se baisse instinctivement et fait baisser Ferdinand qui s'écroula dans la boue, comme un paquet de hardes.

Une grosse fumée noire développa des volutes compactes autour d'un bref point rouge. Le vent du matin dissipa le nuage.

Au milieu du chemin, un petit tas remuant stagnait, là où était resté Joseph.

L'horreur rendit des forces au sergent qui se hâta, boitilla, vers le blessé. Quand le sergent arriva, Joseph, les tripes au vent, percé à jour, expirait.

Le sergent revint vers le frère. Déjà des camarades l'entouraient, et la lente caravane reprenait sa marche. Deux copains soutenaient Ferdinand. Ils passèrent en silence à côté du corps ; heureusement celui qui vivait ne reconnut pas l'autre.

Une heure après, le sergent amenait Ferdinand Dupont au médecin auxiliaire.

— As-tu des troubles visuels ? demanda le médecin.

— Euh...

Le médecin agita ses doigts sous le nez de Ferdinand.

— Ça va, mon vieux. Ce ne sera rien. Du repos. On l'évacuera sur une ambulance. Fatigue générale.

La Chanson de Lorette

(*Complainte de la passivité triste des combattants*)

Ironiques, moroses, lassés.

— Y a pas lieu d's'en faire... Faut pas chercher à comprendre, disions-nous là-haut...

Et beaucoup s'irritent contre qui voudrait les forcer à raisonner. On est trop fatigué pour penser, trop hanté, inconsciemment de « la marmite qui sera pour sa gueule », pour garder la vigueur de raison de discuter. Et les plus alertes subissent cette influence déprimante. Que voulez-vous, on profite du seul avantage de cette vie qui vous est imposée, l'absence de responsabilités, la léthargie de l'initiative, on finit par prendre un certain plaisir à ne pas disposer de soi une seule minute : le pâturage est maigre et l'endroit est dangereux, mais on n'a que la peine de brouter ; même poussée jusqu'à l'esclavage et dans des choses qu'on doit exécuter sans conviction, la discipline n'est pas entièrement sans charme...

... Rythme monotone des relèves, train-train des blessures ou des morts, des camarades qui s'égrènent lentement, heures des postes d'écoute, longues nuits des premières lignes — on vit surtout la nuit, le jour on se terre — ; et la route du retour, et les kilomètres tortueux dans la pénombre des boyaux énervants comme un labyrinthe ; le cantonnement, l'énorme sommeil écrasant qui abat, nez contre paille, sur le seuil de la grange,

avant qu'on ait seulement retiré son sac ; la chasse aux poux, le patient grattage de la boue au couteau, l'exercice que les gradés infligent à ces hommes fourbus, les corvées (car il faut les tenir en haleine), et le soir, après la soupe, les beuveries bruyantes et sans rires, entassés dans des chambres étroites de paysans, coude à coude, sur des bancs; on y boit une petite bière clairette et aigrelette à deux sous le verre, jusqu'à ce qu'on commence à être saoul...

Et c'est alors qu'on se met à chanter.

La chanson est restée la dernière expression de ces âmes presque mortes. Ce sont surtout des chansons du temps de paix, le temps où on vivait; des chansons drôles et polissonnes, et le sourire de ceux qui les écoutent a cette acuité sourde de qui se dit : « Suis-je de ceux qui retrouveront ça »... Les soldats ont aussi un goût redoutable pour les chansons sentimentales, et ils applaudissent très fort les braves copains qui chantent longtemps, d'une voix dure, des choses très convaincues. Enfin, on chante aussi parfois des chansons du front; mais ce ne sont jamais des chansons patriotiques. Elles sont sans héroïsme, on y parle de femmes, à la façon grave dont on y pense, lorsque, engourdi par le froid, assommé par les éclatements, on lutte contre le vacillement de la torpeur, et que, comme un cinéma vertigineux, les souvenirs les plus doux repassent, incohérents.

Elles ont toutes un ton plaintif, une allure de complainte, traversées parfois d'un éclat de révolte sociale ou d'un cri d'indignation contre l'ennemi.

Elles sont contradictoires, lyriques, naïves, pénibles. Elles expriment bien ce pauvre camarade boueux et résigné, débonnaire sous son casque cabossé, et qui n'a pas pensé encore depuis deux mois à recoudre son bout de ruban de croix de guerre arraché par un fil de fer... Il comprend bien... mais... Faut pas chercher à comprendre... On est les cons... Qu'est-ce que tu veux... Ah ! si on revient ! »



Un soir de fin d'hiver, dans une profonde chambre de paysan, autour d'une table ronde, nous buvions dela bière, écoutant Pierrot « pousser ses goualantes ». On venait d'Artois, on avait passé de longs mois dans la boue et la neige de Neuville-Saint-Vaast, on avait eu quelques semaines de grand repos en Picardie, dans de gros villages épargnés où le civil nous avait cordialement fêtés, et un matin les sergents nous avaient réveillés dans notre paille : « Debout, là dedans ! A quatre heures et demie rassemblement devant le château avec tout le fourbi ». Et quelques heures après, on avait pris le train, entassés dans des wagons à bestiaux. Les Parisiens navrés avaient vu le tramway de Noisy-le-Sec filer en sonnant dans la direction de l'Opéra « Ah! la vache, y a pas de danger qu'il aie de panne aujourd'hui ». « Comprends-tu, poteau, (en s'adressant au tramway plaintivement) c'est comme si je te courais après et que tu me rattrapes ». Le train avait tourné vers l'Est.

On s'était endormi, on s'était réveillé, on

avait regardé le paysage ; une lumière triste, des prés spongieux, de hauts massifs de feuillages légers, des labours pâles, une boue rose, un ciel blanc, des villages en loques.

— On va sur Verdun.

— Ou dans les Vosges.

— L'ordonnance du général a dit à Germain...

On était descendu à Pargny, et le lendemain, sac au dos, on était parti à travers les bois et les prés semés de tombes françaises et allemandes, traversant des villages démolis où subsiste une vie de misère, et on s'était arrêté à Villers-aux-Vents, petit amas de ruines sur un monticule en dos d'âne.

Il n'y avait pas de doute, c'était bien droit sur Verdun qu'on allait, et quand, avant de s'endormir, dans nos vastes granges, un éclat de rire partait, ici ou là, il s'éteignait vite et ne se propageait jamais. C'était le moment où on écrivait beaucoup à ses vieux, à ses frangins, à ses frangines, à sa poule, à ses mômes.



— Pierrot, chante-nous la chanson de Lorette, demanda quelqu'un.

— Oui, c'est ça, la chanson de Lorette.

— Tu peux y aller, on n'est que des copains ici.

— Y a pas d'jésuites.

— On reprendra tous en chœur au refrain.

Pierrot but un coup et, la tête baissée, les yeux mis-clos, commença, sur un ton très doux, presque à mi-voix, comme un enfant qui pleure seul,

Au refrain, nous chantions tous, comme pour une litanie, en voix de tête et très faiblement :

Quand au bout d'huit jours,
Le repos terminé
Nous allons reprend' les tranchées,
Notre vie est utile
Car sans nous on prend la pile.
Oui, mais maintenant
On est fatigué,
Les hommes ne peuv' plus marcher,
Et le cœur bien gros
Avec des sanglots
On dit adieu aux civlots.

Après cette notation très fine des contradictions inconscientes des hommes, tantôt convaincus, tantôt révoltés, et enfin résignés le cœur gros; le poète qui, en quelques vers, avait si parfaitement exprimé le désordre de notre cœur, s'égarait dans du lyrisme naïf, inévitable chez le chansonnier populaire, mais au cours duquel il accrochait çà et là de très belles images, évoquant en nous une foule de souvenirs qu'il nous plaisait de retrouver.

Huit jours de tranchées
Huit jours de souffrance;
Pourtant on a l'espérance.
C'est enfin la relève
Que nous attendons sans trève,
Quand avec la nuit, dans le profond silence,
On voit quelqu'un qui s'avance.
C'est un officier de chasseurs à pied
Qui vient pour nous remplacer...
Doucement, dans l'ombre,
Sous la pluie qui tombe,
Nos petits chasseurs viennent chercher leur [tombe...

Et nous reprenions tous, émus à pleurer de tous ces souvenirs de neige et de pluie et de grand vent cruel, et de mort lente, de veillées énervantes où on lutte contre un sommeil funeste, où on désespère tranquillement de jamais revenir, avec un arrière-goût frénétique pour la vie joyeuse la plus folle.

Adieu la vie, adieu l'amour,
Adieu toutes les femmes,
C'est pas fini, c'est pour toujours
De cette guerre infâme...
C'est à Lorette, sur le plateau,
Qu'on doit laisser not' peau
Car nous sommes tous condamnés;
C'est nous les sacrifiés...

Le dernier couplet exprimait un sentiment nouveau. C'est le poilu qui vient d'échapper encore une fois à la mort et qui reprend un certain espoir latent, une volonté de justice et de vengeance nécessaire, sa seule force pour résister à d'obsédantes tentations de suicide.

C'est malheureux d'voir
Sur les grands boulevards
Tant d'cossus qui font la foire...
Si pour eux la vie est rose
Pour nous c'est pas la même chose.
Au lieu d'se prom'ner,
Tous ces embusqués
F'raient mieux de venir dans la tranchée.
Tous nos camarades
Sont étendus là
Pour sauver les biens de ces messieurs-là...

Et cette fois le chœur est hargneux. On se figure déjà qu'on est revenu pour de bon, avec la volonté d'imposer la loi à ceux de l'arrière.

C'est à vot'tour, messieurs les gros,
De monter su' l' plateau
Si vous voulez faire la guerre
Payez-là de vot' peau.

Je ne sais si jamais ceux qui n'ont pas entendu cette chanson, chantée par mes pauvres camarades boueux, entre deux massacres, pardonneront à l'auteur illettré qui la composa, sur ce funeste plateau de Lorette où il devait lui aussi laisser sa peau, les naïvetés de forme, les défauts de rythme, et ce que la musique, qui est dans l'ensemble d'un sentiment pénétrant très juste, peut avoir de criard et de mièvre.

Peut-être un musicien pourrait-il en faire quelque chose de parfait.

Je sais que tous ceux du front, même s'ils ne la connaissaient pas, en seront touchés, et qu'ils y retrouveront le serrement de cœur de l'heure lugubre du départ des relèves, à la tombée du soir, dans les villes incendiées, les longues files d'hommes énervés s'encombrant, des éternités, dans les boyaux où on s'enfonce... sur la route, une cuisine roulante tinte comme une voiture de laitier... tout autour claquent des rafales d'artillerie... Ils retrouveront l'étrange sentiment d'épouvante enfantine des solitudes suspectes quand on avance dans le grand désert blanc... L'herbe grise hérisse par touffes une terre chauve. Les oiseaux nocturnes aux repas immondes, les rats insolents dont on comprend trop bien ce qu'ils mangent pour être si gras, regardent passer les hommes. Et on guette filer, dans le ciel obscurci, la trace rouge de corps rapides qui sifflent, clairs ou graves, dans un fracas qui se

martèle en des repaires proches insoupçonnables. Terre enchantée, déserte et trépidante, illuminée de fusées blanches, vertes et rouges pour quelque fête cruelle. L'homme qu'on mène là est triste et passif. Il lui faut le tord-boyau versé à pleins bords les jours d'attaque, pour en faire une brute. Normalement, il est triste et passif, et c'est bien sa passivité douloureuse qu'a su, dans sa mauvaise musique et ses mauvais vers, exprimer le poète de la chanson de Lorette.

Le dernier jour de vie certaine

J'entrai dans l'église bleue d'ombre humide et rose de soleil, déserte.

Les grandes orgues jouaient, édifiant de puissantes architectures musicales sévères.

— C'est l'abbé Nivert qui joue du J.-S. Bach, me dis-je, en m'arrêtant sur le seuil. Il y a une manière sobre et souveraine de déchaîner les grandes orgues qui donne le frisson à la troisième note...

Et pendant un temps indéterminé, je suis sorti de ma vie et de mon temps.

A Bach succéda la sérénité bonhomme du vieux Franck ; aux puissantes foulées du basson, le bourdonnement doré du violoncelle ; aux armatures de cathédrale, la paix d'un cabinet de travail ouvert sur un jardin d'été, de roses et d'abeilles.

Vers le soir, Nivert et moi nous sommes sortis de l'église.

Un gros orage s'était amoncelé, s'était déversé sur la terre et venait de prendre fin. Du haut du mont feuillu où s'élevait l'église, par delà les écailles pâles des toits pressés de la petite ville, étincelait une campagne lourde, riche, grasse...

Nous sommes restés longtemps à regarder le soleil blanc projeter de grands jets électriques, de lumière pure sur les mamelons luisants, vert bleu, vert jaune, nets, immaculés, dormant comme au fond d'une eau rapide et profonde, sans pli.

— Je vous sais gré du meilleur de mon cœur, Nivert, de ce que vous ayez pu me faire oublier pendant une après-midi, par votre talent et votre piété, que j'étais Français et soldat, et qu'il y a la guerre, et que nous y retournerons, et qu'il nous est interdit d'exister depuis des mois, comme il nous le sera pendant combien d'autres mois encore.

L'abbé Nivert rit.

Il m'aimait bien, malgré que je fusse un demi-mécréant, et je l'aimais et le respectais pour sa sincérité, sa largeur d'esprit, sa discrète souffrance dans un monde de cagots oppressifs, et sa loyauté dans les discussions.

Lorsque j'avais demandé à être envoyé au front dans un groupe de brancardiers, une seule chose m'avait inquiété : tomber dans un milieu canaille d'infirmiers expulsés d'hôpitaux et d'ambulances, et envoyés au front, eux, à la suite de quelque scandale ; car, pour les grands chefs, le front, c'est la pire punition: on juge des choses, comme on les sent. Heureusement que le groupe où l'on m'avait affecté se trouvait être composé de volontaires, anciens embusqués malgré eux, comme moi-même. Et parmi eux, je m'étais fait quelques amis charmants, des premiers desquels était l'abbé Nivert. Orateur, écrivain, artiste, l'homme fort du parti catholique de sa province, la plus anticléricale de France.

Les autres ecclésiastiques, de par cette hostilité naturelle que certaines formations d'esprit ont pour l'intelligence, le craignaient, je crois, mais s'inclinaient devant sa supériorité, profitaient de la déférence qu'on lui témoignait et sa-

vaient d'ailleurs aimer sincèrement son austérité.

... Nous traversions la grande rue de Condé-en-Barrois, pleine de soldats flânant. Des tumultes éclataient devant la porte des marchands de bière. Le charme de la musique d'église et de la belle lumière était dissipé, et Nivert silencieux se sentait aussi triste que je l'étais moi-même.

J'avais coutume de réagir contre ces « cafards » en émettant des idées générales :

— L'armée est laide en ceci qu'elle est fortement constituée à la manière d'une organisation physiologique; elle a des muscles, qui sont ces combattants que voici pullulant; elle a un tube digestif, l'intendance; elle a des nerfs moteurs et sensitifs, les états-majors, elle a une ossature, la hiérarchie; elle a un système auditif et visuel, l'espionnage et l'aviation, mais quel est son cerveau ? Cette géante statue acéphale est un monstre, et heureux seront les temps où on la montrera dans un muséum.

— Son cerveau, devrait être le commandement, me répondit Nivert. Sans doute, me direz-vous qu'il n'est pas en proportion du reste du corps... D'ailleurs, vous serez moins choqué de cette atrophie si vous ne considérez l'armée elle-même que comme un des organes de la nation et cet organe n'est pas sans doute celui de l'entendement ni de l'imagination.

— Je ne sais quel il est, répondis-je, c'est vraisemblablement une excroissance qui absorde les forces de l'organisme sur lequel il se greffe, car les nations les mieux portantes n'en sont pas moins affligées.

— Je vous concéderai que l'armée, pour continuer le parallèle, est un organe ancien, un appendice, dont on peut prévoir qu'un jour on pourra l'éliminer. Vous vous rappellerez certainement d'un passage de Pierre Nozière, où, à propos d'armures de chevaliers, Anatole France oppose la simplicité d'esprit des géants qui s'enfermaient dans des carapaces, au corps débile du savant. Mais les choses militaires furent grandes par la force d'enthousiasme et de dévouement qu'elles ont suscitée.

— Les peuples ont hélas toujours vénéré les grands déploiements de force physique. La science, avec ses frêles appareils de verre et de papier, n'a pas le prestige des défilés interminables de masses humaines et de masses d'acier emportées dans le tremblement du sol au trot de longues chaînes de chevaux puissants ou de tracteurs trépidants.

La science militaire est la plus dérisoire, la plus enfantine des sciences — ou plutôt elle n'en est pas une. Ses lois sont restées celles des hommes primitifs groupés en tribus ennemies, mais elle sait s'entourer de mystère, elle a ses fidèles, elle a des théoriciens pour édifier les dogmes de son mysticisme.

— Je ne vois pas qu'il en soit autrement de toutes les manifestations humaines...

Et l'abbé Nivert allait poursuivre, mais au-devant d'eux accourut un de nos camarades, équipé, casqué, sac au dos, qui nous cria :

— Vous en faites pas, vous autres, jaspinez comme si c'était da s un meeting. — Vous n'avez

pas l'air de savoir qu'on met les cales dans dix minutes.

Et sans attendre le reste, Nivert et moi, en un bond, nous voilà au cantonnement; le temps d'enfourner quelques objets dans les musettes et dans le sac, nous étions prêts.

— Où allons-nous? demande Nivert à un groupe.

— On dit que c'est à la cote 304, ou au Mort-Homme.

Et nous découvrîmes tout à coup que nous avions oublié de manger.

Quelques instants plus tard, quinze par quinze, on nous enfournait dans les automobiles où nous avons fait un mauvais repas de conserves, silencieux, sans humeur de reprendre la discussion.

Pendant un arrêt du convoi qui s'étendait dans la campagne noire, comme un long annelé luisant, l'élégant automobiliste nous expliqua que pour leur précédent voyage il avait fallu cinquante-neuf voitures à l'aller, mais vingt-cinq seulement au retour, grâce à quoi il avait pu faire pendant trois jours la nouba à Châlons.

Les hommes furent un petit instant avant de comprendre pourquoi au retour on n'avait eu besoin que de moitié moins de voitures, et, ayant compris, ils lui exprimèrent qu'il était un salaud.

— Crois-tu qu'on montera en ligne ce soir?

— Bien sûr, sans ça on nous aurait pas fait venir à l'improviste.

— Mais non! penses-tu! On sera pas à Verdun avant minuit.

— Eh nouille! On passe pas par Verdun, que je te dis :

— Qu'ça fout ça! il sera trop tard...

— Ça chauffe sûrement là-haut pour qu'on embarque la division comme ça...

— Par où qu'on passe, alors, si c'est pas par Verdun.

— Ah! tu t'en fais bien, toi, tu mourras d'une méningite dans la fleur de l'âge. Qu'une marmite te descende à Verdun ou au Mort-Homme, hein? c'est du kif. Faut pas chercher à comprendre, poteau, faut pas s'en faire.

— Tiens, regarde, Dudule, lui, s'en fait pas, il sait qu'en ce moment il boit son pinard et que quand on sera en ligne il se mettra de la gniole plein le lampion.

Dérangé dans son occupation, Dudule s'interrompit de boire et de sa voix formidable :

— Dudule t'emmerde! comprends-tu? Dudule, lui, il n'a pas les foies pour ramasser un poilu sur le billard, hein! moulé dans un cor de chasse! fait en toboggan! râclure de pelle à...

On s'empresse de calmer une colère redoutable :

— Allons Dudule, mon vieux, fâche-toi pas, c'est pas l'moment; t'es un copain, on le sait...

— Dudule, comprends-tu, c'est un mec à la redresse, c'est un...

— Oui, Dudule, t'es un frère... oui mon vieux Dudule...

— J'ai été trois fois condamné pour détournement d'mineure, c'est vrai, j'm'en cache pas, j'm'en vante, ça prouve au moins qu'j'en ai une

paire ! J'ai eu deux citations ; eh bien là-haut, tout à l'heure, j'aurai la troisième ou j'crèverai.

Dudule ne se vantait pas. Le joyeux nécrophage de l'hôpital est devenu le brancardier le plus dévoué.

VERDUN

A M. l'abbé Bourgoin
et à M. l'abbé Galandeau,
mes compagnons de champs de bataille
et mes fidèles amis.

Le Creuset

Le campement était une forêt parsemée de clairières. Les hommes y étaient arrêtés à l'aube. Et les guitounes construites, la soupe avalée, ceux qui pouvaient dormir ont dormi jusqu'au soir. Quelques-uns, étendus sur des broussailles sèches, ont attendu l'heure du départ pour les lignes, écoutant l'orage des rafales de canon confondues en un seul ébranlement dont les nappes de son, lourdes, sourdes, ont roulé dans les vallées, sans arrêt, à partir de midi.

J'ai préféré, malgré de grands avantages, ne pas jouir de l'indifférence animale.

— Doit-on, me disais-je, faire l'effort d'impartialité d'admirer le guerrier respectueux du rite qui se tranche la gorge aux pieds d'une statuette grossière peinte en couleurs vives ? Sa foi est pure, mais une disproportion pénible entre la grandeur de son sacrifice et l'inanité cruelle de l'objet, écœure comme un monument grandiose et sans art. C'est de l'amour et de la pitié qu'il faut donner aux héros. Si vous leur donniez davantage, que vous resterait-il pour cet autre

guerrier qui, secrètemeut converti par des étrangers plus affinés, fend d'un coup de hache l'idole exigeante, et tombe percé de coups par les chefs épouvantés du sacrilège ? Les hommes de la tribu, revenus de leur frayeur, étonnés que le Dieu ne se soit pas encore vengé, ne s'apercevront-ils pas que déjà les tarets rongeaient la bûche divine, et n'adopteront-ils pas une superstition nouvelle plus clémente ?

Tandis que je rêvais ainsi de choses préhistoriques, l'abbé Nivert écrivait des lettres, Siméon lisait *l'Humanité*, et Dudule dormait.

J'aime et vénère en Siméon l'effort du travailleur manuel vers la vie intelligente, sa volonté à s'appliquer sur de gros livres, sa jalousie de liberté râleuse, ses accès de gouaille indulgente et fine, sa chasteté rude selon Zola, son amour clairvoyant et sévère pour sa classe. Je n'ai pas besoin de dire qu'il est déjà, à vingt-quatre ans, un vieux militant socialiste et syndicaliste. Depuis la guerre, il est très tourmenté, et l'on pourrait suivre en lui les progrès de la crise de conscience de tout le prolétariat européen.

— Çà a l'air de chier là-haut, dit Siméon en pliant son journal.

— ...

— Ça chiera jamais plus fort que sur l'Yser, en tous cas, ou qu'au 9 mai à Loos.

— ...

— Et voilà trois ou quatre heures que ça dure. Sur l'Yser, ça n'a duré qu'une heure ou deux.

— ... Pour nous, du point de vue d'un dégeulasse qui se fout des copains... c'est la guerre... oui, pour nous, ça vaut autant. Quand on mon-

tera ce soir ce sera fini. Leurs canons en auront marre.

— Tu sais que Verdun, c'est la guerre de munitions, mon vieux, et nous n'avons pas encore vu ça ? Je crois que personne n'apprécie l'immense différence qu'il y a entre la guerre de tranchée et la guerre de munitions.

— Bah ! on va le voir tout à l'heure.

— Dis même qu'on ne verra plus que cela maintenant.

— Ah ! tu charries toujours quand on cause sérieusement, t'as toujours l'air de prendre l'autre pour un ballot.

— Mais non, je suis très sérieux. Après la recherche du percement du front qui ne coûtait la vie qu'à cent mille hommes ici ou là, c'est maintenant la demi-erreur de l'anéantissement de l'adversaire, sur place...

— Ecoute, mon vieux, je ne sais pas comment tu peux monter en ligne quand tu as dans la tête toutes ces blagues à vous rendre marteau. Tu n'auras jamais la mentalité du soldat. A chaque offensive on se dit que c'est ce coup-là. Et on le croit. Si on ne le croyait pas, on marcherait pas. Si on pensait, on pourrait jamais se faire casser la geule.

— C'est d'ailleurs justement pour que vous ne pensiez point que voici que le cuisinier s'approche pour nous distribuer la gniole.

L'appel du cuisinier réveilla Dudule en sursaut, mais ce fut un réveil joyeux ; il tendit son quart.

— Au jus là-dedans !

Et Dudule s'indigna quand il vit que je me

lavais la figure et les mains avec le quart de litre d'ignoble alcool presque dénaturé, fort à peut-être soixante-dix degrés, qu'on versait aux hommes de relève.

Dudule, lui, se trempa les lèvres avec délices dans le gobelet géant qu'il portait toujours avec lui ; il en ressortit une face violette, et, rattrapant sa respiration, il soupira doucement :

— Ça va, dit-il, elle est à point...

— Hé Dudule, gardes-en pour tout à l'heure !

— T'en fais pas. Si t'es bousillé avant d'avoir bu la tienne, je te la retiens !



En longue file hâtive les hommes traversèrent la grande rue de Montzéville au crépuscule. Lumière morte, bourgade morte, portes closes, toits effondrés. La fontaine seule continuait à vivre comme autrefois, et sa voix d'autrefois s'étouffait dans un fracas rageur.

— Dans quelles forges souterraines se martèlent ces coups gigantesques sous ce village mort.

Les hommes rasaient les murs, en file indienne.

Des convois de munitions d'artillerie traversaient au triple galop, dans une sonnaille d'acier massif entrechoqué, la grande rue déserte.

L'oreille se réhabituait à guetter d'invisibles serpents qui commençaient à siffler, chœur toujours plus audacieux, toujours plus fréquent. De gros fracas de plâtras s'éboulaient, s'aplatissaient et empoussiéraient âcrement les relents de viande pourrie qui émanaient des maisons mortes. Déjà on trébuchait dans des cadavres que la nuit

tombante ne faisait distinguer que trop tard... J'ai remarqué qu'un cheval mort, le cou flasque et les jambes raides, l'avant-train ratatiné et la croupe énorme, était d'un spectacle généralement plus désagréable que la plupart des cadavres d'hommes. Sans doute est-ce parce que c'est plus gros.

— Qu'est-ce qu'il a pris celui-là! disait chacun en sautant par-dessus quelque chose.

C'était un gros petit bonhomme tout pâle, décapité aux trois quarts, et drôlement contorsionné dans une flaque noire gluante.

La file des cadavres était dès lors ininterrompue ; leur foule prosternée s'épaississait à mesure qu'on avançait. On avait dépouillé tout respect. Cette image, toujours ressurgissante, de ce que les hommes redoutaient de devenir d'une minute à l'autre, irritait. Dudule, qui était devant moi, (il avait déjà bu toute sa gniole) saoul à s'écrouler, trébuchait à chacun de ces obstacles. Et chaque fois disait, en manière d'oraison funèbre, un :

— Merde!

formidable et bref.

D'un coup, à un détour du val, monta la farandole des fusées longues, qui penchent la tête, de grands blés lumineux, toujours fauchés et rejaillissants, dont la ligne immense marquait de pointillements éclatants l'extrême du front. La route n'était plus indiquée que par la chaîne discontinue de ces masses noires qu'on évite ou qu'on enjambe, selon qu'il s'agit d'un cheval ou d'un homme.

Ils descendaient une pente rapide, vers le village d'Esnes, contournant une croupe élevée

semblable, dans la nuit, à un paquet de pétards qui prend feu.

A mesure que la troupe avançait dans la cuvette d'Esnes, la boue montait. De chaque trou de marmite fusait une fontaine boueuse et dans ce déluge, on trébuchait comme dans des chausse-trappes.

Ils croisèrent un être agile qui sautait de trou en trou.

— Vous y montez les copains ? Ah ! merde ! Il n'en arrivera pas lourd là-haut ! J'en viens, moi... J'ai été blessé tout de suite, près d'ici... Je m'en fous maintenant... J'ai la bonne blessure... le poignet... Ha ! mon vieux ! C' t' orchestre ! Jamais vu ça ! Vous allez au poste ? Moi aussi... Je me perds tout le temps à ce carrefour ! Ah ! J'ai le filon !.. Mon vieux, quand j'ai senti comme un coup de bâton sur l'abatis...

Devant l'église, le fracas redoubla d'intensité. Certains avaient déjà dû faire quelques plat ventres. La boue commençait à mouler les hommes du casque aux talons. Dudule se dégrisait au danger.



Quand ils le traversèrent, le village en était arrivé à ce degré de destruction où les murailles, encore debout par une invraisemblance d'équilibre, s'écroulent pan par pan. C'est alors que la lune vint à se lever. Joignant aux courtes lueurs rouges jaillies des canons sa clarté morte, elle enveloppa ces choses ruinées d'une phosphorescence sous-marine. Les reflets sanglants de la grande mare boueuse qui couvrait la terre jaillis-

sante de sources, lac hérissé d'épaves d'où émergeaient des haillons roides de hautes maisons croulantes, et nulle trace de vie humaine. J'évoquais la destruction de Sodome et Gomorrhe que la vengeance aurait poursuivie jusque dans les profondeurs de l'eau.

De partout claquaient des rafales de 75, suivies d'une vertigineuse vibration d'élytres métalliques. De partout soufflaient des marmites qui éclataient comme un écroulement de tombereau de ferraille.

Emu par cet étrange spectacle, guettant l'élan de ces noirs poissons rapides qui s'élancent ou s'abattent avec des sifflements aigus. J'eus alors un moment de distraction funeste. Un gros 210 vint à tomber près de moi. Mais quelqu'un me prit par la nuque, et, à peine si nous tombions dans un trou, Siméon et moi, que la terre secouée nous claquait sa fange au visage; une sorte de chaleur rouge brûla nos rétines sous nos yeux fermés, et toute la charge d'acier nous passa par-dessus avec ces étranges plaintes d'agonisants que modulent longuement les gros éclats, comme un envol de harpies.

Nous avons repris notre route, courant dans ce dangereux passage, trébuchant sans cesse, les mains déchirées, la tête ébranlée, et c'est hors d'haleine que j'arrivai devant le château d'Esnes, dans les caves duquel était le poste de secours.

Assis sur les marches du perron, j'essuyais la boue du bord de mes paupières et de ma bouche.

Siméon était à côté de moi.

C'est seulement alors que je réalisai le danger dont m'avait sauvé Siméon, et la grandeur de la

spontanéïté de mon camarade. Il faut avoir compris l'égoïsme haineux qui règne dans cette zône pour s'étonner de ce qui, dans la vie normale, serait assez naturel à beaucoup d'hommes. Il faut avoir saisi ces regards inquisiteurs, brefs, qu'on échange comme sans y prendre garde. « Nécessairement y en aura de démolis. Sera-ce toi, sera-ce moi, sera-ce lui ? »

Et les plus nobles seuls refoulent ces relents immondes. Les autres n'en sont pas conscients. Et Siméon, entendant une marmite tomber à quelques pas, avait pensé à son ami avant de penser à lui-même, il lui avait sauté dessus pour le prendre à la nuque et l'entraîner dans sa chute, pendant les deux ou trois secondes de silence qui suivent le gros souffle asthmatique et précédent le déchirement du feu.

Siméon trouvait cela aussi naturel qu'un autre eût trouvé de ne penser qu'à lui et de marcher sur les lambeaux de mon corps.



Formés en équipes de quatre, dont l'un porte le brancard, les hommes montent vers les lignes. Ils retraversent le village, repassent sur cette dangereuse place de l'Eglise où voici encore de nouveaux cadavres. Quelle chose étrange que ce royaume de fées mauvaises, où on ne voit personne sinon des cadavres. Jamais un vivant. Ces cadavres sortent donc de terre ! On sait qu'il y a des milliers d'hommes ici. Toutes ces marmites ne partent ni n'arrivent du ciel ! Mais c'est qu'on se cache pour tuer comme pour mourir. Et ces ca-

davres sont ceux de pauvres bougres pris comme ils sortaient de leurs repaires. Plus loin, toute une corvée d'eau sur laquelle un shrapnell a éclaté : une douzaine d'hommes couchés en étoile.

L'infinie variété des cadavres! Les uns semblent dormir, nez contre terre, ou couchés en chien de fusil. De certains s'égaille une nichée de rats, quand on s'approche. D'autres sont par fragments. On ne sait auquel appartient ce bras qui sort d'un trou de boue comme un bras de noyé.., Et on passe en courant, sans y prendre garde. C'est plus tard, dans le calme du repos, que toutes ces images ressuscitent... C'est alors qu'on reprend conscience de ce qui est normal, et qu'on s'effare...

On court... Gare! On s'aplatit. Secousse violente comme une électrocution manquée. On se tâte : Je suis intact. Et, tout haut, d'un ton assuré :

— Personne d'atteint?

Une voix, si changée qu'on ne sait quel est le camarade qui répond :

— Moi, moi...

— Qu'est ce qu'il y a mon vieux?

— Je ne sais pas... C'est pas grave... C'est rien.

— Où c'est-y?

— Là, je crois, ou là...

On le soulève, et il meurt, la tête renversée, verte sous la lune.

Et quand on reprend sa course, on revoit cette tête telle qu'elle fut, vivante et gaie, un peu ivre tel soir, dans tel cabaret de Picardie.

Une étrange lumière, paisible dans ce pays de lueurs rapides, étonna Nivert. S'approchant, il vit avec stupeur, dans une maison adossée à une colline à pic et que le bombardement ne peut atteindre, un vieux qui fume sa pipe devant son feu, à la clarté de sa lampe, calme comme un sourd...

Mais déjà les hommes grimpaient la colline. A peine là-haut, une rafale s'abat au milieu d'eux.

Et recommence la course folle avec un brancard dont les tringles ballantes frappent les jambes... Attention ! Tout le monde s'arrête : on est allé se jeter sur des fils de fer dans lesquels on trébuche. Ah ! la colère devant cet obstacle funeste et stupide ! On perd un temps insensé. On longe ces fils de fer qui n'en finissent pas... Et sans arrêt soufflent et détonent lourdement les énormes marmites, sans arrêt, à peine l'une a-t-elle éclaté que déjà souffle la suivante et giffle celle d'après, et toujours plus vite, toujours plus pressées, toujours plus précises..

Clair de lune splendide...

On longe toujours les fils de fer...

— Voilà le boyau !

Et tous, comme une troupe de rats dans un trou, s'abattent dans le boyau.

— Nom de Dieu !

— Tas de c...!

— Et d'où que c'est que vous venez-t-y donc ?

— C'est-y un temps pour les chrétiens, bon Dieu !

— Et dire que v'là vingt-quatre heures qu'on devrait êt' loin d' tout çà !

— J' l'avais bien dit, ça, Thomas — Benoît peut te le dî — Faut parti, çà durera tant qu'on s'ra pas tertous nettoyés.

— Ferme ton claque-merde ! Au moins ici on est abrité. Sors si tu veux. Monte seulement une minute.

— Si tu veux, fous le camp, fous le camp, on ne te retient pas.

Il y avait dans ce bout de boyau, une ou deux sections d'un régiment de la division qu'on venait de relever et que la terreur du bombardement y avait depuis la veille retenues. On leur avait sauté dessus à pieds joints. Entassés les uns sur les autres, tapis dans des trous de taupe creusés avec les ongles dans les parois du boyau, sac et musettes matelassant le corps, ils restaient là, désespérément accrochés à la terre sous laquelle ils auraient voulu disparaître tout entiers, désemparés, sans volonté, navrants, déments. Les brancardiers sont restés là, très longtemps. L'affolement se gagne. Et d'ailleurs dès qu'on essayait de sortir, on retombait dans son trou, balayé par une rafale.

Le bombardement endort étrangement. Accroupis, les genoux aux dents, les os brisés, les hommes dormirent presque tout le temps. Le motif de cette « Béatitude » de Franck jouée par Nivert la veille du départ m'obsédait; j'ai secoué de moi cette hallucination qui m'inquiétait. Par une sorte de piété je voulus penser à mes parents, leur dédier ce que je croyais être mon dernier état de conscience.

Mais les marmites éclataient en avant, en arrière, à gauche, à droite, jamais en plein sur

nous... Et à peine l'éclatement déchiré, les cailloux claquant sur les casques, les cris d'agonisants des gros fragments d'acier — qui font toujours illusion pendant un instant — ces vagissements de nouveaux-nés de cauchemar, éternel essaim de harpies... aussitôt me reprenait le sommeil et de nouveau m'obsédait le motif d'orgue, cette sérénité de bourdonnement d'été. J'ai pris mon pouls, pulsation normale; comme d'un chronomètre approximatif, je m'en suis servi pour compter les marmites.

Cinq à sept par minute.

Et de nouveau l'assoupissement. Et la conscience d'un certain plaisir petit à constater mon sang-froid.



Ceux qui n'ont jamais vu de batailles se figurent involontairement un lieu très populeux où des hommes, sous la conduite de chefs qui se superposent les uns aux autres, s'approchent en masses adversaires, et que l'une des deux masses plie sous la volonté de l'autre. Tout y doit être clair, bien ordonné; Français contre Allemands se distinguent nettement et dès lors que la confusion trouble cette ordonnance, ce doit être le signal de la déroute de l'un des deux partis.

Il est possible que cette conception ait pu être exacte.

Mais dans ce lent massacre, à l'horreur de la guerre de siège, tenace, pachydermique par son artillerie, immobile et précise, qui semble projeter sur dix kilomètres de profondeur une trompe aux crachats mortels, s'ajoute l'horreur de la

guerre en rase campagne où l'homme est nu sur la terre dénudée : une étrange campagne arasée, un désert implacable. Dans ce creuset où viennent s'engouffrer vingt par vingt les divisions de France et d'Allemagne, tout ce qui est homme est en déroute. L'acier seul conserve une belle ordonnance.

Et sous cet ouragan, ne se voient que quelques silhouettes agiles qui bondissent, courent, s'aplatissent, et, moins nombreuses, repartent... fuite affolée des feuilles sous les bourrasques cruelles de ce vent d'hiver, aigre, au parfum funeste, qui le premier annonce la mort des végétations fragiles...

D'un rythme régulier, sans arrêt, l'acier par millions de tonnes brasse la matière humaine, comme les joyeux vendangeurs foulent les raisins en cuve.



— Où est le poste du 3e bâton ?

— Par là... je crois... je m'en fous... je...

Et l'agent de liaison repart en rampant. Là bruissaient à hauteur d'homme d'épais essaims de marmites qui, éclatant au bas du mamelon, dans le marais, passaient la crête à ras. De tous côtés elles allaient et venaient ; c'était comme un grand fracas d'usine, en surchauffe, où, en froissements tourbillonnants de soie métallique, bruissent des courroies de transmission, où des chaudières éclatent, où des moteurs trépident et claquent...

... La zone des grosses cigales lourdes, aux bonds allongés, est dépassée ; c'est ici la grêle des

sauterelles rapides et des moustiques. Les hommes avancent au plus épais de l'enfer.

C'est, sur le peuple vautré dans les plus vagues trous, collé à la boue comme un pou sur la peau, l'union sacrée des 75 français, du 88 autrichien, du 77 allemand... La mort vient de partout, d'en face et de derrière soi; et l'être humain passif qui la guette venir du ciel noir, ne sait de quelle usine, Krupp ou Schneider, viendra la marmite qui dilacérera sa chair, l'enfouira dans le sol jusqu'à ce qu'une autre marmite la déterre, jouant avec l'homme comme le chat avec la souris.

En première ligne, en pleine attaque, ni tranchées ni fils de fer ne subsistent. C'est épars dans des trous d'obus, saupoudrés au hasard par paquets de trois ou quatre, que Français et Allemands, confondus les uns dans les autres, sans se chercher, sans presque se guetter, assommés sous l'acier, attendent la mort. Au loin rampaient les chenilles noires des colonnes d'attaque allemandes, en formation profonde et large, que massacraient les mitrailleuses françaises.

Le « trommelfeuer » préparatoire le plus colossal n'avait pu détruire toutes les mitrailleuses; il en restait quatre, qui, par dessus les têtes des combattants inertes, tendaient, presque à ras du sol, une mince nappe sifflante d'acier...

Ni Français, ni Allemands des premières lignes ne tiraillaient — ils restaient dans l'hébétude des troupeaux sous la grêle. Et dans leur cervelle fouettée par les ébranlements, ils se prenaient à douter si cette guerre qui faisait rage autour d'eux était bien une guerre de peuple à peuple —

si ce ne serait pas une guerre de métallurgie à peuple, la guerre de l'opulence de l'arrière à la misère de l'avant, l'éternelle guerre qu'impose la discipline des maîtres à la révolte des naïfs que l'on broie en une seule opération de police à partie double... La petite, la lointaine ébauche de ces tueries géantes apparaissait à ma mémoire; tandis que les gladiateurs, sans haine, l'un contre l'autre, s'approchaient l'un de l'autre à regret, les stagillophores, au signal de l'empereur, piquaient de longues lances les tristes combattants, qui ne voulaient pas combattre, jusqu'à ce que fussent commencés ces duels où parfois les deux adversaires succombaient au même instant.

Ainsi, du double fond des deux arrières, les lances mortelles des vainqueurs lacéraient les combattants.

... Et comme je songeais ainsi aplati dans un trou pour y attendre la fin d'une rafale, il se fit un étrange murmure dans le trou. A tâtons, je vérifiai que je n'étais pas seul; que d'après son cri angoissé, navrant, de « Kamerad, » mon voisin devait être un Allemand, et je conçus un certain soulagement à me sentir un compagnon de misère. J'ai repris ma course, cherchant le poste de secours.

Dans une cagna puante, encombrée comme la fumerie d'opium la plus crapuleuse, je retrouvai la plupart de mes camarades qui me racontèrent que Prevel venait d'être tué par un copain du 502, parce que, sans qu'on s'en fût douté, on avait dû traverser les lignes boches.

***

Au petit jour, la plupart de ceux restés vivants se retrouvèrent, leurs blessés livrés aux chirurgiens, dans le petit réduit du fond de la cave affecté aux brancardiers.

Les caves du château d'Esnes, recouvertes de sacs de terre, de rondins, de tôles étaient maçonnées de voûtes en berceau trapues, brique et ciment.

Les uns couchés au-dessus des autres comme dans une cabine de navire, le sang de celui du dessus filtrant sur celui du dessous, les blessés attendaient les automobiles qui devaient les sortir des tropiques de mort. Les étroites allées s'encombraient de ceux à qui leurs blessures permettaient de rester debout. On y causait à voix basse, un peu heureuse. Ils souffraient, mais une voix chantait en eux, leur disant que l'essentiel de leur corps était presque sauvé. C'était déjà des discussions sur les hôpitaux de l'arrière, sur les congés de convalescence, sur ces redoutables dépôts d'éclopés, les bagnes des blessés où les gendarmes remplacent les infirmières.

Dans tous les coins dormaient des hommes accroupis, la nuque penchée, les mains pendantes, et qu'on pouvait manier comme des paquets sans troubler leur sommeil. D'autres, assis dans des fauteuils Louis XV en bois doré et recouverts de tapisseries des Gobelins, jouaient aux cartes, éclairés par des lampes à acétylène.

— Sbrignola ! Vernet !

— Présent !

— ... sent !

— Allez relever les cinq officiers qui viennent de tomber sur la place de l'Eglise. Vous ferez avec le caporal Poulle l'inventaire des cadavres, que vous alignerez dans le hangar de gauche. Poulle ! c'est compris ?

— Bien, sergent.

— Quelle poisse ! juste comme je me sens en veine, j' dois mett' les bâtons ! dit Sbrignola jetant ses cartes.

Comme les trois hommes sortaient de la cave, une marmite s'abattit devant le perron dont le granit se déchira comme une feuille de papier. Les lampes s'éteignirent. On entendit tomber des voûtes des pellicules de plâtre. Une âcre poussière de chimie suspecte dévala dans la cave.

Il se fit un profond silence.

— Allumez les lampes, dit l'abbé Nivert.

On alluma les lampes qui éclairèrent des visages anxieux qui évitaient de s'entre-regarder.

— Ce pauvre Sbrignola, disait-on dans un groupe à l'entrée du poste !

— Déblayez l'entrée, vous, là-bas !

La phrase était à peine achevée que trois secousses courtes, sourdes, trois coups de poing au cœur, faisaient trembler les assises du château, éteignaient de nouveau les lampes, rebouchaient l'entrée. Après un silence, on entendit s'écraser un pan de muraille, au-dessus de la cave. L'obscurité totale tamponnait brutalement la vue, étouffante, comme aurait déjà été le tombeau.

— On est repéré, dit quelqu'un d'un ton satisfait.

Et on entendit alors comme un train express entrer en gare. Une détonation colossale, à faire

gicler la cervelle hors du crâne, s'écroula ; des murailles s'affaissèrent, des blessés se mirent à geindre avec de petites voix criardes.

— C'est du 420, reprit la même voix satisfaite.

Il y eut une poussée de tout ce qui se tenait debout vers la sortie. L'épouvante de la mort emmurée affolait les hommes.

— Ne sortez pas, commanda l'abbé Nivert. Ne sortez pas, c'est la mort certaine. Ici on ne risque rien.

On resta.

On ralluma les lampes.

— Essuie ton oreille, dis-je à mon voisin, qui, en se tamponnant l'oreille, teinta de sang son mouchoir.

Pendant quelques heures encore, les marmites ébranlèrent les fondations du château. Dudule dormait, la tête sur mon épaule.

La fréquence des coups décrut. Et tout à coup il me sembla que je fusse électrocuté. Des fragments humains me frappèrent au visage. Je me crus blessé. Des voix lamentables retentirent sous les voûtes crevassées. Etourdi, je restai immobile, effondré sur le sol. Je retirai de ma peau, comme des échardes, quelques esquilles d'os. M'étant anxieusement tâté la figure, je compris, et cela me fit plaisir, que ces os n'étaient pas les miens. Nivert se pencha sur moi, mais je l'assurai que j'étais sans blessure.

Quelques instants plus tard, une équipe du génie venait réparer le trou, pendant que les majors pansaient les blessés. Tout reprenait, les dormeurs se rendormaient ; quatre hommes, autour d'une bougie, jouaient aux cartes. Les con-

versations s'étaient tues. On échangeait un mot nerveux, inutile, bref, par longs intervalles. Il n'y eut plus dès lors une seule secousse, et cependant quand on nous eut dit :

— Préparez-vous pour la relève, chacun se sentit un vague soulagement.

— J'aime mieux crever dehors que dedans, dit quelqu'un de ceux qui savent toujours exprimer le sentiment général.



Quand les hommes eurent atteint le sommet de la cote 304, le soleil rôtissait encore la terre. C'est alors seulement, c'est pour la première fois, qu'ils contemplèrent ces lieux où ils se débattaient.

Pas un arbre, pas une pierre, pas un brin d'herbe ne saillaient. Rien n'atténuait l'aridité du relief. Paysage volcanique. Le sol imprégné de nitre, de fragments de chair, de fragments d'acier, brillait. puant, mordoré. sous le soleil oblique, lunaire, lépreux, comme le dos d'un chameau pelé.

L'horizon était vaste de la Meuse à l'Argonne. Mais nul ilôt de verdure épargnée n'émergeait de cet océan immobile, roux, bruissant du fracas des vagues de fumées noires et blanches qui semblaient émaner de la terre comme d'un gril.

Une grande rose éblouissante monta dans le ciel, s'épandit en étincelles par myriades, étincelles roses chatoyant parmi cette grande flamme rose, pâle, anormale comme une aurore polaire.

— Un dépôt de fusées qui saute sur le Mort-Homme, dit un camarade.

D'un coup, la grande rose s'est effeuillée, et sur « le soleil de Verdun » le crépuscule tombe.

Ils étaient repérés pour la troisième fois.

Ils avaient traversé indemnes la nuée de moustiques des balles de mitrailleuses. Mais deux fois déjà des fusées éclairantes avaient brandi au-dessus d'eux leur flambeau funeste, suivies des gros shrapnells de 105 qui craquent en l'air, faisant crever une poignée serrée de mitraille.

Vautrés à côté d'eux, deux ravitailleurs de grenades se disputaient un trou étroit où un homme seul pouvait se tenir, un de ces terriers de renard que peut creuser avec ses doigts un homme affolé.

Ils s'injuriaient à voix rauque, sans timbre, haletante; ils se colletaient, étroitement enlacés, tordus. à l'entrée du trou.

— Salaud, j'y étais avant toi.

— J' m'en fous, ma viande d'abord!

Autour d'eux crépitaient les prunes de plomb et les cailloux.

Celui qui avait dit: ma viande d'abord, tira son couteau. Comme il allait l'ouvrir, un shrappell craqua juste au-dessus d'eux, et, lardés de grenailles, ils moururent, étreints l'un à l'autre, en une seule convulsion où s'immobilisa la haine sur leurs traits.



Le lendemain soir, à la même heure que la veille, mon équipe remontait en ligne. Mon voisin de ce soir-là était un prodigieux personnage. A ses

phrases rondes et grasseyantes, modulées comme des psaumes, à son sourire discret et à ses lunettes, je l'avais pris pour un ecclésiastique. Ce n'était qu'un élève de l'Ecole des Chartes.

Nous avions fait connaissance dans les caves du château d'Esnes. On avait formellement interdit d'en sortir avant l'heure de la relève, et sous aucun prétexte : « Pour vos besoins, vous vous débrouillerez comme vous pourrez, mais vous n'allez pas nous faire repérer comme hier » avait dit un major.

Je pissais donc dans une boîte à sardines.

— C'est une pitié, Monsieur, me dit mon voisin, de subir toutes ces tribulations. J'ai reconnu à votre voix, à la langue que vous parlez, un homme qui a fait ses humanités. Je ne sais quelles sortes d'études vous pouruiviez avant la guerre, mais je gagerais que vous ne vous adonniez ni au négoce, ni aux travaux manuels. Excusez-moi si je vous trouble dans une occupation pendant laquelle il convient en principe qu'on soit seul, mais depuis quelques instants je ruminais la résolution de lier connaissance avec vous. Il est toujours agréable de rencontrer ici un homme avec qui on puisse s'entretenir sur un autre ton que celui de grossièreté naïve et triste qui règne ici, non que je méprise le moins du monde ces pauvres êtres dont je me vois le camarade, mais enfin je ne me sens jamais bien dans le ton juste avec eux et j'en souffre autant qu'ils doivent faire eux-mêmes. Dans la société du moyen âge, qui, sans qu'un doute soit permis à cet égard, était beaucoup mieux policée que la nôtre, des clercs comme vous et moi n'eussent

jamais été traînés en esclavage parmi les gens d'armes ; on les laissait à leurs graves occupations dans les cloîtres, à moins qu'ils ne fussent appelés à suivre quelque puissant seigneur, chargés de la mission de consigner par écrit, pour la postérité, la gloire et les prouesses du maître. Je me défends d'être quoi que ce soit d'antimilitariste. Je m'attachais avant la guerre à ignorer les passions d'un siècle qui m'intéresse peu. Mais je conçois en ce moment la nécessité de cette lutte entre Latins et Germains. J'y ai donc participé sans trop d'amertume. Une maladresse physique naturelle, et la mauvaise vue, rançon de la paléographie, m'ont écarté d'un emploi purement guerrier. Mon rôle plus modeste se borne à ramasser sur le champ de bataille — tel un simple goujat — ceux de mes camarades que le fer y a couchés. Néanmoins, je crois m'être acquitté de ce naturel devoir avec le plus de conscience que j'ai pu, et j'y ai d'ailleurs d'autant moins de mérite que je sais ne jamais devoir encourir blessure, ni mort en cette guerre... Je vous dis cela parce que j'en ai eu par une rare faveur la connaissance certaine, et c'est aussi afin de vous rassurer. Je puis vous témoigner que tant que vous serez à côté de moi, vous risquerez fort peu.

— Je saisis mal la fin de votre discours, répondis-je à ce médiéviste. Cette précieuse certitude n'a pu vous être donnée qu'au cours de quelque commerce mystique avec une puissance mystérieuse.

— Avec Dieu lui-même, en effet, me fut-il répondu, d'un air merveilleusement digne et mo-

deste. Les hommes de notre temps ont coupablement négligé cette science des songes, qui n'est point frivole, ainsi que se le figure un vulgaire privé d'informations. Je vous entretiendrai plus tard de mes recherches à ce sujet : j'ose dire qu'elles ont été fructueuses. On ne saurait croire les merveilles de révélations alchimistes et occultistes que j'ai retrouvées au fonds Baluye et au fonds Dupuy. Quoi qu'il en soit, j'ai su, dès le premier jour de la mobilisation, que je resterais indemne, et, jusqu'à présent, malgré une témérité que l'étranger ne comprend pas — il en ignore la cause —, j'ai traversé les plus rudes batailles sans une égratignure.

La médaille militaire, la croix de guerre, avec plusieurs citations, attestaient cette témérité.

Le village était toujours violemment bombardé.

Le chartiste mystique, Dudule, Nivert et moi avions formé une équipe, « la fine équipe », avait dit en sortant de la cave le noble Dudule.

Il était pourtant bien morose, le noble Dudule. Il commençait à trouver qu'une guerre comme ça c'était salement vache.

Ils cherrent dans les bégonias, répétait-il sans savoir lui-même de qui il voulait parler.

L'abbé Nivert attribuait cette mélancolie à la disette de tord-boyaux. Et de fait, comme nous passions devant une cagna construite dans les débris d'une cave, Dudule avisa un de ses copains, un fantassin du 102e, ravitailleur « un mec désallé, un vrai démerde », et descendit dans la cagna, certain qu'il allait y trouver de la gniole.

L'équipe dut suivre Dudule, qui pour rien au

monde n'aurait consenti à se priver de cette exploration. Assis sur les dernières marches de la cave, deux bons vieux territoriaux à cheveux blancs fumaient leurs pipes. L'un d'eux lisait le *Matin* que les ravitailleurs venaient d'apporter. En grosses manchettes, était clamé au monde l'échec des attaques allemandes sur la cote 304 : *Le Monde entier*, disait le journaliste, *a les yeux fixés sur les héros de Verdun.*

— Hé, poteau, dit à son camarade le vieux qui épelait le journal, le monde entier, paraît qu'il a les yeux fixés sur toi.

— Ah !...

— Sur moi aussi, sur tous les copains.

Silence...

— Eh ben, t' sais pas c'que j'y dis, au monde entier?

— Non, dit l'autre en crachant.

— Eh bien, j'y dis : Merde !, répondit le territorial, sérieusement, gravement, ému par une sorte d'indignation.

Dudule éclata de son rire de sourd ; il venait de « s'allumer le blase », et sa gaieté reparaissait aussitôt.

— Ça va mieux, conclut-il en remisant son immense gobelet, mais faut ça pour se tenir dans des coups de chien comme pour l'heure que voilà... J'sais pas, mais si on reste encore quelque temps ici, on est tous bons pour le petit jardin sur le ventre.

— A moins qu'on soye blessé, dit le premier territorial, qui exprima notre pensée à tous.

— Ah ! la blessure, la bonne blessure... oui, c'est la vérité, murmura Dudule, avec un étrange

sourire de connaisseur qui déguste. Aimeriez-vous mieux le bras ou la jambe, ou un œil... enfin une bricole quelconque ?

— Une jambe, dit un territorial. Je suis cordonnier.

— Moi, un bras, dit un autre.

— Pourquoi, un bras?

— J'sais pas... Mais il vous en reste toujours un avec lequel on peut se servir. Tandis qu'une jambe...

— C'est toujours du kif, eh couillon ! répondaient les autres en riant. Une jambe aussi, il t'en reste une !

— Et toi ? me demanda Dudule.

— Moi.,. je ne veux pas y penser. Tout, même la mort, mais rien à la tête.

Nivert tira sa montre :

— Dites donc, il va falloir repartir. Déjà sept heures... Allons, Dudule !

Dudule obéissait mieux à l'abbé Nivert qu'à aucun officier. Il se leva, et les ravitailleurs nous souhaitèrent bonne chance.



Le chartiste était d'un merveilleux sang-froid ; je me prenais presque à croire au songe qu'il avait eu. Jamais il ne se baissait, aux marmites. Les éclats passaient autour de lui sans l'atteindre. Dédaigneux et indulgent, il regardait ses compagnons se relever, ruisselants de boue, de leurs humiliants plat ventres.

Mais comme il gravissait, droit, glorieux, cette crête de la colline où sifflaient les marmites, en

nappe épaisse, serrées comme des balles de mitrailleuses, il disparut dans un fracas suffocant. Ce fut comme un enlèvement. On ne put retrouver la moindre trace du chartiste mystique. Un obus l'avait sans doute pris à plein corps et avait dû éclater dedans.

Dudule se montra profondément affecté de cette mort. Pour ma part, j'enviai cet homme étrange qui, soutenu par sa foi, n'avait jamais connu jusqu'au delà de sa destruction fulgurante la moindre ride d'angoisse. Mais Dudule, que seuls les résultats matériels frappaient, se mit à tenir des propos subversifs, lui d'ordinaire d'un si simple courage, lui connu pour sa constance dans les plus rudes épreuves de l'Yser, de l'Artois et de l'hiver de Neuville.

— C'qu'il m'faut maintenant, c'est une blessure! J'en ai ma claque! J'ai mon blot! Ma troisième citation j'l'emmerde! A force de la garnir sa croix dê guerre, on gagne la croix de bois! Comprends-tu, c'est pas un con, Dudule! C'est un mec qu'en a une paire! On pourra jamais dire que devant le boulot, Dudule les a eu retournées! Il n'est pas né rue du Repos, Dudule! Il travaillait pas à l'usine des Bras-Cassés! Mais c'est pas pour ça qu'il va se le laisser mettre! Hein!

Sa voix formidable dominait le tumulte. Passant du grave au doux, Dudule concluait :

— Sézig, il s'ra blessé ce soir même, tu vois! A la jambe, tu vois! ou alors, il se laisse saigner comme un agneau. Vise ce que je te dis, poteau, tu vois, ici même que je l'aurai, ma blessure!

On était à deux pas des premières lignes.

Personne, pas même Nivert, ne put le faire bouger du rebord du trou de marmite où il s'était couché.

Nivert tentait encore de le ramener à de meilleurs sentiments qu'une marmite éclata près de Dudule, qui leva la jambe.

— Çà y est ! J'vous l'avais bien dit ! Ah, putain d'sort ! J'ai l'talon emporté ! Faut que je sois cocu pour être veinard comme çà !

— Je n'ai jamais entendu de ma vie voix plus joyeuse, disait plus tard l'abbé Nivert, que celle de cet homme criant qu'il avait le talon emporté.

Dudule ne voulut pas consentir à être brancardé.

— Allez-vous en vous coltiner des copains plus amochés que moi !

Car Dudule n'était pas sans noblesse.

Il partit, s'aidant d'un fusil comme d'une béquille, ou plus souvent encore à plat ventre que debout.

Les hommes le regardèrent qui s'éloignait péniblement, maladroitement.

Fournira-t-il cette longue course ? Mourra-t-il enlisé dans un trou d'obus, après avoir, pendant des heures et des heures, hurlé dans le fracas d'acier et de nitre de cet étrange désert de cadavres ? Atteindra-t-il, à travers le tir de barrage qu'il lui faut traverser à nouveau, le poste de secours du château ? Ou sera-t-il achevé au moment même où il entrevoit le port ? Au moment où il vient de toucher sa prime d'assurance contre le risque de guerre, sera-t-il détruit, malgré cette prodigieuse volonté de vivre dont il fait preuve en ce moment ?

Ainsi, de pensées, d'envie et de sollicitude, les hommes accompagnaient Dudule clopinant hors de la bataille.



Au retour, l'équipe se perdit dans le marais. Ce marais que les poètes épiques des journaux ont célébré sous le nom de Ravin de la Mort, a dû être avant la guerre une prairie spongieuse entre deux collines. Quelques troncs mâchés par les projectiles indiquent que de grands arbres avaient ombragé cette aimable vallon. Tel qu'il était, transformé en champ d'honneur, c'était une cuvette de pâte boueuse brassée par les marmites; on y enfonçait à mi-corps, et on y collait.

Dans cette glu, brancarder un homme corpulent aurait été une pénible entreprise.

Heureusement qu'il ne fut pas nécessaire de la mener à bout. J'ai dit ce mot cynique : heureusement, parce qu'il ne s'agissait pas d'un blessé.

Ils ne manquaient pourtant pas, ces blessés, anxieux de voir enfin venir les brancardiers. Il y en avait plein les premières lignes... Nivert et moi n'obéîmes qu'avec répulsion et révolte mal contenues à l'ordre qui nous fut donné de prendre le corps d'un capitaine, alors qu'il y avait à côté de nous des camarades dont la vie dépendait d'une prompte intervention chirurgicale.

— Pourquoi donc refusez-vous, disait le major, ça fera plaisir à la famille...

— Et la famille de ceux-là? Et... nos familles? Risquer quatre vies pour un cadavre, et sacrifier un blessé!

— Je ne vous demande pas votre avis. C'est un ordre. Vous n'avez que la peine d'obéir... Voyons, ne comprenez-vous pas que c'est le filon, un cadavre à transporter ?

— .....

— Mais oui ! Si vous le laisser tomber brutalement sur le sol en faisant un plat ventre, il ne criera pas, il ne vous fera pas répérer. On peut aller beaucoup plus vite.

— Il y a une question de morale...

— Çà va bien. Faites ce que je dis.

Pourquoi ont-ils obéi ? Pourquoi ont-ils été veules ? Ce major les aurait-il convertis ? Sait-on jamais ?

D'emblée, me vint au cœur une sorte de haine contre ce mort lourd et raide, inutile, maladroit, pour la famille duquel, pour les galons duquel allait mourir quelqu'un de ces blessés qui étaient en train de maudire le retard des brancardiers, là-haut...

J'importunai mes camarades pour qu'ils le laissassent dans le premier trou, et allassent chercher un blessé. Mais revenir... Transporter ce corps, c'était s'éloigner du feu, se rapprocher d'Esnes, de la cave profonde, du sommeil, c'était en finir avec la corvée...

Ainsi, démoralisés, dégoûtés de cette étrange besogne de croque-morts qui nous était imposée, nous avions atteint le bas de la colline, et, désireux de couper au plus court, nous nous étions embourbés dans le marais.

Les mains gluantes d'argile glissaient sur les manches du brancard. Chaque effort pour sortir de la boue nous enfonçait davantage dans cette

pâte tenace. Et, des longs quarts d'heure d'immobilité cadavérique que nous imposaient les fusées, les shrapnells, les percutants dont l'ennemi nous poursuivait, nous ressortions les reins brisés, sans volonté, déroutés, pleins d'une colère absurde contre ce boyau que nous cherchions partout sans le trouver nulle part, pendant un temps fou, sous ce tir de barrage fébrile, martèlement mécanique de quelque gigantesque presse à foulon à battement accéléré.

La sueur ruisselait sur les fronts, et je me sentais à bout de forces. Les hommes subissaient une si complète oblitération du sentiment normal du danger que l'arrivée d'une suite de shrapnells sur eux leur était une sorte de plaisir : ils n'y voyaient qu'un prétexte à faire le mort un moment, c'est-à-dire se reposer, sommeiller... une minute... Mais il fallait repartir, reprendre ce brancard... Il m'arriva de dire, parlant du mort : ce salaud-là...

Un des coéquipiers, plongé jusqu'au thorax dans la boue d'un trou où il s'était jeté pour éviter une marmite, fut pris d'une crise aiguë de rhumatisme, et, torturé de douleurs qui le faisaient pleurnicher, demeura dans sa boue un temps interminable avant que ses camarades pussent l'en sortir. Il lui fallut une volonté de fer pour qu'il reprit sa marche.

... Il y a de ces hasards bénis : un percutant s'effondra en plein sur le brancard où reposait le mort, tandis que, couchés de chaque côté du trou de marmite, les hommes attendaient la fin de la rafale pour repartir.

— Personne d'atteint ? demanda Nivert. Non,

tant mieux. Où est-il, le copain aux rhumatismes ? Oh...

Sa tête, tranchée net, avait roulé sur Nivert qui avait cru recevoir un sac de terre.

Les survivants se reposèrent et dormirent.

— Séparons-nous, proposa Nivert, qui me secouait pour me réveiller. Hé! Y a pas à dire, il faut sortir d'ici. Nous allons tous y passer. C'est inutile. Vous comprenez ? (il parlait à mon oreille).

— Oui...

— Il faut nous séparer, chercher chacun le boyau, ou plutôt les traces de boyau, la ligne des sacs de terre, et appeler dès que vous aurez trouvé. Le premier appellera.

— Qui ?

— Cherchez le boyau. Et appelez.

— Ah! oui! Très juste!

Mais presque aussitôt je découvris la piste cherchée. Elle était à deux pas. Sans l'avoir vue, nous l'avions côtoyée.

Me tournant dans la direction vers laquelle Nivert s'était éloigné, j'appelai.

J'appelai plus fort.

J'ai donné toute ma voix.

Je n'osais m'écarter du boyau craignant de le reperdre.

Nivert n'est pourtant pas loin, me disais-je. Il n'a pas dû faire tant de chemin qu'il ne puisse nous entendre...

Je profitais des intervalles des éclatements pour crier.

On ne saura jamais combien de temps, au fond de ce désert, j'ai lutté contre la peur, jetant un

cri débile noyé dans les cataractes des déflagrations. Je me répétais : Nivert ne peut être loin. A peine à vingt mètres de moi. S'il pouvait parler encore, il m'aurait déjà répondu. J'ai eu la plus affreuse angoisse.

Je revins sur mes pas. Je me mis à fouiller chaque trou de marmite. J'appelais toujours.

... Juste une seconde, je perçus la galopade d'un mugissement de marmite. Jamais je n'avais senti le souffle de la bête si proche. Il me sembla qu'elle respirait tout contre moi, à portée de ma main. J'ai vécu avec une rapidité vertigineuse, pendant quelques fractions de seconde. J'aurais voulu arracher cette petite mèche, qui n'existe d'ailleurs pas, je le sais, mais que je me représentais, à laquelle je prêtais une sorte de méchanceté, et que je rendis responsable de la destruction de mon être. Ce que serait ma destruction excitait en moi une sorte de curiosité froide et navrée.

Je m'étais jeté dans un grand trou de fange où j'avais disparu jusqu'au casque. J'eus le temps d'atteindre et de dépasser les limites nerveuses de la terreur physique au-delà desquelles se fait une sorte de calme...

J'avais plongé en pleine boue, mais la boue remuée me broya le visage. Mes mâchoires ont claqué sous le coup. La boue m'a remonté par le nez jusque dans la gorge. Il y eut comme un massage de la matière cérébrale qui souffrit et brûla comme une chair à vif. Ce fut comme de l'alcool versé sous le crâne.

Pendant un instant j'ai eu le goût de la folie, la saveur de la folie dans la bouche, le désir de

perdre tout à fait la raison qui m'échappait à moitié, et qui ne me restait que pour me conserver la conscience de ma douleur et de mon anéantissement nerveux. Je restai galvanisé.

Et puis, enfin, je me suis dégagé de la boue. Ne doutant pas un seul instant que Nivert ne fût blessé ou mort, je repartis, le cherchant à droite ou à gauche. Je me sentais saisi d'une frénésie de goût du danger.

Du fond d'un trou, une voix me hélait.

— Où êtes-vous blessé, Nivert? demandais-je aussitôt, penché vers le trou.

— Ce n'est pas Nivert, mon vieux, répondit une voix cordiale. Descends, tu seras mieux ici que sur le billard.

Je descendis dans l'élément de boyau d'où on me parlait. Il y avait là dedans la première section d'un régiment qui montait en ligne.

Veux-tu qu'on te conduise au poste de secours, mon vieux?

J'étais tout interloqué de la compassion que j'inspirais :

— Pourquoi ?

— Ben, mon vieux, c'est que nous t'avons vu ressortir d'entre les deux 210 qui ont tapé là devant nous tout à l'heure, juste au même moment, à la fois...

— Deux? J'avais cru un seul...

— Deux, mon vieux, mais tu as pu te tromper facilement, cela n'a fait qu'une seule détonation. Tu sais, vaudrait mieux t'envoyer au poste de secours. Tu t'es mis à gesticuler et crier comme quelqu'un qui a été un peu... ému.

— Je cherche Nivert.

— Enfin, fais ce que tu voudras...

— Oh, je le connais, le poste de secours, je sais où il est. Y a pas lieu de s'en faire. Ça ira.

Quelques pas plus tard, je me cognais sur Nivert qui remontait en courant.

— Ah! c'est vous! J'allais vous rechercher! J'ai appelé, j'ai attendu... J'ai cru que vous étiez parti sans moi. J'ai couru, et puis je revenais, craignant un accident.

— Moi... moi... Vous n'êtes donc pas blessé? C'est curieux... J'aurais juré...

— Qu'est-ce que ça veut dire? Hein, mon vieux? Vous avez l'air tout drôle... transi...

— C'est rien., Je suis un peu couillon... Vous savez... Il fait bon.., ici, Je... Buvons!

Et je me mis à boire de l'alcool de menthe pur, à pleines gorgées. Autour de mes tempes et de ma nuque, pesait une douleur aveuglante.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé, mon vieux? Vous avez été enterré dans la boue, on dirait?

— Oui... A quoi voyez-vous? C'est curieux... J'ai... une contraction du gosier... C'est le froid... Je ne peux pas... dire deux mots... sans... bégayer... J'ai reçu deux marmites, vous savez...

Et je repartis, en titubant, parmi les injures des hommes de relève couchés dans le boyau et que j'écrasais en tombant dessus.



Dans le poste de secours du château, Dudule, triomphant, attendait, couché, pansé, l'automobile qui l'emmènerait dans « la zone de l'intérieur. »

— A moi les gonzesses en blanc! clamait Dudule. « Oh, vous venez de la cote 304, Monsieur... Oh, çà a dû être terrible ? » « Infirmier, pistolet! » C'est du coup qu'on va becqueter comme un notaire! (Sombre) çà fait rien, qu'est-ce qu'on a perdu, comme monde! Tiens! çà me fait penser à Siméon. L'pauv'copain, j'l'ai vu en revenant. Il a été salement décollé.

— Sans blague! Siméon décollé! Tu charries! T'es soûl, interrogeaient les hommes.

— Oui, c'est sûrement lui. Quoique la pêche aye été comme qui dirait en purée. J'me suis dit en passant, c'copain là il a tout de l'allure à Siméon. V'là c'que je me suis dit tout de suite. Ah, un vrai frère, ce mec là! C'est malheureux, bon Dieu! Qu'est-ce qu'il tenait, comme jactance! Il savait y faire pour exposer le cas de la classe ouvrière! Et puis les ratichons, c'était pas son genre... Ah! t'as pas entendu c'con de Jujube, « Monsieur l'Abbé », qui disait à Beurre-au-cul, tout à l'heure: « Une main invisible écartait de nous les marmites! » Si y a pas de quoi se marrer!... (Dudule se trouble, car l'abbé Nivert est là, qui le regarde avec une sévérité triste et moqueuse). Il ajoute, pour arranger les choses :

— Bien sûr, c'est pas de ratichons comme vous que je cause, Monsieur Nivert. Mais je pense à c'te bande de faits-en-fiacre...

La nouvelle de la mort de Siméon me fit perdre ce qui me restait de force. Sans répit, l'étau de douleur circulaire, d'une oreille à l'autre, tenaillait l'occiput. La commotion, loin de me rendre sourd, avait au contraire exacerbé mon sens auditif, et, abandonné par ma volonté accablée, la

perception du plus lointain éclatement m'épouvantait. Je ne pouvais réagir. Toute force s'était vidée de moi. J'étais obsédé du désir du sommeil. La boue qui collait ma chemise à ma peau me glaçait. Je ne réagissais plus. Rien ne m'eût fait bouger de la pierre sur laquelle je m'étais assis. La mort de Siméon ajoutait une douleur à ces fièvres. Elle m'accablait. Elle m'assiégeait. Un cauchemar.

Nivert s'inquiéta de moi. Il me fit examiner par un major.

— Mais je suis... brancardier... Je ne suis pas... blessé...

Le major me posa quelques questions.

— C'est de la... fatigue... Cela passera... Ce n'est rien..

Le major me fit rester au poste, exempt de service.



Le retour au cantonnement du bois Saint-Pierre me fut dur. Depuis quarante-huit heures, je n'avais rien mangé. Ma tête brûlait comme une chair vive sur le gril... Cette blessure invisible des centres mêmes de la sensibilité dépasse ce que l'analyse peut percevoir de douleur physique.

J'étais un pauvre fou. Mes camarades ont su me témoigner une compassion charmante et dont je ne me rends compte qu'aujourd'hui, au souvenir de ces choses que j'ai vécu inconscient.

J'eùs un évanouissement à Montzéville. Une tablette de chocolat et une gorgée d'alcool de menthe me remirent d'aplomb, mais plus encore peut-être cette seule idée qui me restait nette-

ment : fuir de la zone du feu, retrouver la forêt calme, le silence qui éteindrait la fusion de ma cervelle.

J'ai pleuré en revoyant ma guitoune et le chien de Siméon, le pauvre petit clebs que Siméon aimait et taquinait tant, l'intrépide Fofox, tout blanc avec une tache noire collée sur l'œil comme un coup de poing, et qui, à lui seul, minuscule, mettait en fuite des troupeaux de ces bœufs énormes de Picardie.

Ah ! comme Siméon riait aux exploits de Fofox. C'est peut-être le souvenir le plus poignant, le plus pénible, que l'on garde d'un ami mort : le souvenir de son rire... Et ce rire de Siméon m'obsédait tandis que je caressais le pauvre Fofox attendant des nouvelles de son maître.

Sans me déshabiller de la boue qui me collait au corps, je me suis étendu sur ces mêmes broussailles sur lesquelles Siméon et moi avions causé tout l'après-midi d'avant notre départ en ligne, notre dernier après-midi...

J'ai un peu dormi. Une secousse électrique me foudroya la nuque, et détendit mes membres ; mon pied a crevé la toile de la guitoune.

Je me suis réveillé brisé, inerte, sans autre conscience que l'incendie de ma tête; cette lancinante sensation d'un tampon d'alcool à vif sur le cerveau. Et aussi une sourde joie d'être vivant me dilatait la poitrine et le gosier, joie presque plus forte que la douleur, la joie de se tenir la mâchoire comme on serre dans ses bras un ami qui en revient, et de se dire : « Petit, les rats ne sont pas dedans ! » et remuer la mâchoire pour

bien vérifier qu'elle vit. Mais aussitôt le souvenir de Siméon, et le remords de s'être réjoui de vivre quand l'ami était mort, et un grand élancement, un crépitement sous le crâne et la perte de la conscience...

... Ce fut la voix joyeuse de Siméon qui me réveilla en sursaut. Sa haute stature se courbait sous l'entrée basse de la sente.

— Paraît que ce con de Dudule a été jacqueter que j'étais passé à l'as ! Ah, la vache ! Ah, je crois qu'il abîme ! Non mais ! Si ma tante en avait, je l'appellerais mon oncle ! Mais si Dudule raconte des blagues de ce jus-là, non, mais alors ? Tu vois un peu, cet embusqué, maintenant que Monsieur sait qu'il va être évacué, Monsieur évacue les copains dans la froide !

Je riais faiblement, comme un vieux, tenant Siméon contre ma poitrine, ému ridiculement.

— Dis, continua Siméon en me regardant avec inquiétude. C'est vrai ? les copains disent que t'es un peu marteau, que t'as eu une commotion, dans le marais. C'est vrai ? Pourquoi que t'es pas déshabillé? T'es qu'un bloc de boue? T'as même pas retiré ton casque...

Maternel, Siméon m'aida à arracher de mon corps ces lambeaux de glaise. Ce ne fut qu'en enlevant mes chaussures que je m'aperçus que j'avais une véritable blessure au pied. Un éclat d'obus avait déchiré ma botte, était sans doute entré dans mon soulier, et, tout chaud, avait brûlé et creusé la chair. La boue avait infecté la plaie, qui s'était enflée et faisait du pus.

Les soins donnés à cette petite blessure, la conversation de Siméon qui racontait son retour mou-

vementé, la joie de le retrouver, la joie d'en être sorti, les projets de vaste gueuleton le premier soir du grand repos, me redonnèrent une sorte de gaieté encore faible. Je pensais que ma tête se remettrait en une nuit de sommeil du choc qui m'avait étourdi.

Mais au moment même où j'ouvrais la bouche pour raconter à quelques copains « le coup de ma commotion », j'écoutai, le sang glacé, retenant à peine le geste de m'aplatir contre terre, le sifflement... et le fracas aveuglant de deux marmites lacérer de nouveau ma cervelle.

Je demeurai frappé de mutisme, comprenant que j'étais victime d'une hallucination, atterré, comme qui se raccrocherait au vide pour ne pas tomber dans la folie.

J'ai fait un geste des mains autour de mes oreilles et j'ai pleuré.

Deux heures après, j'étais évacué dans une lente et cahotante charrette, vers une ambulance du front. Tout le long de la route, les blessés croisaient des régiments qui montaient en ligne ; c'était de longues files d'hommes à faces lugubres, calmes, qui marchaient d'un rythme las, sans chanter, et leurs regards fixés à terre ne se levaient que rarement vers les blessés avec une sympathie triste, compatissante et envieuse.

DEUXIÈME PARTIE

CONSEILS DE GUERRE

AUX ARMÉES



DEUXIÈME PARTIE

CONSEILS DE GUERRE AUX ARMÉES

Les coulisses du Conseil

Monsieur le commissaire du gouvernement est attaché à la division. Il porte sur la fesse droite un étui-revolver qu'il s'est décidé à décharger de son arme en mars mil neuf cent quinze. Il a le grade de lieutenant.

Il loge chez la buraliste, la petite blonde, derrière la gendarmerie.

Après une bonne nuit, un chocolat et sa barbe, il va faire un tour à cheval, toujours du côté de la ligne de feu...

Il s'avance ainsi jusqu'au parc de la «saucisse» dans la région des premières batteries lourdes.

De là on voit très bien les villages en ruines et les tranchées conquises l'année dernière... Malheureusement le barrage cache souvent un paysage lointain.

Par terre, il y a toujours quelque chose à glaner, en cherchant, (caffût d'obus, éclat, baïonnette cassée)... autant de trophées qu'il emporte. Il les enverra à sa femme.

Sur la route les relèves courbées, endeuillées,

les compagnies vidées qu'il dépasse le saluent... Il répond avec beaucoup de courtoisie.

Il mange à la table du général qui apprécie sa valeur.

Les jours sans audience il prépare ses dossiers.

Parfois, hirsute, timide, un soldat comparaît devant lui poussé par un gendarme. Il porte encore cette odeur des étables d'hommes et ce parfum chimique de la poudre. De longues traînées de boue et de sang raidissent sa capote sur ses membres brisés...

Toute l'offensive dernière lui est passé dessus... C'est un homme qui s'est perdu, ou qui s'est dit malade, ou qui a eu peur... Monsieur le commissaire du gouvernement, ami de la discipline, ignore la peur... Monsieur le commissaire du gouvernement, avec une pitié terrible, sermonne son coupable tout en avivant son hébétude, le fait sortir, entend les témoins, allume une cigarette et selon le vœu de la loi requiert la peine de mort.



Le lieutenant René Gaultier, commissaire du gouvernement près la ..e division d'infanterie est un de ces jeunes gens que l'on définit « un charmant garçon ». J'ajoute qu'il est avocat dans le civil, et de famille de riche bourgeoisie. Maintenant vous le voyez : il y a de ces gens dont la personnalité se classe sans résistance dans une catégorie sociale bien connue, et dès lors que le classement est fait, vous connaissez votre homme aussi complètement qu'après dix ans d'intimité.

Gaultier me fit fort bon visage. Je n'ai pas de galons sur les manches mais je suis de son monde, et c'est plus qu'un grade.

— Mais mon cher, me dit Gaultier après dix minutes de conversation, au lieu de balayer les rues, venez donc plaider en conseil de guerre, cela vous amusera, et vous serez exempt de corvées...

— C'est que je n'ai jamais plaidé dans le civil, jamais assisté une seule fois à un débat judiciaire... J'ai fait mon droit, c'est-à-dire que je ne connais pas un mot de la loi...

— Cela n'a aucune importance. J'allais dire : c'est beaucoup mieux ainsi. Croyez-vous qu'ils en ont une idée quelconque, les braves officiers du conseil ? Et moi-même... à peine si je suis plus fort qu'eux. A quoi bon d'ailleurs ? En conseil de guerre aux armées, s'occupe-t-on de jurisprudence ? Voit-on jamais des cas compliqués ? Toujours ce train-train de désertions à l'ennemi : la mort ; d'outrages à un supérieur : travaux publics ; de voies de fait à l'occasion du service : la mort... Avec cela des refus d'obéissance assez souvent ; de la petite monnaie d'ivresses publiques et manifestes... toujours les mêmes affaires... Il y aurait bien, parfois, des questions intéressantes, je le sais... Mais les moyens matériels, le temps, tout nous manque. C'est la guerre... le code de justice militaire semble être écrit pour des enfants. Il est bon garçon, formidable : l'acquittement, ou la mort ; vous verrez cela à toutes les pages. Vous comprenez, c'est simple comme bonjour. Par exemple, ce soir je vous envoie une convocation : demain vous voyez

le dossier — dix minutes — après-demain vous voyez votre client — dix minutes — et le lendemain vous plaidez votre affaire — dix minutes... C'est pas plus malin que çà. Voyons, il n'y a pas de scrupules à avoir. C'est bien plus facile que de balayer les rues, au fond, mon cher !

— Il n'y a jamais de questions de juridiction compétente ?

— Mais non, nous n'avons ici que des soldats. Et d'ailleurs...

— Jamais de ces incidents d'audience qui nécessitent...

— Quoi ? des incidents d'audience ? Essayez un peu voir avec notre président actuel.

— Jamais de ces interrogatoires de témoins où l'avocat doit faire preuve d'une prudence de serpent...

— Des témoins ? Vous n'en avez pas souvent. Il y a une circulaire du grand quartier pour dire qu'on ne doit pas déranger, sauf en cas de nécessité absolue, un témoin du front. Presque toujours on procède par commissions rogatoires, et vous ne vous en occupez pas, puisque vous ne pouvez connaître d'une affaire que quand l'instruction est forclose.

— Ah ! on ne peut être commis...

— Oui, vous voyez que votre rôle est fort peu de chose. On peut même dire presque rien. Ce n'est pas la plaidoirie qui peut changer grand'-chose au verdict. Ce que vous verrez n'a aucun rapport avec ce que l'on voit au Palais. Un avocat ayant quinze ans de barreau est plus désorienté que vous ne serez... Par exemple (pour vous mettre un peu dans la note) vous observe-

rez que presque toutes les premières affaires du rôle sont des acquittements, tandis que presque toute la seconde moitié de la session ne donne que des condamnations. Savez-vous pourquoi ?

— Non.

— Parce que certains personnages sont mécontents s'il y a moins de 50 % de condamnations. Alors on est généreux au début, et on rattrape çà à la fin... C'est pour vous dire : vous pouvez y aller sans remords. Vous qui êtes observateur, ça vous amusera de voir fonctionner notre..., j'allais dire un gros mot. Alors !

— Ma foi... je vous remercie. C'est entendu.

— Ce soir ou demain je vous enverrai des affaires. Hein ! vous vous figuriez un lieu plein de drames ? Pas du tout, c'est tout ce qu'il y a de plus calme. Il y a le moment du verdict, qui est un peu froid. Mais quand on revient des premières lignes...

J'ai fait connaissance avec mes confrères. De jeunes officiers, des soldats, tous d'une certaine élégance de famille, et qui concevaient leur rôle avec cette élégance de conscience que m'avait su évoquer le lieutenant Gaultier.

— Vous comprenez — me dirent-ils, parlant tous à la fois, avec un air de mystère badin — c'est ici un conseil de guerre aux armées. N'oubliez pas que nous sommes dans un village bombardé par les Boches : oubliez votre code d'instruction criminelle, votre code pénal, et même votre code de justice militaire... mais n'oubliez pas que vous plaidez un jour dans une grange ouverte, demain dans un théâtre éventré, un autre jour dans une salle de mairie qui n'a plus

de carreaux à ses fenêtres. Vous êtes devant des héros, qui siègent le revolver au côté et derrière vous il y a d'autres héros qui forment la haie de la garde d'honneur, au garde à vous, casque en tête et baïonnette au canon; vous-même vous êtes un héros ; votre client était la veille encore un héros ;... il n'y a dans la salle que le commissaire du gouvernement et son greffier qui ne soient pas des héros ; mais c'est justement le commissaire du gouvernement qui fait l'éloge de l'héroïsme. Alors pas de phrases. Pas de sentiment. Beaucoup de prudence. Peu de conviction. Parlez peu. Des faits. Et s'il y a une bêtise dans le rapport du général, ou d'un supérieur, n'en laissez rien paraître. Ah !... ne plaidez pas sans notes, vous vous laisseriez entraîner à l'éloquence : mauvais.

J'ai pris le contre-pied de ces sages conseils. Partant de ce principe que les juges ignorent la loi, qu'ils se décident d'après leur conscience — c'est-à-dire leur nervosité — j'ai fait beaucoup de sentiment, j'ai parlé longtemps, j'ai osé beaucoup, m'essayant à combiner le maximum d'irrévérence avec le maximum de politesse extérieure...

— Heureusement que votre client était condamné d'avance, me dit un confrère quand je me fus rassis après ma première plaidoirie. Heureusement, le pauvre diable, car vous n'en auriez rien laissé.

— ... Par trois voix contre deux le conseil déclare : l'accusé n'est pas coupable.

Jamais je ne me sentis un soulagement pareil à celui que j'éprouvai en entendant ces paroles tomber des lèvres hautaines du colonel Tolozan

de Durfort, président. Dès lors, je me suis encouragé dans mon imprudence. J'ai réalisé à quel point était faux ce jugement cynique et léger du lieutenant Gaultier, aussi bien que la prudence un peu lâche de ces avocats sans conviction. Loin d'être faits d'avance, ces jugements étaient au contraire déterminés par les plus impalpables, les plus spontanés sentimentalismes, et depuis, j'ai acquis la certitude qu'un conseil de guerre aux armées, composé en majorité d'officiers revenus droit des tranchées, pouvait parfois juger avec plus de clairvoyante bonté, plus d'indulgence, que n'eussent fait bien des jurys de cours d'assise. Rien n'est plus tendre souvent que le cœur d'un homme qui revient des zones de meurtre, et qui sait devoir y retourner. On a de ces scrupules plus aigus que ceux d'un homme officiel et confortable qui songe, non pas à la relève, mais à son avancement. Et puis beaucoup d'entre eux étaient officiers de réserve... des civils costumés comme nous. Sans doute, l'inconnu est terrible, et il faut avoir respiré l'odeur de ces conseils de guerre aux armées pour estimer à leur juste valeur les formes légales de la justice. Sans doute ai-je vu de terribles erreurs se commettre et la rapidité, la légèreté avec laquelle elles étaient commises les faisaient apparaître encore plus cruelles. Mais j'ai toujours pensé que la part de responsabilité du défenseur n'y a pas été la moins lourde, et, des quelques figures de juges dont il me souvienne, j'évoque moins de sombres brutes que de braves gens tristes, sévères à regret, implacables par emportement, et bien, bien facilement enclins à de sur-

prenantes indulgences. Oui, bien souvent la sévérité atroce du code de justice militaire aboutit à un acquittement pur et simple, parce que le conseil ne peut se résoudre à... l'autre alternative — on sait laquelle.

Oui... j'ai vu certain officier de gendarmerie (un gros petit sanguin tout sanglé dans son dolman, ses gants, ses culottes et ses bottes) qui ne se réveillait d'un heureux somme que pour poser une de ces questions sans aucun rapport avec le sujet, à laquelle on ne pouvait rien répondre, et qui faisaient nettement, méchamment, insolemment, deviner que ce juge-là allait voter coupable tout à l'heure... J'ai vu certains présidents intimider les témoins à décharge et me forcer à intervenir : « Monsieur le président, le témoin est visiblement ému par la majesté du conseil. Peut-être pourriez-vous le rassurer un peu et lui faire comprendre qu'il n'est pas ici un soldat devant un colonel, mais un témoin devant un président ».

Oui, j'ai vu cela : lutter pied à pied avec un président qui sort de son rôle. Mais souvent ce président d'apparence brutale revenait avec un verdict d'acquittement par cinq voix... Et ce brave officier de territoriale — un ancien rengagé — qui s'obstinait à voter non coupable, là où moi-même, je l'avoue, j'aurais hésité (on finit par très bien deviner certains votes, à certains mots qui échappent dans la conversation). Et combien de fois n'ai-je pas surpris certains sursauts d'humanité, certains dégoûts, certaines audaces de pensée chez les plus hauts gradés, chez les plus majestueux, chez les plus redoutés.

... Braves gens, fertiles en générosités déconcertantes comme leurs draconismes, ils m'ont fait parfois préférer l'illogisme de leur cœur et leur arbitraire à la loi, mais aussi quelquefois, hélas...

Dissipation de munitions

J'ai toujours trouvé assommant de plaider les délits de chasse. C'est anodin. Jamais drôle. Et ce n'est même pas dramatique. Mais quand on plaide en conseil de guerre et qu'on est soldat, on se trouve être en service commandé. Je n'avais donc pas à refuser.

Mon client, qui était dans la vie normale un brave petit commis d'architecte — il était de la classe 15 ou 16, ce gosse — se voyait inculpé de *dissipation de munitions !*

Les civils vont se figurer confusément quelque complot contre la défense nationale. D'ailleurs, M. le commissaire du gouvernement, qui pourtant n'était un civil qu'à moitié, n'a pas omis, dans son réquisitoire, de tirer un effet d'émotion en pinçant cette corde sonore.

Il s'agissait d'un lapin qui avait été manqué par une balle sortie d'un fusil modèle 86. Le délit était grave. Mon client pouvait y aller d'un an de prison. Et pas de circonstances atténuantes : c'est une chose, les circonstances atténuantes que le Code de justice militaire ignore presque totalement.

Toute la question était de savoir si c'était bien mon client qui avait tiré la balle.

Les gendarmes l'affirmaient. Et cela était une mauvaise affaire. Un gendarme a toujours raison devant un conseil de guerre aux armées, surtout quand il s'agit, comme dans la circonstance, de la défense nationale.

Enfin les gendarmes n'avaient pas *vu* mon client tirer. Et ils n'avaient pu atteindre les lieux que cinq minutes après. Ils avaient vu ce jeune homme qui courait, et ils l'avaient rattrapé. Car il avait commis l'imprudence folle de s'enfuir. On ne doit jamais s'enfuir quand on voit un gendarme. Le gendarme est malin : il devine tout de suite qu'on s'enfuit, et veut savoir pourquoi.

Mon jeune client m'a juré, avec un accent de sincérité qui m'a d'autant mieux convaincu que j'étais son avocat, il m'a juré qu'il était innocent. « C'est-à-dire, pas tout à fait innocent. Il avait bien eu l'intention de chasser quand il était parti dans la campagne avec son fusil. (Parbleu, nous étions au repos en Picardie, à quatre-vingt kilomètres des lignes, il n'y a que du gibier à tuer par là). Mais ça n'était pas lui qui avait tiré. Toute la question était là. En somme, il y avait ce jour-là peut-être trente ou quarante chasseurs dans la forêt. Et le commandant tout le premier, assurait-on. Mais comment le dire ? Les gendarmes ne l'avaient sûrement pas remarqué. »

Un an de prison... Et penser au nombre de cartouches semées sur les routes, dans les granges, dans les cagnas. Dissipation de munitions ! Une cartouche !

« Une cartouche coûte à l'Etat cinquante centimes, fit remarquer le président à l'audience. »

Enfin, j'ai présenté l'affaire sur un petit ton de blague. Le Conseil a daigné sourire, et par cinq voix sur cinq, le « dissipateur de munitions » fut acquitté.

Outrages à l'armée

Un homme en guenilles de velours bleu-vert sortit de l'étable où étaient parqués les prisonniers, et, me saluant avec une déférence qui me gêna, me dit :

— C'est vous, monsieur l'avocat, qui êtes pour me défendre...

— Comment vous appelez-vous, s'il vous plaît ?

— Jacques Ausouin...

— Ah ! un outrage à un supérieur à l'occasion du service ?

— Ça se peut bien... Le gendarme m'a lu que je pouvais y aller de cinq à dix piges...

— J'ai vu votre dossier.

— C'est tout de même gros, pour ce qu'il y a eu.

— Racontez-moi votre affaire, s'il vous plaît. Et ne négligez aucun détail.

— Ben, je peux bien vous le dire, à vous qui êtes mon avocat, mais ça s'est pas tout à fait passé comme ça. J'ai cherré plus fort qu'ils ne disent. Mais Corneille est bon gars. Il n'a pas voulu me charger. Il s'y attendait pas, lui, à ce que je passe au falot. Alors! D'autant plus que j'étais un peu soûl, hein!... Ça excuse bien des choses... Et que Corneille et moi on était ami comme cul et chemise...

— Corneille, c'est votre sergent?...

— Oui, Corneille... Enfin, si ça n'avait pas été à l'exercice, il aurait laissé tomber ça. Il a porté le motif... Mais il a mis comme vous avez

vu : « A apporté une mauvaise volonté évidente à faire son service, et en réponse à... » je sais plus, moi... enfin, aux engueulades « de ce dernier, a injurié ce sous-officier, lui disant: Fausse couche moulée dans un cor de chasse... » En réalité, j'ai dit aut' chose, mais j'aurai passé pour antimilitarisme devant le Conseil, et c'est du coup que j'étais sûr de mes cinq piges au moins. Corneille a arrangé ça comme vous avez vu. Moi, bien sûr, je me suis tenu peinard. Et si on va par là, hein!... j'ai de bons antécédents... Vous avez vu... Corneille le dit lui-même...

— Oui, j'ai vu. C'est très utile. C'est votre seule chance. Mais racontez-moi donc la scène même...

— Ben, il m' tarabustait pas'que je n' m'alignais pas... Je loupais mes demi-tours... Je vous demande un peu... Trois jours après la relève... Si c'est ça du repos... Alors il me dit : « Le capitaine te z'yeute. Je vais être obligé d' te fout' quatre crans... » Alors, je lui dis : « M... ! Tous ces officiers c'est une bande de faits-en-fiacre... un tas de fausses couches... C'est moulé dans un cor de chasse. » V'là c' que j'y ai dit... Heureusement...

— Nom de Dieu! Y avait des témoins?

— Et comment! Tous les copains? Mais y a pas de crainte ! Aucun n'ira cafarder..

— C'est pas ça, mon vieux. Heureusement que vous me dites ça... Mais c'est qu'il y a un intérêt énorme pour vous à rectifier cet erreur volontaire. Votre brave Corneille, il ne se doute pas qu'en croyant vous rendre service, il vous jouait un mauvais tour...

— Comment ?

— Mais oui. C'est cocasse, mais c'est la loi. Dites à un supérieur : Fausse couche, vous tombez sous le Code de justice militaire, et alors, ou bien l'injure a été prononcée en dehors du service, et ça vous coûte de un à cinq ans de prison, ou bien l'injure a été prononcée à l'occasion du service, et ça vous coûte — comme vous avez failli en faire l'expérience — cinq à dix ans de travaux publics, Ce Code de justice militaire, rédigé sous le second Empire par le glorieux maréchal Vaillant, était fait pour l'armée de Napoléon III, et l'antimilitarisme y était inconnu. Discipline draconienne. La moindre violence de langage était punie de châtiments terribles... Tandis que si vous dites : Tous les officiers sont des fausses couches ! Ce n'est plus une injure que vous adressez à un gradé. C'est une injure qui atteint l'honneur de l'armée, blasphème atroce au point que le maréchal Vaillant n'a même pas voulu y faire allusion. Le Code de justice militaire ne le prévoit pas, en effet ! Et le délinquant tombe sous le coup d'une loi civile, républicaine, promulguée en 1891, qui punit de trois mois de prison au maximum les injures à l'armée. Comprenez-vous pourquoi vous avez intérêt à rétablir la vérité dans la circonstance ? Et retenez bien que si vous voulez que des bêtises de ce genre vous coûtent le moins possible, il faut employer des formules générales. Ça fait le même effet, et c'est douze fois moins cher...

L'engagé volontaire

J'ai eu cette chance que sur les cent vingt à cent cinquante affaires dont la défense m'ait été confiée, je n'ai pas été une seule fois dans l'obligation d'accompagner mon client jusque devant le peloton d'exécution. J'ai ignoré jusqu'à présent cette grandiose mise en scène : musique militaire, qui doit jouer une fanfare spéciale à la circonstance, les douze pauvres bougres, aussi pâles et hagards que le condamné, la lecture du jugement, l'officier qui donne le coup de revolver de grâce...

Et cependant il me reste une sorte de demi-remords : avoir décliné la responsabilité de défendre une grave affaire d'assassinat.

Le prévenu m'avait demandé comme défenseur. J'en étais alors à mes tous premiers débuts, et je me suis laissé épouvanter.

Or, voici ce qui se passa :

Le jeune Marcel Blondel, engagé volontaire de la classe 16, et par conséquent âgé alors de dix-neuf ans, avait vu le feu lors de l'offensive d'Artois du 25 septembre, s'était bravement conduit, avait été cité à l'ordre de la brigade, et, blessé légèrement à la cuisse, achevait sa guérison dans un dépôt d'éclopés avant de repartir au front.

J'ai longuement causé avec ce petit Blondel. Rarement faiblesse plus féminine et plus charmante ont pu rendre plus pitoyable un meurtrier.

Blondel était d'une bonne famille de petite

bourgeoisie. Son père, agent d'assurances dans une bourgade de banlieue, est un digne et honnête homme ; sa mère, qui semble avoir eu quelque instruction assez développée, a donné à son fils des manières et de la sensibilité. Blondel était fils unique et ses parents l'ont adoré. Les lettres que, dans l'espèce de prison où il était gardé, Blondel recevait de sa famille témoignent de la stupeur où tout ce petit monde scrupuleux et intact fut plongé à la nouvelle du scandale.

Blondel représente un type fréquent et sympathique du Parisien, petit employé de commerce propre, rangé, gentil, sérieux et noceur à la ois... Ce Paris des boulevards qui sort le soir des bureaux des quartiers du centre, emplissant de son bourdonnement jeune les rues de la ville, et qui fusionne avec les ouvrières et employées des grands magasins en un vaste concubinage impudique et joyeux.

Ce jeune Blondel, travailleur zélé, bureaucrate méthodique, s'égayait en ses heures de liberté avec une aimable petite qu'il avait rencontrée un soir dans la salle des Pas-Perdus de la gare Saint-Lazare, et qui était devenue l'amie la plus fidèle et la plus sérieuse.

Et lorsque l'enthousiasme patriotique détermina ce débile jeune homme à s'engager dans l'infanterie, il voulut faire ce que beaucoup firent en ce temps-là, régulariser l'union frivole qui ne devait être qu'un échange de plaisir et dont la guerre faisait un mariage.

Le père a quelque peu protesté, la mère a quelque peu pleuré, mais pouvaient-ils refuser à leur

pauvre petit Marcel ce qui peut-être était sa dernière volonté? On transigea. Les fiançailles furent célébrées un peu gravement, la veille du départ de Marcel Blondel ; le jour du mariage devait coïncider avec les réjouissances de la Victoire. Ceci se passait en janvier 1915.

Je crois qu'on peut affirmer que, sans la guerre, l'existence de Marcel Blondel aurait été la plus simple, la plus heureusement médiocre et que jamais il ne serait sorti de cette foule anodine où plaisirs et passions, et douleurs même, ne dépassent jamais une certaine insignifiance.

Le choc de la guerre devait être dur pour ce petit jeune homme. Et cependant, sur le coup, il le supporta gaillardement.

Ce fut la réaction après le choc, qu'il ne put supporter.

L'instruction fit connaître qu'il y avait des éléments morbides dans l'hérédité de Marcel Blondel. Son grand-père s'était tué dans un accès de fièvres chaudes contractées aux colonies. Son oncle s'était tué sans cause explicable. On dit dans ces cas-là : une crise de neurasthénie.

Blondel ignorait ces lointains événements qui dataient de sa petite enfance, et sans doute cette hérédité funeste ne se serait-elle jamais manifestée si la commotion des bombardements et des terreurs physiques n'avait fait remonter en lui ces anciens souvenirs inconscients de l'atavisme. Il écrivit à sa famille, à sa fiancée, des lettres douces et tristes où s'exprimait avec naïveté son horreur des égorgements auxquels il avait participé et l'immense répulsion qu'il se

sentait désormais pour reprendre la vie héroïque.

Je ne sais comment ces lettres furent versées au dossier, et le commissaire du gouvernement en tira un argument pour établir la lâcheté du jeune Blondel — oubliant sans doute la citation à l'ordre de la brigade.

Les parents, qui purent aller voir leur fils à son dépôt d'éclopés, le trouvèrent étrange, égaré, méconnaissable. Sa blessure n'était rien. Mais son hypocondrie lamentable les effaroucha. Ils se sentirent on ne sait quel pressentiment.

Et, quelques jours après leur arrivée, ils apprirent avec épouvante que leur fils avait été trouvé la mâchoire fracassée, évanoui dans son sang et celui de sa fiancée, morte, étendus tous deux côte à côte.

Des lettres écrites par les deux jeunes gens établissaient qu'ils s'étaient donné la mort volontairement.

Ainsi comparaissait devant le conseil de guerre le jeune Marcel Blondel, encore pâle, tremblant de fièvre, la tête enfouie sous des pansements, et incapable d'articuler clairement ses phrases; son bafouillage grelottant était pénible plus que je ne saurais dire.

Ce fut une séance navrante, et dont la tragédie simple, sans nulle salissure — en somme, ce garçon était un parfait honnête homme — a ému tous les juges.

L'avocat fut brillant, pédant, supérieur et sans aucune émotion. Ses prétentions de neurologue n'ont fait qu'étouffer un peu de la sympathie naturelle toute simple qu'inspirait le jeune Blondel

plaida les circonstances atténuantes. Parbleu ! elles étaient accordées d'avance. Et sa modération excessive valut dix ans de travaux forcés à ce pauvre et charmant enfant.

Jacques Bonhomme, déserteur

Le colonel Tholozan de Durfort énonça, de sa voix de commandement :

— La parole est à Monsieur le défenseur.

— « Mon colonel, messieurs.

Personne n'a pu se défendre d'être ému devant ce drame étrange, étrange non seulement par le récit des faits, mais aussi par l'impossibilité qu'il y a de voir dans cette affaire de désertion de poste à l'ennemi le moindre indice de révolte, ni de lâcheté.

Les faits sont constants. La culpabilité matérielle est indiscutable.

Et pourtant, ce bûcheron de Basse-Bretagne, qui parle à peine quelques mots de français, qui ne sait ni lire ni écrire, qui n'avait, avant la mobilisation, jamais quitté ses forêts, et qui, depuis la guerre, a vécu sans étonnement ni curiosité un cauchemar auquel il n'a rien compris, — cet homme massif et terreux que voici devant vous souriant, et à qui personne n'a pu faire comprendre encore, à l'heure qu'il est, qu'il risque une condamnation à mort, j'ai vu que tous vous ne regardiez cet homme qu'avec une anxieuse compassion.

Vous conviendrez, messieurs, que les péripéties de sa fugue composent un invraisemblable récit.

Un soir, étant dans une cagna de seconde ligne, François Dondieu sort de ce silence végé-

tal que lui connaissaient ses camarades, et leur dit, souriant, du ton dont on rêve :

— Je vais retourner à Saint-Aubin-du-Cormier, mon village.

Dondieu s'était levé et, les mains dans ses poches, était sorti de l'abri, parmi les rires de ses camarades, dont l'un d'eux témoignait ici tout à l'heure qu'il croyait « que Dondieu était sorti pour pisser ». Dondieu avait pris le boyau, et puis la route, et il avait marché, droit devant lui, certain qu'en tournant le dos au front. il allait droit sur son village. J'ai pu comprendre que Dondieu avait marché toute la journée, dormi dans un champ de betteraves, repris sa marche, mangé des fruits, des légumes crus dans les champs, partagé une boule de pain avec des camarades de rencontre... Dondieu a dû continuer ainsi ce voyage de somnambule, cette migration instinctive, pendant plusieurs jours, ne parlant à personne, ne s'arrêtant pas de tout le jour, tombant avec la nuit, endormi dans un fossé... Un matin, Dondieu vit devant lui la mer. Ce choc visuel le réveilla...

Il demanda à une bonne femme :

— Quelle direction c'est-il, Neuville-Saint-Vaast ?

La bonne femme ne comprit pas, et Dondieu retomba dans le mutisme de sa raison. Il repartit. Il se dirigea vers le sud, passa la Seine sur un pont de fer, et obliquà vers l'ouest... L'instinct seul le guidait.

Et, vingt-cinq jours après son départ des tranchées de Neuville, Dondieu était arrêté par deux gendarmes, aux environs de Vitré. Il n'était

plus alors qu'à quelques kilomètres de chez lui.

Dondieu n'a jamais manifesté aucune frayeur. ni colère, ni surprise, depuis son arrestation. Tout à l'heure, M. le commissaire du gouvernement faisait remarquer que depuis quatre mois que les juridictions militaires se renvoient de Saint-Malo jusqu'ici cet étrange prévenu, la seule parole qu'on lui ait entendu prononcer est: oui... Je ne dirai pas la patience infinie qu'il m'a fallu avoir pour arracher de lui un récit cohérent et de quelle difficulté est la compréhension de cette langue rudimentaire, obscurcie de mots de patois, de ces phrases inachevées, de cette prononciation pénible, grêle et courte. Le seul fait évident est l'inconscience totale de François Dondieu.

Je vous ai dit que Dondieu était bûcheron. Il vivait en 1914 dans la chaumière où il était né. Sa femme, ses enfants et lui traînaient une obscure misère. Il semble que la Révolution de 89 et la République n'aient pas encore pénétré jusque dans ces halliers de forêts de Basse-Bretagne. Voici un homme qui semble ressurgir d'un monde que nous croyions mort depuis cent cinquante ans. Il ne sait même pas ce que c'est qu'une école. Sait-il si la France est en République ou si c'est encore un royaume ou un empire? Je lui ai posé la question. Il n'a pas semblé comprendre. Au fait, sait-il ce que c'est que la France...

Quand la mobilisation est venue chercher Dondieu dans sa forêt, il a obéi sans étonnement. Il a connu la vie de la caserne; son corps a ma-

nœuvré selon des commandements qu'une patiente instruction lui a enseigné à reconnaître. Il est allé au front. Il s'est battu avec courage. Il était discipliné, doux, patient, infatigable. Ses chefs l'aimaient.

Et lui, témoigne que jamais il n'avait si bien mangé, si peu peiné. Il était heureux. Il a dû oublier lontemps sa famille, et c'est sans doute le soudain besoin de la revoir, la brusque nostalgie de ses forêts, qui ont déterminé cette désertion curieuse.

Messieurs, je sens que vous en avez comme moi-même le sentiment: devant cet homme, la France, que vous représentez, doit se sentir une sorte de gêne — de honte. L'inconscience de François Dondieu n'est pas le résultat d'un dérangement mental. Elle est le résultat d'une misère immense dont il n'est pas coupable, d'une ignorance totale, dont le coupable n'est pas lui:

Vous ne pouvez ni enfermer, ni condamner cet homme. La seule vision de ce Breton souriant, marchant au mur d'exécution sans se douter ni du crime qu'il a commis, ni du châtiment qu'on lui prépare — cette seule vision vous épouvante. Condamnez-le à apprendre à lire et à écrire, à apprendre ce que c'est que cette France pour la défense de laquelle vous l'avez appelé, et dont il ignore tout.

Pour cette ignorance, la justice veut une indulgence devant laquelle tombent tous les textes de loi.

C'est un acquittement seul que vous pouvez prononcer ».

Le colonel Tholozan de Durfort posa à l'accusé d'affectueuses questions sur sa famille, sur son pays. Jamais nous n'avions vu tant d'émotion à ce guerrier hautain.

Par cinq voix sur cinq, l'accusé Dondieu (François) fut déclaré non coupable.

Tentative de rébellion

Le conseil de guerre siégeait dans une salle des fêtes, profonde, donnant de ses douze fenêtres sur une cour. La salle, la cour, grouillaient d'une foule irrespectueuse, âpre, sonnante d'entrechocs de casques d'acier, d'éclats de voix mal assourdis, et uniformément vêtue de bleu terni par les pluies et verdi par la boue, ce bleu triste de la tranchée.

L'affaire était désespérée. Il fallait au moins qu'elle eût de l'éclat.

J'avais amené là quinze cents camarades des régiments au repos, comme pour faire appel des juges du Conseil à l'opinion publique du prolétariat militaire.

La garde d'honneur, casque en tête, jugulaire au menton, baïonnette au canon, maintenait cette foule.

— Garde à vous !

D'un seul choc de talons et de fusils brandis, la garde s'immobilisa.

Les conversations dans la salle s'éteignirent net. Les casques se découvrirent.

Un à un, le colonel président en tête, les cinq membres du conseil de guerre entrèrent. Le colonel et les juges, debout, saluèrent militairement la garde d'honneur qui leur présentait les armes.

— Repos !

D'un seul choc, les crosses des fusils sonnèrent sur les planches.

Et le Conseil s'assit pour siéger.

De sa voix glacée, le colonel Tholozan de Durfort, ayant assujetti son haut lorgnon d'écaille, ordonna « qu'on amenât le prévenu ».

Gracchus Reisner, athlétique, méprisant, ironique sans aucune gouaillerie, entra, se plaça devant le Conseil, et dès lors ne cessa de se laisser manier par les gendarmes avec cette docilité, cette indifférence formidable du géant libre qui se soumet.

— Votre nom ?

— Gracchus Reisner.

— Votre régiment ?

— 604e infanterie.

— Votre lieu de naissance ?

— Paris.

— Votre domicile actuel ?

— Paris avant la guerre. La Tranchée des Morts en dernière date.

— Etes-vous seul ? Etes-vous marié ? Avez-vous des enfants ?

— Je suis seul.

— Comment... Je vois sur le dossier ici que vous êtes père de famille...

— Je suis seul. (Un silence.) Je réponds à la première de vos questions. Au demeurant, ceci est une histoire qui ne vous regarde pas. Croyez ce que je vous dis, ou lisez votre papier. Choisissez. Si vous me posez une question, c'est que vous en ignorez la réponse. Sans ça épargnez-vous la peine de m'adresser la parole.

— Reisner, je dois vous prévenir « de plano », que votre affectation de calme dédaigneux ne

convient pas ici. N'aggravez pas un cas déjà terrible.

— Oh !... Monsieur le Président, voyez-vous, quand on a, pendant de si longs mois, vécu au milieu de la mort inutile et sous l'épouvante médiocre de la guerre...

— Nous ne sommes pas ici pour écouter de criminelles divagations. Je vous coupe la parole. Je vous somme de m'expliquer cette contradiction entre votre déclaration de tout à l'heure et le texte du dossier. Je m'étonne que dès le début de l'interrogatoire naissent des débats irritants dont rien de bon ne peut sortir pour vous. Je ne saisis pas quel intérêt vous pousse à mentir au Conseil sur une question d'état civil sans rapport avec le crime qui vous amène ici... S'il vous était resté encore une chance faible d'obtenir l'indulgence du Conseil — cette croix de guerre que vous déshonorez... (Courte et légère rumeur dans la foule. Le colonel Tholozan de Durfort lève la tête, et, faisant tomber son lorgnon du bout du doigt, fixe la foule en achevant sa phrase, lent, grave, dur)... Reisner vous auriez perdu cette chance par l'insolence de votre attitude et de votre langage. Vous persistez à dire que vous êtes seul ? Je vous apprends donc que vous vous êtes marié le 28 juin 1912, et que vous avez trois enfants.

— Monsieur le Président... dis-je en me levant.

Geste du lorgnon :

— Monsieur le défenseur ?

— Monsieur le Président, mon camarade se borne à répondre qu'il est seul parce que, effecti-

vement, il l'est aujourd'hui. A sa dernière permission, il a trouvé son logement à louer; ses meubles étaient déménagés, et sa femme avec ses enfants avaient disparu depuis plus d'un mois sans laisser d'adresse. Il n'a pas reçu depuis une lettre de sa femme. Je crois donc, Monsieur le Président, que cette apparente insolence de mon camarade est la manifestation extérieure d'un désespoir secret qui se refuse à étaler une douleur intime. Je n'ose pas croire un seul instant que le conseil en tiendra rigueur à Gracchus Reisner.

— Monsieur le Défenseur, j'ignorais ces détails. Ils sont pénibles en effet. Le Conseil cependant appréciera la qualité de ce désespoir secret d'un retentissement si fâcheux. Il eût été préférable, pour l'armée comme pour lui-même, que ce désespoir se fût manifesté autrement : un exploit au front, par exemple...

— Monsieur le Président, tout à l'heure M. le Commissaire du gouvernement analysera ces réactions avec plus de netteté que votre rôle de président ne vous permettrait de le faire. Je me suis borné à fournir au Conseil l'explication dont il avait besoin, et qu'une légitime pudeur de mon camarade décline de donner.

Reisner se refusa dès lors à parler davantage. Le colonel fit donc seul le récit du drame, sans que l'homme debout en face de lui bougeât plus qu'une statue,

— Vous n'avez rien à ajouter à votre défense?

Cette question traditionnelle, qui n'eut d'autre réponse qu'un sourire de Reisner, tomba comme un cynisme officiel.

— La parole est à Monsieur le Commissaire du gouvernement.

Le vieux Pourquerin-Couternes se leva.

Je l'avais bien prévu : ce fut, avec une lourde précision méthodique, un écrasement, un bouleversement juridique de la défense. Chaque recoin était retourné, concassé, bombardé d'arrêts de la Cour de cassation, de jugements d'assises, de Conseils de guerre du temps de paix.

Les faits étaient constants, les antécédents déplorables, les mobiles cyniquement avoués. Le blasphème était odieux et s'attaquait au plus sacré. Une immense jurisprudence ordonnait la mort.

Pour la première fois, le vieux Pourquerin-Couternes, ce magistrat de carrière, cet homme modéré, respectueux des droits de l'accusé, indulgent, mais le grand bourgeois nationaliste de noblesse de robe réclamait la mort, implacablement, empilant dans le plateau de la balance le poids de la justice militaire, de la justice civile, et de la défense nationale, lui qui, dédaigneux de ces effets faciles, soucieux de n'en pas prodiguer la portée, ne les avait encore presque jamais produits.

Gracchus Reisner avait eu beau faire son devoir au feu, — rien que son devoir d'ailleurs — s'était rendu coupable d'avoir, un jour de revue, sans cause apparente, sous l'empire d'un mouvement d'idées, d'une crise de conscience, brisé son fusil aux pieds de son colonel, en présence de tout le régiment rassemblé sous les armes, et cela, sur un territoire en état de guerre, dans la zone des armées, entre deux relèves...

— Il faut faire un exemple, concluait Pourquerin-Couternes, un exemple, le mot sinistre, l'indice du désarroi, l'aveu des lassitudes.

— La parole est à Monsieur le Défenseur.

Je me suis levé, tremblant.

« Mon Colonel, Messieurs,

Vous ne jugerez pas inconvenant je l'espère, que je donne comme titre à cette scène : Un drame d'Union sacrée.

Il y a quelques semaines, j'avais l'honneur de défendre devant vous un Breton naïf inculpé de désertion à l'ennemi. Vous avez jugé nécessaire de l'acquitter. Je me réclame de cette jurisprudence.

C'était devant vous le problème de la crise d'âme paysanne sous la guerre ; c'est aujourd'hui le problème de la crise d'âme ouvrière qui se pose devant vous. C'était un illettré, un homme des forêts, miséreux, végétal, qui retournait à son logis bercer sa douleur inconsciente comme les êtres instinctifs reviennent au terrier lécher leurs blessures. Docile au gendarme, sans conscience de la France, ni de la civilisation, ni de l'Allemagne, ni de la barbarie, mais seulement de ses forêts bretonnes, il avait accepté de suivre à la laisse, et il s'était battu, comme un animal se bat, avec ce goût du sang, de la défense et de l'attaque, comme un lion.

Voici maintenant un homme qui a voulu savoir, un homme des villes, un nerveux, un sensible, passionné de raison si j'ose dire : il est arrêté net, cinglé sous le coup d'une douleur qui aveugle, et, comme dans un délire, toute sa foi sous-jacente a jailli.

Docile au gendarme, lui aussi, retrouvant au tocsin de la mobilisation cette conscience de la France dont il avait rêvé de se libérer, il s'est battu comme un lion, lui aussi, tristement, courbé par le grand effort d'humilité d'un théoricien vaincu, se crispant pour entendre de nouveau battre dans son cœur ce bouillonnement des forces brutales qu'il avait méprisées comme des forces mauvaises, et endiguées par un labeur intellectuel de dix ans.

Ces deux hommes sont comme les deux génies de la mélancolie de la guerre.

Vous avez eu égard à la douleur animale du premier. Voici venir le second, le plus dramatique, le plus grand et le plus pitoyable, qui a eu cet héroïsme bien plus grand que le mépris de la mort : le sacrifice momentané de tout ce qu'il avait rêvé.

Cet homme est votre ancien adversaire. Civil, citoyen libre, il était votre égal. La guerre — il a obéi à la guerre — la guerre lui a dévasté sa cité future, assourdi son intelligence, laminé son corps robuste, et voici maintenant qu'elle souffle jusque sur son petit foyer, déshonorant sa femme, perdant ses enfants.

Aurez-vous égard à la douleur de cet homme, serez-vous plus durs pour la révolte que vous n'avez été pour la fuite ? Donneriez-vous à croire que c'est par mépris que vous avez acquitté le paysan ?

Avec cet homme qui a fait plus que de vous donner sa peau, qui a eu le courage d'agir avec une conviction qu'il n'avait pas, vous vous montreriez implacables, parce que, dans une minute

d'égarement, il a trop audacieusement fixé le visage radieux et terrible de cette Patrie exigeante qui semblait se venger de ses anciens blasphèmes en lui prenant tout, et qu'il a cherché dans l'éblouissement de l'auréole, sous les lauriers cruels qui couronnent le front auguste, la bosse de Caïn ?

Faire un exemple ! J'ai tout à l'heure entendu deux fois prononcer cette injonction. Un exemple... Un exemple pour qui ? Monsieur le Commissaire du gouvernement donnerait-il à entendre que des doutes funestes tenaillent les cœurs des combattants ? Et, s'il est vrai que, parfois, les rafales d'épouvante et de colère devant le massacre ravagent les songeries glacées des premières lignes, est-ce avec de la rigueur — ou bien avec de la compassion — dites-moi, comment apaiseriez-vous cette souffrance ?

Un exemple de quoi ?... Prenez garde, vous avez ce privilège redoutable de juger sans appel. Et cet exemple, dont on parle, voyez derrière les haies des baïonnettes de la garde d'honneur cette profonde foule anxieuse qui attend l'exemple que vous choisirez de faire. Faites votre exemple, Messieurs, et qu'il soit tel, que, dans ces heures de désarroi que vous avez connues tous, son souvenir soit un réconfort et non point la réaction qui vient après la cruauté. Autrement dit, Messieurs, dans cette affaire, on ne saurait parler de jurisprudence. Entre cette jurisprudence d'avant-guerre dont tout à l'heure Monsieur le Commissaire du gouvernement, avec la froide clarté implacable de l'érudition, nous a merveilleusement exposé la tendance, et cette minute où je parle,

devant quinze cents combattants, il y a l'immolation sur l'autel de la Patrie de ces idées généreuses, sacrifiées momentanément à la Raison d'Etat — on dit aujourd'hui à l'Union sacrée — et si, dans la fumée du sacrifice n'a pas disparu jusqu'au souvenir de ces lois que le président du Conseil d'aujourd'hui a appelées lois scélérates, eh bien, à ceux qui attendent ici votre verdict, pressés en foule attentive, il pourrait venir à la pensée de reprendre sur l'autel les restes carbonisés, et prenez garde au phénix qui renaîtrait alors de ces cendres brûlantes !

Mais, Messieurs, combien navrée serait notre surprise, et comme nous serions décontenancés, nous autres qui connaissons nos officiers depuis douze mois — douze années, — nous qui avons appris à connaître le cœur généreux, l'instinct psychologique pénétrant, de ces chefs respectés de tous, de ces chefs qui de nous tous, et de Gracchus Reisner plus encore peut-être, ont su obtenir ces prodiges de dévouement ! Nous avons confiance. Ce n'est pas après une longue fraternité d'armes que de tels malentendus seraient à craindre ? — Aujourd'hui la France militaire a-t-elle enfin compris la France prolétaire ? la vie de Gracchus Reisner, c'est toute l'histoire de la France prolétaire des débuts du XXe siècle ».

Et tournant court à cet exode rude, j'étais entré dans les minutieux détails de cette belle existence du travailleur idéaliste anxieux de logique et de sincérité : la paix de huit ans de vie de famille après l'orage de la vie militante ; le passé ressurgissant derrière lui avec son livret matricule dès son entrée à son dépôt le 1er août 1914,

l'effort de discipline et de silence accompli par Reisner, son courage, sa ténacité, l'estime où le tenaient quelques-uns de ses chefs, la rancune que certains autres lui gardaient, — et l'écroulement mystérieux de son foyer (misère ? corruption ?) — et le retour au front, et la chute dans l'ivresse ignoble, et le scandale enfin : le fusil brisé comme verre entre ses doigts herculéens et la vieille parole remontée du passé des réunions publiques : Je refuse de servir davantage dans une guerre injuste, — et la tentative de suicide.

« — C'est la pire erreur qu'un chef puisse commettre, que d'accabler un désespéré, croyant punir un révolté ».

Et ma voix s'arrêta, dans le fracas d'un fusil tombé sur le plancher des mains d'un soldat qui sanglotait.

Le colonel Tholozan de Durfort prononça de sa voix glacée :

— Je déclare les débats terminés ; qu'on emmène l'accusé ; le Conseil se retire pour délibérer.

Un ardent murmure s'élevait de la foule.

Une heure entière s'était écoulée.

Le colonel Tholozan de Durfort rentra dans la salle d'audience, suivi des quatre juges.

La foule se précipita.

Les formules d'usage furent prononcées dans les derniers remous du brouhaha, et ce fut dans un profond silence que le colonel acheva de lire le verdict :

... A la première question, par trois voix contre deux, le Conseil déclare : l'accusé est coupable.

Je me suis senti chanceler. Mais un des juges, un chef de bataillon de territoriale, qui avait comme une coutume de me regarder toutes les fois que le verdict avait été bon, tourna les yeux vers moi, semblant me dire : nous avons eu la victoire.

La voix glacée poursuivait, claire :

— A la seconde question, par trois voix contre deux, l'accusé n'est pas coupable.

Et je me suis raidi contre la joie soudaine qui m'étranglait : Bris d'armes, mais pas rébellion la vie est sauve.

— Sur l'application de la peine, à la minorité de faveur, le Conseil condamne Gracchus Reisner à la peine de deux mois de prison.

Ce fut seulement alors que la foule comprit, et il y eut comme un rugissement comprimé de triomphe.

Pour une paire de chaussures...

Décembre 1915.

Le colonel président. — Voilà qui est difficilement croyable. Vous prétendez, en somme, avoir perdu votre paire de chaussures, alors même que vous l'aviez aux pieds, et ne pas avoir senti sur le champ que vos chaussures vous avaient lâché... C'est bien cela?

Sylvain Rouge, prévenu. — Hé!... oui, c'est ça même, mon colonel. Vous savez bien pourtant telles qu'étaient les tranchées voilà huit jours, mon colonel. Des égouts... On en avait jusqu'au nombril... Et glacé... Personne ne sentait plus seulement ses pieds... On en a eu trois d'évacués à la compagnie pour pieds gelés... Tous vous le diront... Enfin, bref, où je les ai-t'y perdues ? Sais pas... Toujours est-il qu'à un moment voilà que je me dis : « Bon Dieu ! j'ai laissé mes pompes dans le trou...

Le colonel. — Parlez correctement devant le conseil, je vous prie.

Sylvain Rouge. — Plaît-il, mon colonel? Oui... dans le trou... Justement que je venais de m'amocher dans une fondrière qu'on pouvait pas repérer... Vous comprenez, revenir en arrière. On pouvait à peine tenir à un dans le boyau... y avait rien à faire...

Le colonel. — Venez au fait... Tout ceci est inutile. Alors, vous demandez à votre capitaine l'autorisation d'aller chercher une autre paire de

chaussures... Vous n'en aviez donc pas une autre à votre sac ?

Sylvain Rouge. — Ç'est celle-là que j'avais aux pieds. L'autre, j'avais dû la laisser. C'était plus qu'une éponge. Tous vous diront...

Le colonel. — Oui... Passons. . Vous quittez les tranchées à minuit. Vous arrivez le matin au bureau du bataillon ; vous ne touchez votre paire de chaussures qu'à midi. Et au lieu de repartir aussitôt, comme c'était votre devoir, vous avez été vous cacher dans un coin, d'où on ne vous a vu ressortir qu'au moment où votre bataillon est revenu des tranchées. C'est bien cela ?

Sylvain Rouge. — Non, mon colonel. C'est pas ça. Enfin, pas tout à fait ça. J'ai touché mes chaussures à midi. C'est vrai. Mais j'ai pas été me planquer dans un coin, mon colonel. Je me suis dis dit : Le bataillon est relevé ce soir à huit heures et demie.

Le colonel. — Ce fut justement votre tort de vous être dit cela. Un soldat ne doit jamais se permettre de telles initiatives : interpréter un ordre reçu ! Encore bien pis : présumer d'une disposition du commandement !

Sylvain Rouge. — Mais tous vous diront, mon colonel...

Le colonel. — Tous vous diront ! Ce n'est pas une réponse. Nous connaissons tous ces racontars de relève, qui n'ont d'ordinaire aucune base sérieuse. Il vous était impossible d'y attacher une importance quelconque. La preuve, d'ailleurs, c'est qu'au lieu d'être relevé à huit heures et demie, votre bataillon a reçu un ordre d'attaque,

qu'il a glorieusement enlevé à l'ennemi une tranchée, et qu'il est revenu le lendemain matin seulement.

Sylvain Rouge. — Mon colonel, si j'avais su... Tous vous diront, mon colonel, que Sylvain Rouge a jamais tiré au flanc pour monter sur le billard ! Dix-sept attaques à la baïonnette, mon colonel. J'sais pas, mais je crois qu'on peut pas dire que j'ai les grelots !

Le colonel. — Nous savons que votre passé militaire est bon. Mais cela même n'excuse pas votre faute. Vos camarades y sont allés une dix-huitième fois à la baïonnette, pendant que vous, caché dans quelque grange, vous avez attendu sans danger le retour de vos camarades, et vous avez fait l'étonné quand votre capitaine vous a fait savoir que vous seriez traduit en conseil de guerre !

Sylvain Rouge. — Voilà justement ce que je voulais vous dire, mon colonel. C'est pas vrai que je me soye caché dans une grange. La grange où j'étais, c'est le cantonnement de ma section. On n'a pas eu de peine à me trouver. Tout le mal, c'est que je me suis endormi à peine si j'ai eu mangé ma soupe. Il était peut-être sur les cinq heures. Et je me suis réveillé que quand les copains sont rentrés. Dame ! J'avais déjà huit jours de tranchée, mon colonel, et on dort bien après ces temps-là ! Et puis, moi, j'ai un sommeil.. Enfin, vous comprenez, je me suis dit : « Voilà... Il est midi. J'ai mes chaussures. Si je rentre ce soir en ligne, j'y serai pas avant sept heures ». Y a pas de doute, mon colonel, les Boches nous sonnaient un tir de barrage, quelque chose de

soigné... Passer ça en plein jour ça ne fait jamais plaisir. C'est tout terrain découvert entre les ouvrages blancs et le point d'eau, le boyau est impossible... Bref, arriver pour repartir, c'est pas intéressant. Je me couche, et ce soir les copains rentreront. Aussi, vous savez, tous vous le diront, mon colonel, j'en ai fait une bobine quand je les ai vus radiner à huit heures du matin, et qu'ils m'ont dit : « T'sais pas, quat' crans (ils m'appellent comme ça...) T'sais pas, quat' crans, on a été à la fourchette, cette nuit ! » Ah ! je vous le jure, mon colonel, tous vous le diront, j'étais comme esquinté, quand ils m'ont dit ça... Non, je veux pas qu'on croye que Sylvain Rouge a eu les grelots...

Le colonel. — Vous avouez donc que vous vous êtes senti coupable, à ce moment-là?

Sylvain Rouge... (baisse la tête et pleure).

Le colonel. — Vous ne répondez pas? Alors pourquoi, Sylvain Rouge, avez-vous essayé de mentir à votre capitaine? Pourquoi lui avez-vous fait un conte absurde ?

Sylvain Rouge. — Mon... colonel... c'est que... j'sais l'prix... qu'ça coûte...

Le colonel. — Comment jugeriez-vous un de vos camarades qui, pendant que vous êtes à votre devoir, risquant la mort, courrait se cacher ?

Sylvain Rouge. — J'ai pas couru me cacher...

Le colonel. — Ne chicanons pas. Vous êtes resté à l'arrière, alors que vous eussiez dû être à l'attaque. Vous vous êtes rendu coupable d'une désertion de poste à l'ennemi... Vous n'avez rien à ajouter à votre défense ? La parole est à M. le commissaire du gouvernement.

. . . .

Comme je ne plaidais pas dans cette affaire, je ne suis pas resté à l'audience jusqu'à la fin. J'ignore donc quel verdict fut rendu. Mais je pense que le conseil, renommé pour sa modération, n'a pas dû condamner ce Sylvain Rouge. Ses bons antécédents et, en somme, quelques circonstances très atténuantes ont dû le sauver Car le Code de justice militaire ne laisse, en un tel cas, que deux alternatives : l'acquittement ou la mort.

... Il se peut fort bien que Sylvain Rouge ait été acquitté.

Une affaire

M. Carouge était blond, de ce blond décoloré extrême qui s'accompagne habituellement de myopie. Un grand nez droit sur quoi chevauchait un lorgnon toujours oblique donnait quelque caractère à sa face sans beauté, boutonneuse.

M. Carouge avait été reçu régulièrement à tous ses examens. Il était professeur de physique et chimie. Il réalisait exactement le type moyen de sa profession. Gauche dans ses mouvements, il demeurait dans sa pensée exact, précis et sobre, sans imprévu.

La guerre l'avais surpris à la fin d'une leçon. Il était parti dans l'infanterie où, pendant la durée de son service militaire, en temps de paix, il avait rempli les fonctions de secrétaire avec tout l'effacement requis. La guerre avait promu M. Carouge au grade de sous-lieutenant et le hasard l'avait fait nettoyeur de tranchées.

Il avait apporté beaucoup d'application à son nouveau métier et même s'y était illustré par la force des choses.

Un jour, M. Carouge revint dans sa ville, en permission.

Sa femme l'attendait à la gare avec sa belle-mère et quelques vieux collègues bedonnants et sanguinaires.

On trouva qu'il n'avait pas changé et qu'il était bien toujours le même sous le casque.

De retour à la maison on le supplia de raconter quelque histoire.

Ce fut d'abord pendant le déjeuner auquel il ne toucha presque pas, malgré la profusion bourgeoise des mets, harcelé de questions et comblé de louanges. Il avait dû connaître le corps à corps, la lutte acharnée dans les boyaux, la bataille à la grenade, au couteau.

Sur le meilleur mode pédagogique, alors, M. Carouge enseignait à tous ce qu'il avait appris.

Son jugement sur toutes les choses de sa nouvelle vie était sévère. De toute évidence, il souffrait d'un atroce déséquilibre, mais l'habitude du devoir et la pratique de la facile vertu d'héroïsme avaient fait de lui un chef. Son cerveau ne lui appartenait plus.

Il expliquait complaisamment les détails d'un métier qu'il avait pénétré, approfondi, qu'il possédait.

« Pour étrangler un bonhomme, vous lui remontez la pomme d'Adam... »

Et il continuait, à l'admiration de ceux qui l'écoutaient et au grand enthousiasme de son insupportable neveu Pierre, de la classe de cinquième A. On parla de cela toute la journée et la soirée entière. Le second jour de permission et le troisième furent ceux des visites.

M. Carouge se rendait compte de l'importance des visites dans l'esprit de Mme Carouge et ce fut docilement qu'il l'accompagna.

Il passa chez Mme la commandante d'armes, chez Mme la sous-préfète, chez Mme la présidente, chez Mme la receveuse, fit enfin le tour complet de la société administrative du pays.

Et partout accueilli avec les mêmes phrases

admiratives, partout entouré, questionné, M. Carouge dut faire profiter chacun des connaissances qu'il avait acquises dans l'art de tuer.

— Encore un petit gâteau cher Monsieur... vous disiez?

— Pour étrangler un bonhomme, vous lui remontez la pomme d'Adam, répondait avec douceur M. Carouge.

Ce fut jusqu'à cinq et six fois par jour qu'il recommença son histoire durant sa permission.

Cela ne l'amusait pas du tout, mais il était aimable et bien élevé.

Deux jours avant la date fixée pour son retour au front, M. Carouge fut invité à dîner chez l'un de ses plus vieux collègues : une célébrité littéraire du lieu. Il avait écrit en vers une traduction des odes d'Horace assez goûtée.

Cet homme-là possédait de vieux vins dans sa cave et, pour faire honneur au guerrier Carouge, avait fait monter les meilleurs.

Tout en causant, M. Carouge en but pas mal. Son ami, que rien dans la guerre n'avait touché (*Suave mari magno*), l'écoutait avec un certain plaisir.

— Pour étrangler un bonhomme, c'est tout simple.

— *Carpe Diem* », son vieux collègue lui versait le rouge et chaud Bourgogne.

— Vous lui remontez la pomme d'Adam...

Quand il rentra chez lui, M. Carouge se plaignit de l'estomac.

« — C'est curieux, disait-il, je ne me sens pas dans mon assiette ! »

En effet, M. Carouge n'était pas du tout à son

aise, à tel point point que, après qu'elle eut passé sa longue et haute chemise de nuit, Mme Carouge dut lui préparer une camomille.

Il la but, puis la lampe Pigeon fut mise en veilleuse et M. Carouge, le bras passé autour du cou de sa femme, s'endormit, en rêvant qu'il se battait. Les maux d'estomac sont fertiles en tels cauchemars. Au milieu de la nuit il y eut dans le lit comme une lutte, âpre, silencieuse, vite arrêtée.

Le lendemain, quand M. Carouge s'éveilla, il baisa sa femme au front, comme tous les matins, et comme elle ne lui répondait pas, il la poussa, la prit dans ses bras, la secoua : elle était inerte et froide, pas encore raide.

Son cou portait des marques bleues.

M. Carouge hébété ne comprit pas d'abord ; puis, dans sa bouche pâteuse, une phrase remonta machinalement :

« Pour étrangler un bonhomme... »

TROISIÈME PARTIE

L'HOPITAL

PHYSIOLOGIE DE LA GLOIRE



TROISIÈME PARTIE

L'HOPITAL

PHYSIOLOGIE DE LA GLOIRE

La Bataille de la Marne vue d'une salle d'opérations

L'agonie de Quemener... L'odeur... Son cri même était d'un timbre gangreneux.

Il se tordait le torse, de droite à gauche, avec une force folle, de pendule, de ver de terre sectionné. Il semblait ramper après son bras amputé. Ses jambes étaient écartelées par un énorme pansement ouaté dans lequel ruisselait le pus d'une infâme plaie des testicules, qu'un éclat d'obus avait déchiquetées.

Toutes les six heures, on coupait le pansement durci par le sang et le pus, et sous le soleil, sous les mouches, on pulvérisait de vapeur d'eau cette verge monstrueuse, verte et noire, dont on cisaillait les excroissances pendeloquantes nécrosées.

Soir lourd, avec quelque brise.

Le canon, que les optimistes disaient être de l'orage, rafale maintenant régulièrement.

Voix. Heurts. On monte des blessés. Où les mettre ? On ouvre la dernière salle vide.

Ce sont des Anglais blessés à Villers-Cotterets, le 2 septembre.

— A Villers-Cotterets ! Déjà ! Le 2 septembre !

On n'insiste pas.

Le chirurgien arrive.

Silencieuse inspection de la cuisse d'un des Anglais. De vastes marbrures à couleurs sombres menacent de remonter vers la hanche. La cuisse est énorme, trouée de part en part. La balle, qui a ricoché sur le fémur, est sortie en dilacérant les chairs, et un entonnoir bée, puant.

— Dites-lui qu'il a une mauvaise jambe.

— You have got a bad thigh, you know... a bad leg, altogether.

— Quite rotten, is it ? Cut it off, it does not matter...

— Il dit qu'il vaut mieux la couper, que ça n'a pas d'importance.

— Il a raison. Yes, yes... Pauvre petit gars... Descendez-le...



La salle d'opérations. Silence affairé dans une atmosphère chaude et comme stérilisée.

L'Anglais s'endort, râlant sous le mouchoir des paroles saccadées, des cris de commandement.

Le long de cette cuisse bistrée d'iode, le bistouri incise et découvre la pâle granulation des tissus graisseux, incise encore, jusqu'au faisceau

violet des fibres musculaires ; et les artérioles fusent, pointillent d'écarlate la blouse du chirurgien et la mienne, la figure, les sourcils...

Je tiens la jambe.

Devant moi, le seau où je la jetterai.

Un cri, des cris montent des cours voisines, une clameur.

Un ronflement puissant, un vol lourd d'avion, tournoie. Et la fusillade éparse, avec la mitraillade, en crécelle régulière des mitrailleuses, crépite avec frénésie.

Le chirurgien lève une seconde son bistouri.

— Kocher.

On va lui passer une pince de Kocher.

Détonation formidable. Tout a dansé dans les armoires de verre. Le vitrail est fendu. Le chirurgien fait signe qu'il attend sa pince...

Il en saisit l'artériole, relève le Kocher sur les autres qui pendent déjà au tronc, continue d'inciser, isole le faisceau des gros vaisseaux.

— Catgut 2!

Il ligature, coupe, détache tout le reste de la viande violette d'un grand coup.

La scie crie dans l'os. La scie ne vaut rien. Le chirurgien sue.

— Une autre!... On se précipite.

... Je tire sur la jambe, et la grosse masse molle me tombe dans la main. Hors du seau passe un pied sale. jaunasse, émergeant de linges rougis, bleus et verts d'iode.

— Horace, allez donc voir, dit enfin le chirurgien de sa voix nonchalante... allez donc voir si la bombe a endommagé le bâtiment.

D'un lit à l'autre les blessés jasent.

— Les vaches... On n'avait même pas le temps de se débiner...

— On a tout de même eu le temps, nous autres, de prendre tout le tabac dans une manufacture à Vouziers... On nageait dans le tabac, mon vieux, jusqu'aux mollets... Mais on a jeté tout en route, après... C'est ça de moins que les Boches aient eu...

— Pourquoi qu'ils nous ont fait quitter de la rive gauche de la Sambre pour nous la faire reconquérir ; qu'on n'a pas pu, hein... et qu'on a laissé tout ce qu'on était quasiment de la brigade, hein. J'ai vu le général se brûler, mon vieux... Dame, c'était un brave, c'ui là, au moins...

— Nous aut', on s'est toujours trompé dans la carte... La carte, à ce qu'il paraît que c'était pas le fort de not' vieux... un brave aussi, c'ui là. Bref, voilà qu'on a fait trois fois le tour d'un même bois, tellement qu'on a fini par se canarder avec le 306e pendant trois heures... C'est un éclat de 75 que j'ai reçu dans la fesse...

— Y en a plus d'un comme toi...

— On nous a laissés peut-être deux ou trois jours dans un wagon à bestiaux, plein encore de purin, dit le voisin de droite de Quemener, un petit bonhomme barbu, sale, souriant, naïf. (Il avait la main en lambeaux. Il s'appelait Broulonnesque). Oui... oh ! je ne sais plus combien de temps ça a duré... Mais ç'a été mortel ! Et comment, mortel ! nous étions quatre, et les infirmiers qui nous ouvrirent la porte ne trouvèrent plus que deux vivants, moi et un autre... Les deux autres étaient morts... oui, morts... Y en

avait pourtant un qui n'avait pas grand chose comme blessure, le pied écrasé par un éclat d'obus... Mais il était si mal pansé que son pansement le serrait, et qu'il l'a défait... Enfin bref, tout de même ça suffit pas, c'est pas ça qu'il a saigné qu'a pu le faire passer à l'as... C'est marrant, comme il est mort ; il ne pouvait plus remuer la tête ni ouvrir la bouche... et il s'est mis à crier d'un drôle de cri, tu sais, les dents serrées, presqu'en sifflet. Ça a duré jusqu'à tant qu'il a pas clamecé. Dans les vingt-quatre heures, quoi...

— A la guerre, tout est fait à rebours du temps de paix. C'est après l'abattoir, ici, quand ils ont à moitié raté leur bête, qu'ils mettent des jolis rubans de soie à leurs bœufs de concours, disait avec cet accent mordant de Paris un amputé des deux jambes qu'on venait de décorer de la médaille militaire avant qu'il ne mourût :

— « Ah, la médaille militaire, mon général. Merci. Ça veut dire que j'en ai plus pour longtemps... »

Personne ne répondit. Et de nouveau on perçut les plaintes courtes, le susurrement des plaies pulmonaires, et le pleurnichage aigu, la toux graillonneuse de Quemener. La gangrène semblait avoir atteint la base des poumons.

Et à l'autre bout de la salle, retentissait un bref sifflement régulier qui sortait d'une manière de tête pyriforme, moirée de jaune, de mauve et de gris, où les yeux et le nez, enterrés dans la chair ballonnante, s'indiquaient en creux. D'un trou aux lèvres saignantes, une salive rose bavait sans arrêt.

C'était un homme blessé d'une balle dans la gorge.

L'être affublé de cette tête me fit signe. Je m'approchai. Il écrivit sur un calepin :

— Vous n'avez vraiment pas le droit de me faire une piqûre de deux ou trois grammes de morphine ? Voilà trois jours que cela dure. Je gêne les autres autant que moi-même.

Et je me figurai que cette tête, cette cagoule de cellules putréfiées, dont l'homme savait s'exprimer avec cette délicatesse et ce sang-froid grandiose, avait pu marquer de l'intelligence et de la beauté ; je dus lui balbutier quelque chose en réponse.



Les larges bâtisses monacales, trapues de l'hôpital, s'ordonnaient assez régulièrement autour d'un rectangle. L'église s'élevait au delà du rectangle, derrière le bâtiment central, face auquel un mur élevé, percé d'un portique, fermait cette vaste cour plantée de grands tilleuls, et au centre de laquelle étaient plantées les tentes.

De la salle du chapitre on avait fait la salle d'opérations; du réfectoire des hôtes, le cabinet de pansements; du bûcher, l'amphithéâtre. L'église, comme les autres bâtiments, regorgeait de blessés. Tout en était plein, du baut en bas, sauf les tentes, au point qu'il restait encore des blessés dans les caves, lesquels on n'avait pas pu bouger depuis le bombardement. Il se fit cependant une classification, peu à peu, et les voûtes épaisses du cellier et des caves eurent dès lors pour affectation d'étoufferles éclats aigus des cris

d'agonie d'une certaine catégorie de mourants.

Dans une demi-ténèbre fraîche jalonnée des chétifs halos de pétoches fumeuses, mouraient, tantôt le corps dressé en arc de pont du crâne aux talons, tantôt tiraillés comme des pantins métalliques qu'on électrise, les tétaniques. L'odeur de ces salles-là, n'était pas celle du pus, qui est encore une odeur de pourriture vivante : c'était une odeur de corruption sèche, d'un piquant formique.



Une file d'autos s'encombra sous le portique, défilant lentement et sans arrêt...

C'était une étrange théorie bigarrée de camions, d'autos de la Croix-Rouge, et de taxis parisiens égarés on ne sait comment jusqu'en Champagne, menés par des chauffeurs ahuris et fourbus, qui n'y comprenaient rien : on les avait réquisitionnés, là, comme ça... dans la rue, et ils étaient partis, en cinq minutes, sans manger, amenant à chacun cinq ou six hommes, marocains et zouaves ; ils servaient maintenant à évacuer les débris de la bataille.

On en retirait deux, trois, quatre de ces taxis. Ils y étaient entassés comme des déchets de viande dans une voiture de boucher. On en retirait souvent de morts sous les autres ; des brancardiers, mal éclairés par des lampes électriques de poche et par une lanterne sale, se trompaient si le blessé restait sans parler.

L'officier d'administration gestionnaire, grand microcéphale, squelettique, drapé dans une sorte d'oripeau noir flottant (on cherchait sa faux) se

promenait, infatigable, de groupe en groupe, semonçant, menaçant, dominant les cris de souffrance de son organe aigre, et soudain :

— Mais, mettez-le donc dans le tas de morts ! Vous ne voyez donc pas qu'il est mort !

— Aaa...

— Montez-le tout de suite à la salle d'opérations, disait le médecin de garde, tâtant le pouls.

Les blessés levaient hors de leurs brancards des têtes inquiètes vers ce tas de morts...

— C'est pas tout ça... Qu'est-ce que vous faites-là à ne rien faire, vous, là... oui, vous ? Portez-moi tout ça dans l'amphithéâtre, ici les rats se mettraient dedans.

— Bien mon commandant.

Ayant aidé une fois un brancardier à emporter un de ces morts à l'amphithéâtre, je fus reçu par le maître de céans, un gros râblé réjoui, qui s'empressait à chaque client. Il les marquait fort bien à la craie de signes particuliers pour qu'i n'y eut pas d'erreurs de cercueil. (Je me souviens qu'il témoignait d'une aimable imagination pour certains signes conventionnels).

— Une belle journée, me dit-il avec orgueil ; et levant sa lanterne sourde il me montra un entassement profond de corps.

Je ne saisissais pas bien.

— Tu comprends, poteau, à chacun des macchabées, je touche mes vingt centilitres de vin généreux !

— Sacré Dudule, étais-tu saoûl, cochon, avant-hier ! Qu'est-ce que tu tenais ! Il est malin, Dudule, il se planque dans le petit réduit,

sous l'escalier, disait l'autre infirmier en tapant sur l'épaule du nécrophage.

— Oui, quand on me demandera plus tard : « Dudule, où c'est-y que tu as fait la guerre » ? Je leur' sy répondrai : « Dans l'ptit réduit sous l'escalier ! Et j'm'en faisais pas, t'sais ! » (1).



Tout ce qui vivait encore se montait aux salles du premier sur lesquelles s'ouvrait le cabinet de pansements. Et on évacuait d'urgence tout ce qui pouvait risquer d'être bougé, renvoyant les blessés dans de ces sinistres trains de wagons à bestiaux où on les promenait de gare en gare à travers la France.

Car il fallait faire encore de la place pour deux convois, un de cent quatre-vingts blessés annoncé pour quatre heures du matin, l'autre, d'une centaine, annoncé pour la matinée du lendemain.

Les spacieux escaliers de pierre s'encombraient de lentes descentes et montées de brancards heurtés aux tournants, et les autos remportaient les blessés évacués.

Parmi les brancardiers, je remarquai un civil volontaire, un Danois corpulent, rouge, roux, de gestes adoucis et puissants, et dans les traits de sa figure quelque chose d'épouvanté qui contrastait avec les figures indifférentes des autres.

Ces mouvements étaient surveillés par les médecins et chirurgiens. Le chirurgien-chef,

(1) On a vu plus haut (le Champ d'honneur) combien, en 1915 et 1916, ce même Dudule témoigna d'héroïsme.

grand vieillard robuste et lent, marchait d'un pas de goutteux, les mains derrière le dos, et la tête penchant sur sa barbe grise. Pâle, le regard éteint de tristesse, il semblait défaillant devant l'ouvrage.

Minuit. Les salles ont conservé la puanteur chaude du jour.

Entre les lits, dans l'allée centrale, dans la nef crevassée de l'église, à perte de vue, partout, s'étendait une sorte d'océan de chair puante et vagissante, dégouttante de pus, de sang, d'urine, lesquels humectant la paille de leurs brancards, se coagulaient en un fumier ; couvertures bariolées prises à des lits de paysans champenois — inattendues choses du temps de paix, couvertures raidies de sang — uniformes loqueteux brunis de sang et de terre, pansements de ficelles, turbans kakis de marocains, chéchias de zouaves, képis bleus, shakos de hussards, bérets d'alpins, ceintures, cartouchières, porte-monnaies, chaussures fendues, s'amoncelaient dans les recoins.

... Et ces cris fondus en une seule plainte : nasillement puéril et cruel des Musulmans, hurlement métallique, croassant, bestial, des Soudanais ; on distinguait sur leur chair noire, les vers blancs annelés ramper, et les doléances verbeuses des Marseillais et des Parisiens, et les grognements des mahauts... Et ceux qui, sans parler, vous regardaient fixement, avec de grands yeux...

C'était les cent quatre-vingts grands blessés annoncés pour quatre heures du matin et qui étaient arrivés à onze heures du soir, à peine si le convoi précédent était commencé de panser et d'opérer.

Le cabinet de pansements : on s'arrête sur le seuil, suffoqué. Fournaise. Aigre relent du pus sphacellique, fade et suret, comme je ne sais quelle immonde soupe aux choux.

Cinq chirurgiens à la fois. Le chirurgien-chef, toujours d'un geste las, travaille, comme il travaillera tant que tout ne sera pas fini. C'est de le voir, lui vieillard, qui tient les autres debout.

Courants d'air, portes ouvertes, par où sans interruption entrent et sortent les brancards. On doit travailler fenêtres ouvertes.

Deux tables métalliques, et six chaises disposées deux par deux, cela fait cinq tables d'opérations.

On panse, on incise, on débride les trajets, on extirpe.

On se meut à peine.

— Amenez les suivants! Vite! Combien de faits?

— 51.

— Encore combien?

— 29 dont 6 opérations, plus 180 dont 18 opérations.

Le chirurgien regarde son aide en souriant et fait un geste des épaules, comme pour recharger un fardeau, et recommence.

Les chirurgiens lavaient leurs mains gantées de caoutchouc, desquelles l'eau chaude détachait les parcelles de matière organique, et se les désinfectaient à l'alcool iodé. Les bras ballants, et soigneux de ne rien toucher, ils venaient se pencher au-dessus de la plaie nouvelle qui leur était amenée, lavaient, sondaient les trajets, les

yeux fermés, lisant l'anatomie dans leur mémoire, et incisaient net.

L'homme hurlait et bondissait, et on le maintenait, et le chirurgien, toujours indifférent, disait d'un ton distrait :

— Mais non, mon petit, mais non, je ne peux pas te faire de mal, je n'y touche même pas. Ne sois pas douillet. Je... Ça y est.

Et le pus noir, bleu, jaillissait à plein, ruisselant sur les blouses, sur les mains, en pleine figure...

— Hein, ça fait du bien...

— Oui, disaient ces êtres pitoyables en sanglotant.

Les plaies, ce n'est rien, la vue, ni l'odeur : ce n'est que de la viande avariée. Pus vert, pus jaune, pus noir, gaz s'échappant par bulles des plaies sphacellées, c'est sale, on le lave.

Mais ces figures tirées, ces bouches aux lèvres grises... ces grimaces... ces petites larmes cheminant le long des joues poussiéreuses...

Je distinguais bientôt le cri strident des fractures de jambe, le grondement râlant des plaies de poitrine (et ce bruit de soufflet crevé quand l'air siffle par la plaie), et le hululement monocorde des plaies du crâne... Ces yeux vacillants, cette détresse morale de tous ces êtres vidés de leur sang... ces pauvres cervelles remuées encore par les éclatements...

... Ces hommes affolés et abrutis comme du bétail mal égorgé.

Je me souviens qu'il en est mort sept, dans le même lit, en une nuit.

C'était un lit placé dans un recoin sombre. A

la lumière d'une allumette, le chirurgien surveillait les effets d'une trachéotomie d'urgence, désespérée.

Par la canule qu'on venait de lui enfoncer dans la trachée, vers la pomme d'Adam, un petit gosse blond respiraît âprement, toujours plus vite. Une mousse rose vif étincelait, bouillonnante, tout le long de sa poitrine, avec ce bruit grésillant de la mousse ; cette mousse, éblouissante, de pourpre claire, quelques taches blanches de peau fraîche, quelques boucles blondes, ce fond sombre, la puissante tête grave du chirurgien vue à contre jour... je me suis surpris à apprécier ce groupe... où n'en vient-on pas !...

Une heure après, un grand hercule décervelé mourait en hurlant...

Une heure après, un homme mourait à qui un obus avait, au passage, enlevé la figure ; toute la figure, des yeux à la gorge, plus de mâchoire, plus de nez, les yeux restaient, ballants, dévissés, dans leurs orbites fracassées, rentrant, saillant, à chaque mouvement. Et hors de ce grand trou noir, vert et rose... de la bouche pendait une formidable langue, comme un battant de cloche. On voyait se soulever les carotides ; on voyait l'ossature de la trachée. Il était assis sur son lit, adossé au mur : impossible de se coucher. Comme je passais devant lui, il fit un mouvement : une artère se rompit, trois grands jets m'innondèrent de chaud liquide gras rutilant, et il tomba flasque comme un paquet de linge.

Quand ai-je donc entendu ce bruissement de carton pâte qu'on casse, que fait l'os du crâne

qu'on soulève... Et par dessous ce léger battement silencieux de la cervelle vivante...

Pendant qu'on nettoyait le cabinet de pansements qui rapidement s'envahissait de la marée montante des tampons d'ouate imbibés de pus ou de sang, on opérait, et soudain, à la puanteur succédait la somptuosité claire de l'antisepsie totale.

Murs et plafonds blancs ripolinés, dallage en damier noir et blanc; contre les murs, armoires de verre, ballons de verre bouchés d'ouate blanche, tubes de verre où, dans le chloroforme, brillent les bistouris. Des jeux d'ombres glauques teintaient à peine ces choses transparentes

Et la griserie claire et pétillante du chloroforme se mêlait aux vapeurs subtiles de l'alcool et aux buées de l'autoclave.

Vers quelle heure de la nuit — fut-ce cette nuit-là ou la suivante, car de soixante-douze heures nous ne quittâmes point la salle d'opérations ou le cabinet de pansements — ai-je vu l'aide-major faire de la respiration artificielle à un nègre ?... Ces grands gestes rythmiques dansent encore devant mes yeux.

Nous emportâmes le cadavre sur un brancard, l'aide major et moi. Quand nous entrâmes dans l'amphithéâtre obscur, il était déjà plein de cadavres. En vain nous cherchâmes une place. Nous trébuchions sur toutes sortes de formes roides. Nous jetâmes notre fardeau sur un tas. Un étrange ronflement dans ce lieu nous fit tressaillir; la lampe électrique nous fit reconnaître notre vieil ami Dudule, heureux, saoûl comme la Pologne, étendu sur quelques corps, rubicond

parmi les faces vertes, dormant du sommeil du juste.



Passant devant le lit de Quemener, je vis avec étonnement qu'il n'était pas encore mort, mais qu'au contraire il ne délirait plus. Il me fit signe, me désigna comme siège le lit voisin. Et je compris à une certaine intonation d'intimité grave, qu'il allait me confier des propos sensés ; il parlait très bas et pour l'entendre je devais m'approcher de cette bouche grise affreusement puante.

Je le voyais profondément troublé ; ses confessions s'obscurcirent de tant de réticences, que je fus longtemps avant de comprendre la nature de l'étrange aveu qu'il me fit. J'ai tenté d'en douter, connaissant ses scrupules maladifs, mais sa Légion d'honneur et sa médaille militaire m'en ont paru être la confirmation. Et depuis, j'ai rencontré parmi les intellectuels les plus délicats d'analogues égarements.

— « Je croyais d'abord, tu sais que *cela* me répugnait, que pour viser je me forçais... J'avais cet orgueil et cette hypocrisie vis-à-vis de moi-même... Je croyais agir en patriote, et que Dieu commande que l'on aime sa patrie, comme son père et sa mère. J'ai bien senti, tu sais, une sorte de frisson, de trouble physique, analogue à celui que doit... ressentir... un époux... tu comprends... Avant les attaques... une impatience nerveuse étrange... Je m'en suis confessé Le prêtre était trop pur, il n'a pas compris. Il l'a interprété comme un dérivé du sentiment du

danger. Mais je saisissais bien la nuance... la forte nuance... entre la griserie et cela. Oh ! je ne peut pas arguer de l'inconscience. J'ai bien eu des cauchemars, revoyant certaines têtes d'hommes renversées, qui me regardaient doucement, comme je retirais de leurs corps ma baïonnette, mon pied sur leurs poitrines... Parce que c'est surtout le corps à corps qui me va. Un jour, à Dinant, non, à Beaumont... non, je ne sais plus... Enfin, j'ai perdu mon fusil et j'en ai saisi un à la gorge entre le pouce et l'index... Ça été si facile... J'en ai pris l'habitude... Je suis fort, tu sais... Je... J'arrivais à... je suis arrivé une fois... ils se sont trouvés comme ça... à en étrangler deux à la fois... un de chaque main... Ils ont une contraction particulière... un hoquet du gosier qui glisse sous la peau... quand on sait s'y prendre... une façon de palpiter... Rien qui excite plus à la pitié. C'est seulement alors que, dégrisé, on se représente qu'ils sont vos frères.

Bah ! c'est la guerre. J'ai fait mon devoir, après tout, ce qui m'était commandé. Mais j'aime autant claboter maintenant avant le retour de la paix. Je ne m'y serais pas habitué, je crois. J'en connais qui auront la ressource, après la guerre, d'aller aux colonies... Je te dis cela, à toi, n'est-ce pas. Je n'ose pas demander un confesseur. Non, je ne veux pas. Je t'ai toujours dit que je serais damné... Non, je t'assure, je ne veux pas. Ecris à ma famille. Raconte-leur... que je suis bien mort... Et puis, mes décorations, ça leur fera plaisir. . Ils ne se douteront de rien. J'étais très estimé de mes chefs. »

Vers l'aube de l'un des jours suivants, comme il ne bougeait plus, on s'aperçut qu'il était mort. Une expression puissante d'horreur singulière était scellée sur sa bouche.

Comme querelles de perroquets, des cris caquetants, rapides, s'élevaient par moments dans la salle où des Algériens et des Marocains chantaient « Allal il Allah, Mohammed Rasoul Allah, » en jubilation nasillarde, faisant de pressantes offres de certains services à tout passant, et se levaient, mourants, pour s'entrevoler leurs sous.

Tandis que je faisais la toilette funèbre des restes mutilés de Quemener, deux Algériens vinrent me déranger, voulant me prendre pour arbitre dans une dispute. Ils tenaient en le creux de leurs mouchoirs, l'un six morceaux, l'autre huit morceaux de je ne savais quelle matière noirâtre ratatinée.

— Moi, plus tué que li de Boches, huit morceaux.

— Moi, six, mais li coupe les deux oreilles et moi les droites seulement. Tiens, regarde...

Et, sur le lit d'à côté, le petit réserviste hirsute du nom de Broulonnesque, toujours doux, grimaçait une sorte de sourire suspect.

Un cri aigu, soudain, s'échappait de ses dents serrées.

Et le chirurgien jugea nécessaire de le descendre « dans les salles du sous-sol ».

« Des suites de ses blessures ! »

Cette mort m'a toujours fait peur : la mort à l'hôpital, et des suites d'une blessure.

Non pas qu'il y ait des morts plus ou moins belles, toutes se valent et celle qui vous saigne d'un coup, au choc d'une balle sur le champ de bataille, ne vaut pas mieux que la fin d'agonie qui vous fige entre les draps moites d'une chambre numérotée, quinze ou vingt jours après l'attaque. Elles sont laides toutes deux, parce que c'est vivre qui est bon et beau.

Seulement, la première emporte un être inconscient qui a fait déjà le sacrifice de bien des choses, un animal presque, une bête de combat ; l'autre, un homme.

J'avais toujours frémi en pensant à cette sorte de rétablissement éphémère de la chair déchirée, à cette lutte du sang et de la puante gangrène, à cet espoir qui renaît quand même, cet espoir de survivre tôt déçu, à ces baisers de ceux qu'on aime et que la clairvoyance du médecin mande, en hâte, à cette opération désespérée dans la froideur précise de la salle où l'odeur de la mort et l'odeur de l'éther se rejoignent, à ce départ ensuite en petit cortège d'un cercueil lourd sous un drapeau, départ furtif par la porte basse de l'hôpital, ce champ de bataille secondaire où tant d'hommes ont achevé de mourir.

Et cette crainte s'est concrétisée aujourd'hui dans le souvenir que je garde de ce que fut la fin de Gasc, l'un de mes soldats.

Il avait été touché au début d'une action coûteuse qui me valut d'être évacué moi-même, trois jours plus tard, sur un hôpital de Paris où, en parcourant le registre des entrées, je rencontrai son nom...

Il y avait là quelques hommes de mon régiment assez grièvement blessés et dont je me faisais chaque jour donner des nouvelles, dans mon lit.

La plupart ressentaient un mieux, Gasc, pourtant, restait stationnaire...

Un soir, on m'annonça que Gasc était mourant. La gangrène avait attaqué le bras et montait. Le médecin ne savait pas si l'amputation immédiate du membre suffirait à sauver le blessé.

On allait toujours la tenter.

On avait télégraphié le matin à la mère, une paysanne de l'Aude, de venir.

Cette nouvelle me peina.

Sans voir Gasc, j'assistai, dans l'hallucination de ma fièvre, à tout ce que devait être son agonie. Sa présence douloureuse ne me quittait plus, son râle m'obsédait. Je m'éveillais trempé. J'interrogeais :

— Gasc ?

— On a fait l'amputation.

— Il est sauvé ?

— On ne sait pas encore...

Je vis le lit articulé, les instruments brillants qui tranchent, les cotons jaunis ou rougis, la tête attentive du chirurgien penché sur l'artère qu'il pince, ses calmes observations dans le va-et-vient propre des coiffes, puis le doute de son

sourire en retirant ses minces gants de caoutchouc, dans l'eau aseptisée...

Un jour, à midi, on m'apprit que la mère était arrivée. Gasc l'avait reconnue, s'était laissé embrasser, puis il avait tourné la tête contre le mur, sans rien dire...

Le soir même on m'apprit qu'il était mort.

Le lendemain vers dix heures (je me levais pour la première fois), j'allai jusqu'à la fenêtre de ma chambre.

Une voiture noire venait d'entrer dans la petite cour.

Je vis des bras robustes y placer un long cercueil de bois jaune qu'on recouvrit d'un drap tricolore.

Une petite couronne en perles et laiton fut déposée ensuite sur le tout.

De beaux gardes municipaux à pied, avec des gants blancs, des cuirs blancs et le canon du fusil bas, exécutèrent un ou deux mouvements avec une précision de soldats de bois, puis se placèrent dans l'ordre prescrit.

Il se mit à pleuvoir.

Une infirmière sortit, sous une vaste cape bleue, elle regarda le ciel de pluie, fit une moue; puis elle tendit la main à la mère, tout vêtue de noir avec seulement la tache grise de son gros mouchoir sur les yeux.

Le cocher assura ses guides, les chevaux tirèrent sur les traits, le corbillard, cahotant, s'ébranla, et le maigre cortège quitta l'hôpital...

J'allai m'asseoir dans un fauteuil, le regard fixe.

Après quelques considérations d'ordre général

sur la tristesse de ces choses, mon infirmière s'étonna que la pauvre paysanne de l'Aude eût pu, dans ce Paris qu'elle ne connaissait pas, se vêtir aussi décemment de deuil, du soir au matin.

Je lui répondis ;

— Elle a dû arriver ici telle que vous venez de la voir, Gasc avait perdu deux frères lors de l'offensive de juin...

— Elle aura eu la consolation de revoir et d'embrasser le fils qui lui restait, me dit-elle.

La consolation ! Non, non ! N'est-ce pas ma mère, que cela serait horrible de nous revoir, de nous embrasser, de nous tromper avec des mots d'espoir, nous qui nous aimons tant, et puis que je meure... après !

Retour parmi les vainqueurs

Evacué de Verdun à Lyon, jai vécu tout un mois de confort matériel sans action, sans lectures, sans paroles, un mois de léthargie, une vie déserte, un sommeil traversé de cauchemars dont je me réveillais secoué de la nuque aux talons, de céphalées brûlantes que me laissaient dans la tête, comme un sillage cruel, les sifflements des locomotives et les appels du clairon.

La proximité de la gare était en effet le seul inconvénient de cet hôpital où on m'avait évacué. Le docteur était doux, il accomplissait sa tâche comme qui la prend à cœur ; et c'était un de ces rares hommes qui, faisant profession d'être neurologues, sont à la fois des savants et des médecins. L'hôpital était propre, neuf, un Lycée construit l''année d'avant la guerre. Rien n'y était militaire, sinon ces pénibles sonneries de clairon. J'aurais pu croire être redevenu le lycéen des heureuses années pacifiques d'avant 1909. Ma chambre était une ancienne étude, toute semblable à la classe de philosophie de Janson, et l'horloge sonnait les heures de ce même petit timbre sec que celui qui m'avertissait jadis de la fin des cours.

Douze cents variétés d'infirmités nerveuses s'abritaient dans cet hôpital. Il semblait que la foudre y fût tombée et que, sans en tuer aucun, elle eût tordu chacun de ces hommes en une convulsion ou une déformation particulière. Blessures propres : pas une goutte de sang, pas

de pansements puants, pas de membres coupés.

C'étaient des muets, des sourds, des hypersensibles qu'on ne pouvait toucher le plus légèrement sans les faire bondir comme si on les eût torpillés. C'étaient des bras figés dans l'attitude de qui veut se garantir d'une marmite, le geste de l'enfant qui pare une calotte. C'étaient les jambes crispées en chien de fusil, des colonnes vertébrales cambrées faisant saillir des croupes de centaures. A tel autre, son corps entier tremble comme une gelée, de tous les muscles à la fois, dès qu'il essaie de se lever, et il retombe aussitôt sur son lit, la sueur déjà montée au front, inerte.

Ou c'est simplement un hochement rapide de la tête. Les yeux vacillent. La tête est livide, épuisée de cette secouée, la parole chevrotante. C'est un vieux colonial courbé en deux, et qui ne peut faire un pas sans encenser de la tête comme un cheval impatient. Tel autre hausse les épaules sans arrêt. Tel autre cligne des yeux à un battement par seconde. Tel autre semble se rincer la bouche continuellement.

D'autres avancent d'un drôle de pas, comme sur des œufs : ils ont une paralysie de la sensibilité dans tout le côté gauche ou droit, et leur pied touchant terre sans ressentir de contact, ils gardent parfois une étrange détresse dans leur geste.

A d'autres pend une main squelettique : depuis des mois inerte, elle se dessèche peu à peu.

Cette foule est joyeuse. Elle rit et s'ébroue pitoyable au soleil, tandis que des chambres isolées du second étage, parviennent à de certains moments des bruits de luttes, un cri.

***

Je suis entré enfin dans une période de convalescence cérébrale exquise, fraîche et consolante comme le retour du printemps, après l'ensevelissement de la vie sous le froid. Rien ne me troublait plus, que, par éclairs toujours plus espacés, quelque bruit aigu, quelque obscurcissement passager de la formule de la pensée, quelque défaillance de mémoire d'un nom propre. En foule revenait tout ce monde d'ombres intelligentes, délicates et fidèles que je portais en moi, et dont la société constante m'était si naturelle autrefois. Je n'avais pas compris la raison de mon goût de la solitude. De nouveau la saveur des siècles a donné à tous les états de ma perception quotidienne ce goût riche et léger qui seul était mon plaisir de vivre.

Pendant de longues semaines évanouis, effarouchés après le choc brutal, ces mots et ces ombres me rejoignirent, et avec tant de naturel qu'en les revoyant j'oubliais que j'en venais d'être cruellement privé. J'oubliais que j'avais désespéré de jamais les ressaisir.

Mais il me sembla qu'elles m'étaient revenues moins naïves, moins indulgentes, plus dures, plus vivantes. Ce n'était plus ce ton de grisaille livresque, cette servitude scolaire. Elles avaient pris un ton général de violence en même temps qu'un soupçon de grossièreté. En moi, elles avaient souffert, et c'est pourquoi elles vivent maintenant.

Je ne fais plus le difficile avec la vie au point d'en choisir ce que j'en veux. Elle m'est trop chère. J'aime la vie pour elle-même. Non, la

mort n'est plus mystique ; sa puanteur triste me poursuit encore dans mon sommeil, et c'est aux rayons du soleil le plus cru que j'en veux tuer les miasmes qui m'ont écœuré.

(Ainsi se traduit chez moi la frénésie de plaisir des soudards après l'attaque).



— On dit que la guerre comme tout grand malheur collectif ramène l'homme à faire acte de foi. On dit cela parce que jamais on a vu depuis un demi-siècle tant de monde dans les églises. Compte-t-on pour de la foi cette précaution qu'on prend avant d'entrer dans la zone des meurtres? Que vaut cette adoration à base de peur? Pense-t-on à la brave femme idolâtre qui va prier devant un stuc célèbre qu'une faveur spéciale lui ramène quelqu'un de cher du front? La pauvre femme, nul ne l'en blâme! Mais la sorte de foi qui ne s'éveille dans le cœur qu'au son du tocsin des mobilisations n'a pas la qualité de la foi qui s'anime au carillon de Pâques.

Ose-t-on penser à ces prédicateurs qui, dans toutes les langues de l'Europe, prient pour le succès de leurs patries respectives et veulent faire entrer Dieu dans leurs combinaisons de meurtre. Qu'on ne plaisante plus maintenant la ferveur du sicaire calabrais à demander à sa madone de bien diriger son poignard.



Parfois aux heures des sorties, quelques-uns de mes pauvres camarades seuls ou par groupes, accompagnés d'une femme aux yeux désolés et

aux gestes précautionneux, de petits intimidés et tendres se répandaient dans la ville qui tend autour de l'hôpital le réseau de sa vie intense...

Ils allaient cherchant en vain à rattraper la coordination de leurs mouvements, blessés profonds des centres sensibles et du cœur... Ils regardaient avec des regrets enfantins les métiers qui furent les leurs, les outils qui maintenant s'échapperaient de leurs mains de vieillards, la joie des hommes et le sourire des femmes.

Et cette joie et ces sourires des vainqueurs leur étaient aussi étrangers maintenant que les métiers qu'ils regrettaient.

Et ils lisaient les journaux avec l'amertume de savoir.



A chaque dimanche, nous recevions quelques illustres personnages de la ville qui venaient leur faire des conférences. C'est ainsi que j'entendis un professeur, dont le nom m'était bien connu, entretenir deux cents blessés de guerre de la dépopulation. Etrange sujet en ce moment, et aggravé de quelques pensées fâcheuses ou naïves : que la France expie sa pénurie de population, qu'après la guerre il faudra que chaque Français fasse un enfant de plus (juste un, pas davantage), pour faire hausser la statistique .. Mais j'avais cependant reconnu au ton, à la clarté du récit, à la documentation sobre et juste, le grand universitaire de la formation de la Sorbonne, et la joie que j'eus en retrouvant cette méthode et ce langage, après avoir vécu tant de mois à l'état de cellule incorporée dans le monstrueux géant acé-

phale, et de si anxieuses semaines où, abandonné de la tête, je pouvais craindre ne jamais revivre la seule existence qui me fût possible, tous les souvenirs d'années de travail heureux, dirigé par des intelligences libérales et claires m'ont ému; je me suis approché du conférencier comme il s'en allait, je l'ai abordé sous le prétexte maladroit de quelque objection futile, et quelques jours après, nous étant rencontrés dans la rue, nous avons entamé une discussion de plusieurs heures, à voix très haute, naïvement, en vrais universitaires.

« Chien enragé qu'on abat », guerre sainte, victoire inévitable, c'est tout le peuple allemand qu'il faut abattre... tel fut l'orage que quelques propos imprudents me valurent. J'avais cru enfin trouver un homme à qui parler; il ne serait pas du même avis que moi, mais il y aurait entre nous le lien d'un même amour du vrai, où qu'il pût être... Il me traita de Doukobor, de Tolstoïen, il me reprocha de me baser sur la fraternité et non sur la justice, qui est seule, disait-il, le point de vue des relations humaines. A quoi je répliquai que la justice est outrecuidante, qu'elle suppose une pureté parfaite opposée à une scélératesse totale et que les diplomates du tsar ne le cèdent que de peu aux sujets de Guillaume II; tandis que la fraternité, humble et sans sectarisme, la fraternité qui ne tranche pas avec dureté, convient aux pitoyables combattants de la guerre actuelle, pauvres êtres sans conscience nette, aussi paresseux de leur raison qu'endurants de leur corps, et qui préfèrent l'héroïsme à l'intelligence. Il m'a parlé des atrocités alleman-

des, dont il avail lu le récit, et je lui ai parlé de pénibles scènes dont j'avais été le témoin. Sublime, il me répondit que l'une chose était le fait d'une race, et l'autre des excès individuels seulement.

— Ah ! très bien... Si c'est ainsi...

— Et puis rien ne doit nous arrêter en chemin de la justice, a-t-il conclu, sévère, définitif et troublé. J'admets que la France est perdue, mais nous serons morts tranquilles.

— Qui, nous ? ai-je répliqué.

Pas de réponse. Et je me suis séparé de ce savant sans avoir compris comment il conciliait la persistance de sa foi internationaliste « plus pure, plus proche que jamais », avec ses propos contre la nation allemande, qui étaient empreints d'une haine impardonnable.

J'ai donc été me retremper dans la conversation calme de mes camarades, de ceux qui eux-mêmes ont pratiqué le meurtre, mais sans haine et sans conscience ; des officiers qui les ont commandés avec tristesse, de ceux qui tuent sans haine, tandis que dans la sérénité de leur démence et de leur blaguologie, les vainqueurs de l'arrière haïssent sans oser tuer.

Lecteur, excuse-nous si nous ne pouvons t'offrir que d'aussi décevantes rêveries de lit d'hôpital... Que penses-tu, lecteur, de ces voix nouvelles, qui s'élèvent après le long silence furieux et navré du prolétariat militaire?

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY